



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

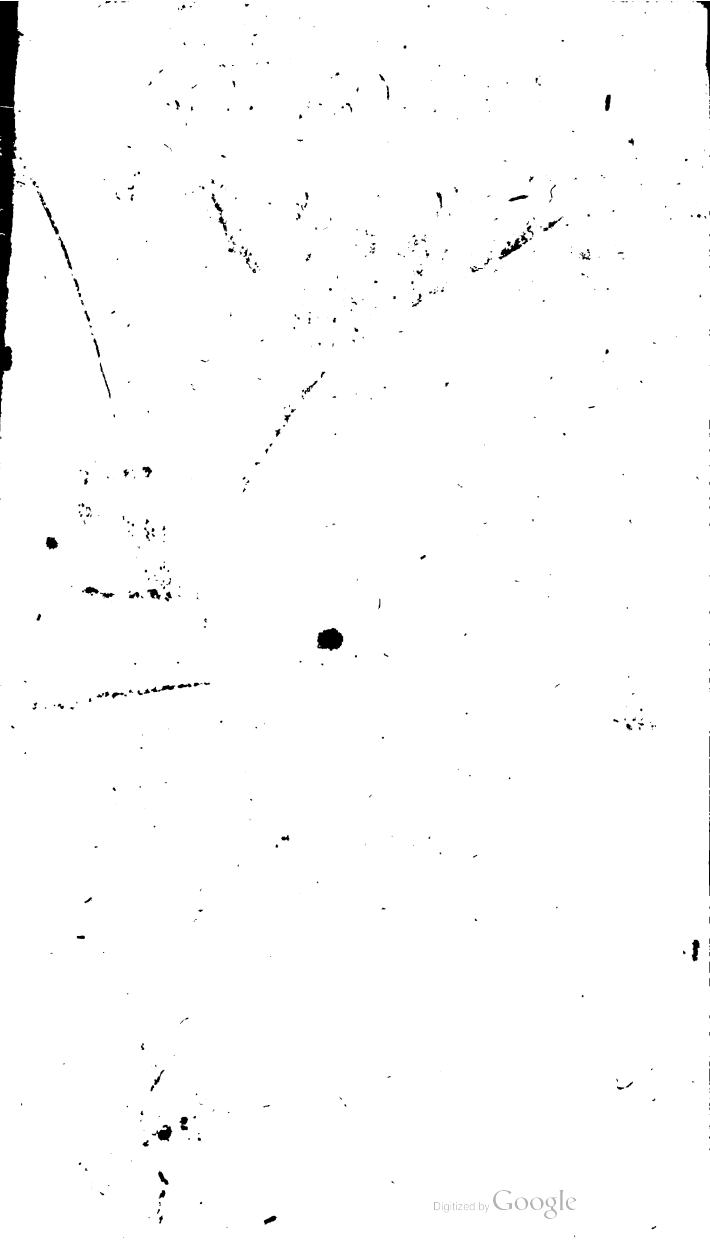


















**LES  
N U I T S  
D' Y O U N G.**









*L. F. Bacon Sculp.*

**YOUNG ENTERRANT SA FILE**

# LES NUITS

D'YOUNG,

TRADUITES DE L'ANGLAIS

PAR M. LE TOURNEUR.

---

*Sunt lacrymæ rerum , & mentem mortalia tangunt*  
VIRGILE.

---

Troisième Edition, corrigée & augmentée  
du Triomphe de la Religion.

TOME SECONDE.



*Rodolphe Baij*

A PARIS,

Chez LEJAI, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus  
de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

---

M. DCC. LXIX.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

AZ  
7680  
1







LES

COMPLAINTES

OU

LES NUITS

D'Y O U N G.

---

QUINZIEME NUIT.

---

LE MONDE.

**Q**UEL est donc le prix qui nous fait courir dans la carrière du monde, étourdis du bruit, suffoqués de poussière, excédés de fatigue, sans songer à la frêle épaisseur qui sépare du tombeau le théâtre de la vie? Je vois l'orgueilleux errer çà & là, & mendier des regards : le voluptueux s'épuiser à la poursuite du plaisir ; d'autres fous plus

Tom. II.

A

## 2 LES NUITS D'YOUNG.

tristes affamés d'or ou de pouvoir : tous épris de bagatelles diverses , mais également vaines ; tous entraînés dans les tourbillons de la frivolité , comme ces atômes légers qu'un courant d'air agite au milieu de nos plaines. Bientôt la brillante illusion s'évanouira , la sombre nuit du désespoir succédera , & l'homme s'abymera. Que les mortels & les objets de leurs desirs sont fragiles & passagers ! Ce monde n'est qu'un pays d'apparitions , les hommes que de vains fantômes qui courent après des ombres plus vaines encore. L'homme gaiment frivole , & l'homme sérieusement occupé de pénibles chimères , sont également fous. Ils vont tous deux , l'un au travers de tristes déserts , l'autre par un sentier de fleurs , l'un d'un pas grave & superbe , l'autre en dansant , tomber dans l'abyme.

LORENZO , puisque l'Eternel s'approche , & que les vanités du monde vont disparaître , comme les bulles d'air errantes sur l'écume des flots ; que servent les hauts titres , l'éclat de la naissance & toutes ces grandeurs qui nous laissent dans la bassesse ? C'est sur des épines que tu cherches le repos. Ton ame , enivrée de chimères , fatiguée des peines réelles dont elle s'est tourmentée , s'assoupit & rêve le bonheur.

JE VEUX rompre le charme qui t'attache au monde. Mon sujet est commun : mes chants ne le feront point , si la céleste Uranie que j'invoque , daigne répondre à mes vœux. Dans quel trouble tu t'éveilleras de ta léthargie pour soupirer après des biens plus réels ! Je te forcerai à mépriser l'objet de tes desirs. Mes vers austères ne seront pas goûtés des hommes corrompus. Mais la vérité doit-elle se taire , parce que la folie fronce le sourcil ?

OUVRONS l'histoire du monde : que trouvons-nous que les jeux bisarres de la fortune , les be-

soins impérieux de la nature , la perfidie des femmes , la vengeance & l'inhumanité dans l'homme ? La trompette de la renommée ne rend presque jamais que des accens lugubres qui annoncent le malheur. Sans cesse elle est occupée à faire au monde attentif l'histoire des infortunes de l'homme : l'homme est le sujet inépuisable de ses tristes récits , répétés chaque jour depuis la naissance de l'univers. Il semble que le temps se délasse de sa course éternelle , à compter d'âge en âge nos misères & nos calamités. Chaque jour , en filant nos heures sur la roue de la fortune , voit des accidens imprévus trancher en un moment le fil de la plus belle vie. Chaque heure conte son aventure tragique mêlée de quelques épisodes ridicules , & le tems court en remplissant ses annales des malheurs de l'espèce humaine.

O TOI , qui laisses pleuvoir sur nous ce déluge de maux , pour nous forcer à répandre des larmes vertueuses ; qu'est-ce que ce monde ? Un amas flottant de nuages & de vapeurs légères qu'un rayon de ta lumière éleva du néant dans l'air , & qu'un moment aura bientôt dissipées. Les jours de la terre sont comptés. Moins passagère que les enfans qu'elle nourrit , elle est mortelle comme eux , & son dernier jour approche : cependant les hommes folâtrant sur sa surface , comme si eux & elle étoient solides & éternels : & toi , Etre éternel , tu n'es qu'un rêve pour eux !

QU'EST-ELLE , cette terre , qu'un séjour d'êtres imaginaires & sans réalité , un champ dont les fleurs promettent des fruits sans jamais en produire ; ou plutôt un désert sauvage où regnent l'horreur & l'incertitude , où les épines pressées ensenglantent à chaque pas le pied du triste voyageur ?

QU'EST-ELLE , qu'un Océan orageux , couvert

A ij

#### 4 LES NUITS D'YOUNG.

de hardis aventuriers? Tous leurs trésors sont sur les eaux. Si la fortune souffle & que la tempête s'élève, ils n'ont point de seconde espérance. On les voit voguer sur mille vaisseaux, dont les pavillons de couleurs différentes flottent dans les airs. Tous sont également inquiets, agités de craintes & d'espérances sous le ciel le plus calme : tous cinglent à pleines voiles vers le bonheur. Très-peu se sont munis de la science pour boussole, & ont pris la vertu pour astre de leur voyage. Tous se lamentent plus ou moins sur les caprices du sort ; tantôt suspendus sur le sommet des vagues, tantôt enfoncés dans les abymes & jetés loin de leur route ; se pressant, se choquant les uns les autres au gré des mouvemens contraires de leurs passions opposées, & souffrant encore plus des maux de leur folie que de la destinée.

Océan, dont les flots mugissans enferment ma patrie, séjour tumultueux des naufrages, gouffre toujours ouvert pour engloutir l'espèce humaine ; vaste tombeau où la mort règne environnée de toutes ses horreurs \* ; comme un miroir fidèle, tu me réfléchis tous les traits du triste tableau du monde & de la vie.

Dans le printemps de l'âge, lorsque la santé brille sur les visages animés, lorsque la force circule & que la joie pétille dans nos veines ; novices encore & sans expérience de la vie, séduits par l'espérance, emportés par la fougue des desirs, nous coupons gaiment le cable, & nous voilà lancés dans le monde. Dans nos rêves insensés, toutes les étoiles & tous les vents sont nos amis. Chacun s'embarque plein de confiance, & se promet

---

\* Quoique sût dernièrement sur les côtes d'Albion, pour les succès de l'Amiral Balchen.

le succès que son jeune cœur desire. Mais où est celui qui peut sonder le fond de sa destinée ? De cette foule téméraire , le plus grand nombre , victimes de leur manœuvre imprudente , sans ressources & sans art , courent à leur perte & donnent sur l'écueil. Quelques-uns gouvernoient avec assez d'adresse , lorsque le grain vient soudain fondre sur eux , & les laisse égarés sans espoir. Ceux qui ont reçu une ame intrépide , à force de lutter contre les vents & les flots , regagnent encore leur route. Tant d'efforts & de courage ont mérité le port : déjà il se découvre à leurs yeux. Mais au moment même où dans leur joie ils s'écrient ensemble : « le port est gagné » ! le port est perdu. En vain ils frappent l'onde à coups pressés. Le bras de la destinée qui les entraîne dans l'abyme , est plus fort que leurs rames , & les submerge. Combien sont abymés au milieu même du calme ? Les vagues s'ouvrent .... ils s'enfoncent .... les vagues se referment sur eux & leurs noms. Le lendemain ignore s'ils sont jamais nés. Eh, que sert-il aux autres de laisser après eux une courte renommée ? Elle brille & surnage un moment , comme le pavillon du vaisseau submergé flotte sur l'onde , puis disparoît. Pour un César dont on se souvient , mille autres sont oubliés. Ainsi périt en mille manières différentes cette foule de jeunes témeraires. Combien en reste-t-il qui , nés sous une étoile favorable , élus chéris de la destinée , entrent à pleines voiles dans le port désiré , rapportant tous leurs vœux satisfaits ? Et s'il en est , ceux-là ne tarderont pas à se plaindre. Ils sont hommes ; & l'homme est-il jamais en sûreté ? S'ils ont échappé au malheur , peuvent-ils de même échapper à la nature ? Le tems mine sourdement leurs forces. Les années battent sans relâche le fragile édifice de leur vie. S'ils ont évité mille dangers , la mort

## 6 LES NUITS D'YOUNG.

est un écueil inévitable : il faut périr dans un dernier naufrage. Tous ces succès dont ils étoient si fiers ne servent qu'à rendre la nécessité de mourir plus amère. Qu'il est cruel de quitter le monde, lorsqu'il commençoit à nous appartenir ! d'abandonner cette fortune qui a coûté tant de travaux & de peines au moment où l'on s'apprétoit à jouir ! & d'être emporté de ce palais qu'on avoit vu s'élever sous ses yeux, & dont on avoit fait une demeure délicieuse ! Celui-là seul élève un édifice durable, qui établit sa demeure au-dessus des étoiles.

TIRONS un voile sur les maux de la vie, & supposons que la fortune soit à nos ordres : ceux qu'on nomme les riches, les grands, les augustes, que sont-ils en effet ? Le mortel le plus heureux sert le plus à me convaincre de la misère humaine. On les voit sourire aujourd'hui. Revenez demain, vous les verrez plus malheureux que le dernier de leurs esclaves. Dans le jour de la nécessité, leur bonheur perfide se démasque avec leurs faux amis, & leur enfonce un trait dans le cœur. Que d'indigence dans la richesse ! Que d'impuissance dans le pouvoir ! Tous ces titres d'orgueil cachent des peines cruelles. La vertu seule est l'ancre qu'on peut opposer à la tempête. Elle seule trouve ses ressources dans la fureur même des vagues écumantes : elle entre dans le tombeau comme dans un port favorable.

LORENZO, je viens de rassembler dans un groupe confus toutes les misères de l'humanité. Si je te les offrois dans des tableaux séparés & sous des points de vue plus distincts, le spectacle n'en seroit que plus affligeant. Tu pousseras des soupirs encore plus profonds en suivant l'homme dans les différens âges de la vie. C'est sur ton fils que je vais arrêter tes regards. C'est le plus digne fils qui

pût être accordé au meilleur des pères , à la plus vertueuse des mères. Que son sort te serve de leçon. Quoique le cœur de l'homme soit formé de roche, le cœur d'un père est tendre. La triste vérité, vue sous des rapports qui intéressent le fils, doit faire sur l'ame du père une impression plus vive ; & ta sensibilité peut te devenir utile.

NAGUÈRES , Florello n'étoit qu'un être foible qui venoit d'aborder du néant à la vie : aujourd'hui, c'est un enfant imprudent. Tes soins paternels ont succédé aux douleurs de ta chere Clarisse. Ces tendres soins de ton amour sont pourtant sévères comme ceux de la haine. Combien de fois dans le jour tu contristes d'un regard menaçant ce fils chéri qui fait ta joie ! Des rigueurs nécessaires répriment ses desirs enfantins. Ainsi l'on environne d'épines piquantes la jeune tige qu'on veut élever en sûreté. Sa raison ne peut encore marcher seule ; elle a besoin d'un guide sévère qui conduise & assure ses pas. Son jeune cœur connoît déjà les allarmes & l'effroi. Plus d'une fois dans la journée les tendres roses de ses joues pâlisent : une rosée de larmes brille dans ses yeux timides. Hélas ! que lui sert son innocence ? La tâche prescrite asservit ses facultés naissantes. Il apprend à pleurer avant d'avoir pu faire des fautes. Il est malheureux avant d'être coupable ! Il est innocent & il est triste ! Quelle cruauté ! L'indulgence seroit encore plus cruelle. Telle est notre condition. Il nous faut acheter par des maux présens & par des années de peines l'espérance incertaine d'un bonheur à venir. Pour gémir de cette triste nécessité, est-il besoin d'être pere ?

FLORELLO n'est plus un enfant : c'est un jeune homme que tes soins ont formé à la vertu. Délivré du maître , fier d'être libre & de disposer de lui-même, il franchit la barrière qui le retenoit &

## 8 LES NUITS D'YOUNG.

s'élançait dans le monde. Il l'a conquis enfin ce monde si vanté, après dix ans de travaux, & tous ses plaisirs lui appartiennent. Hélas ! il trouve en lui un maître plus dur que celui qu'il a quitté. Il défapprend péniblement toutes les leçons que lui donnerent la nature & son cœur : il oublie tous les sentimens que lui avoient inspiré les livres utiles, ces défenseurs éloquens de la vertu. Hélas ! Il sentira bientôt que le joug de la vertu est encore plus doux & plus léger que celui du vice.

QUELS HOMMES se chargent d'introduire Florello dans la société ? Ce sont les gens du monde, foule rampante & attachée à la terre. Le modeste étranger est accueilli dans ces cercles brillans dont l'éclat depuis long-temps éblouissoit de loin ses yeux novices. Il est fêté, il est pressé dans leurs bras avec l'air de la bienveillance la plus affectueuse. Mais il reconnoîtra bientôt ces traîtres ; qui trop vils pour croire à l'amitié, en releguent les sentimens & les devoirs dans les fables de l'antique Chevalerie ; ces hommes, qui regardent la sensibilité comme une foiblesse, & font l'honneur à leur raison de l'avoir étouffée. Ils se font gloire d'affecter le peu de vices qui leur manquent encore. Ils rougiroient d'être crus sincères ; ils aiment mieux le mensonge que la vérité, lors même qu'elle ne leur coûteroit que la préférence ; on diroit qu'ils trouvent dans le vice la satisfaction intérieure de la vertu.

AH ! LORENZO, peux-tu supporter ce spectacle choquant ? Peux-tu voir sans frémir ton fils au milieu de ces fourbes exercés, blanchis dans l'impof-ture & consommés dans l'art de tromper ? Un vernis brillant polit leurs cœurs durs & cache leur fausseté. Un voile impénétrable couvre la profondeur de leurs noirs desseins. Ils ne parlent que de paix en préparant la guerre. La séduction des pa-



roles habite sur leurs lèvres : ils n'ont pas un sentiment dans le cœur. Depuis le tems qu'ils circulent dans la foule , le frottement & le choc continuel ont enlevé toute leur sensibilité. Les entends-tu se dire les amis éternels de Florello ? Les imposteurs ! ... Oui ... Ils feront ses amis , tant qu'ils auront intérêt de l'être : mais secrètement jaloux de tout bonheur qu'ils ne partagent pas , dès qu'ils gagneront à lui nuire , ils deviendront ses ennemis implacables. Je plains ton fils entraîné par la destinée commune. Je vois le jeune Florello , aimable dans son commerce , la vérité & la pensée sur les lèvres , avec un sourire vrai , prodiguer autour de lui sa tendresse aussi facilement que son or ; se montrer noblement jaloux de mériter l'estime publique ; épancher sans réserve son ame ingénue dans les douces confidences de l'amitié : ô douleur ! Je le vois courir le cœur nud au milieu de ces méchans , & recevoir de tous un trait.

QUE SA NAÏVE FRANCHISE lui coûtera des soupirs , jusqu'à ce que l'expérience , fille tardive du temps & des chagrins , & la défiance sa compagne au visage pâle , à la démarche incertaine , lui mettent entre les mains un fil qui le guide au travers des détours tortueux du monde & du sombre labyrinthe des cœurs ! Heureux encore si cette science ne lui coûte pas sa vertu ! Pour s'instruire dans l'art de se garantir de la corruption publique , il faut s'en approcher , & l'on risque souvent d'être atteint de sa contagion. Il n'est qu'un moyen de s'en préserver , c'est de se munir d'une ame ferme & de faire une garde sévère.

AINSI par une malheureuse nécessité , l'ame du jeune homme perd peu à peu sa valeur originelle , & reçoit un alliage impur qui en rabaisse le titre. Il faut qu'elle se corrompe & s'avilisse pour se trouver au niveau de la société , & pour être de mise

dans le commerce de la vie. Ce n'est qu'à ce prix honteux qu'elle acquiert un crédit sûr dans le monde, où des titres pompeux honorent l'infamie, où les outrages faits à la nature sont décorés du nom de savoir vivre, où un génie plus élevé ne sert qu'à produire des crimes plus hardis ; on y voit souvent des talens célestes s'unir à des âmes infernales ; & c'est le dernier excès de la corruption générale.

MACHIAVEL n'avoit pas besoin de tant se tourmenter pour enseigner une politique artificieuse & corrompue. Les hommes, méchans sans maîtres, ont pratiqué sa morale long-tems avant qu'il eût écrit. Le livre du monde vous présente à chaque page un titre de vertu ; mais vous n'y voyez que des titres, & le reste est en blanc. Dans la société, vous ne voyez que des visages : les âmes sont anéanties ou invisibles. L'insensé qui montre son cœur l'expose à la risée : on ne remarque que ses défauts, & son imprudence est payée du mépris. J'ai connu un homme qui se repaissoit d'un sourire : mais un noir poison écumoit dans ses veines. Tant qu'il vécut, il caressa tous les fous qu'il trouvoit sur son passage : en mourant il maudit l'ami qu'il avoit fait vivre.

C'EST UN SPECTACLE curieux pour un Anglois qui voyage dans les cours étrangères, de contempler deux courtisans jaloux de construire en un tour de main l'édifice de leur fortune ; de les voir faire jouer leurs visages l'un devant l'autre, emmieller leur haine de douces paroles, dans l'espoir de se surprendre mutuellement leurs secrets, s'applaudissant tous deux de se tromper, finissant tous deux par être dupes, & quelquefois... ô justice !.. victimes l'un de l'autre. Que la honte soit le prix de leur art funeste : mais des hommes de mérite, assis pour gouverner le genre-humain, s'abaisse-

ront-ils aux vils moyens qui deshonnorent ces âmes basses ? Se priveront-ils de la reconnoissance , des amis qu'ils obligent ? Car comment oser sentir la reconnoissance , quand le cœur du bienfaiteur est invisible ?

CACHER SON CŒUR avec tant de précaution , c'est le décéler. Je te félicite , homme sincère , qui frémis d'un mensonge , & dont la vérité tient toujours l'âme en respect devant elle. Ta simplicité que le monde appelle foiblesse , fait ta gloire. Il est grand , il est digne de l'homme de dédaigner le déguisement. Cette franchise annonce l'élevation & la force de l'âme. On dira , la dissimulation est nécessaire dans la société : je demanderai si elle est honnête. Mais veut-on échapper à cette prétendue nécessité ? Il est un moyen sûr , c'est d'être bien persuadé que tout emploi qui demande un lâche , ne peut jamais être vraiment nécessaire. Ainsi pensa P. lorsqu'il voyoit dans ces derniers tems l'État gouverné par des fourbes. Hé ! qui pensa jamais mieux que lui ? Qu'il est rare de marcher comme lui dans les routes corrompues du monde , sans souiller son âme !

ON RÉPONDRA que le commerce du monde , tout méprisable qu'il est , peut ennoblir l'âme : que les effets qu'il produit sur elle ne sont jamais indifférens : qu'il est vrai qu'il peut éteindre dans nos cœurs la flamme sacrée de la vertu : mais qu'il peut aussi allumer davantage notre indignation contre le vice : en un mot , que le monde bien vu , bien connu , peut former l'homme. C'est trop risquer , de s'exposer à cette alternative. Le sage n'est pas un Dieu sur la terre. La vertu a ses foiblesses , ses combats , & des ennemis acharnés à la persécuter. Ses amis , il est vrai , sont de tous les hommes ceux qui se plaignent le moins & le plus tard. Mais si les amis de la vertu gémissent , les

méchans peuvent-ils espérer de sourire ? Si la sagesse a ses misères à déplorer , comment la folie peut-elle prétendre au bonheur ? Et puisque c'est une nécessité commune au sage & à l'insensé de souffrir , quel moyen de vanter ce monde & la vie , où le plus heureux est celui qui se lamente le moins ; où l'extrême patience est la suprême félicité ; où le meilleur de nos amis a si souvent besoin d'indulgence & de pardon ?

**HÉUREUX L'HOMME** qui a le moins connu le monde ; ce monde perfide que ses amis n'ont jamais trouvé sincère ! ce monde avare qui donne si peu , & qui reprend sitôt ses dons ! Et cependant il est bon de le connoître pour apprendre à n'être pas sa dupe ou sa victime. Le connoître sans l'aimer , voilà le point difficile : moins on l'aime , & mieux on en jouit ; voilà le secret du sage. Lorenzo , ne te laisse pas séduire aux accens de sa voix. Elle a la douceur du chant des syrènes : mais , comme elles , cette voix chante sur un écueil fameux par mille naufrages.

(a) Toute la nature a-t-elle donc épuisé ma cause ? Ai-je séduit le Ciel & la terre pour déposer contre toi ? Si ton ame est immortelle , que reste-t-il ? Tout , tout , Lorenzo. Il te faut rendre heureuse cette ame immortelle. Des immortels malheureux ! Quelle pensée est plus propre à nous allarmer ? Et cependant Lorenzo est toujours attaché à ce monde. C'est-là qu'il enferme tous ses trésors. C'est de lui qu'il tire les titres dont il se glorifie. Il aime qu'on le nomme un homme du monde. Comment peux-tu t'énergueillir de cette vaine épithète ? C'étoit un nom de reproche dans les siècles anciens. Dans ces tems où les hommes n'étoient point déçus de cette qualité , où ils ne rougissoient pas des Cieux , le nom de chrétien enflammoit leur ambition , & faisoit leur joie. Arrosé des eaux de la fontaine de Castalie , je voudrois te faire rebaptiser , te donner un titre plus noble , & une ame plus pure.

O

O Lorenzo, quel choix est le tien ! Tu préfères aux Cieux un monde, que le plaisir, l'ambition & l'avarice se partagent entr'eux. Ces trois furies agitent alternativement le cœur de l'homme, & le tourmentent sans relâche. Ils se le renvoient comme un balon, jusqu'à ce que fatigué, étourdi de ce tournoyement perpétuel, il cherche le repos, tombe en défaillance & s'affaisse dans le désespoir. Tel est le monde dont Lorenzo fait plus de cas que de cette félicité dont les anges mêmes n'ont pas été jugés dignes, qui a été promise à l'homme seul, que leur adorable souverain est venu des Cieux lui communiquer lui-même & qu'il l'a pressé d'accepter par ses préceptes, par ses miracles, par sa vie, par sa mort. Tel est le monde qu'épouse la sagesse de Lorenzo : il cherche le repos sur cet oreiller épineux dont l'effet est semblable à ces potions, qui mal préparées, enivrent les esprits & ne les calment pas, & remplissent l'ame de visions & de folles chimères qui l'agitent dans un sommeil plus fatigant que la veille.

Le monde une fois bien connu, doit nécessairement ou nous corriger & porter nos cœurs à se tourner vers le Ciel, ou nous rendre de vrais démons, même dès cette vie. Juge si ce monde dont tu es amoureux comme d'une maîtresse, mérite ton fol amour, puisque, soit que tu t'en détaches, soit que tu restes son esclave, quelque choix que tu fasses, il en naîtra toujours des maux inévitables, quoiqu'il y ait une énorme différence entre les uns & les autres. Quiconque ne portera pas ses regards au-dessus de la terre pour chercher le vrai bonheur & la véritable amitié, n'en trouvera pas même l'ombre ici-bas.



---



---

## SEIZIEME NUIT,

---

### *Le Plaisir & le Suicide.*

**T** U DIS (a) : « J'abandonne l'ambition ; c'est une » folie qui coûte trop cher : mais le plaisir au vi- » sage riant , quel censeur assez austère peut l'in- » terdire aux mortels ? L'homme est né son es- » clave. Pour obtenir les faveurs de ce Dieu , » l'homme met à ses pieds les sceptres & les cou- » ronnes , il s'expose à tous les maux , & brave » tous les dangers. Le guerrier qui va combattre , » résolu de vaincre ou de mourir , ne voit que le » plaisir sous les traits de la gloire : l'ambitieux le » cherche dans les honneurs. Les Rois sur le trône » obéissent à ses loix. Quel mortel peut résister à » ses charmes & se soustraire à sa puissance ? L'a- » mour du plaisir est inséparable de l'homme : la » vertu la plus héroïque ne peut que régler ce pen- » chant , & non pas le détruire. La nature peut- » elle nous crier , d'une voix plus forte , que la » volupté est le bien suprême (b) » ?

HÉ , qui te dit de méconnoître la voix de la nature & l'empire du plaisir ? Le plaisir regne dans les Cieux : c'est lui qui fait partager aux esprits la félicité de Dieu même. Il regne aussi sur la terre. Que ne lui doit pas l'univers ? Sans lui que l'aspect de la nature seroit triste ! Comme tous les êtres resteroient engourdis & glacés dans un repos léthargique ! Il est l'âme du monde. Il porte par-

tout le mouvement & la chaleur : il entretient la vie dans l'univers & en repousse incessamment la mort.

Tous les êtres sensibles sont nés ses sujets. Si ce n'est lui, c'est son fantôme qui enchaîne les hommes. Qu'il en est peu qui le cherchent dans la vertu ! Les plaisirs du vice sont aussi nombreux, aussi variés qu'il y a de passions qui peuvent agiter le cœur, se méprendre sur leur véritable objet, ou passer leurs justes limites. Car ne crois pas qu'il n'y ait qu'une espèce de libertinage ? Il faut étendre ce nom à toutes les passions qui nous corrompent & que la raison désavoue. Suivez le père, qui vient de quereller les amours de son jeune fils : vous le verrez peut-être se livrer à des amours plus infâmes. L'un séduit par les charmes de l'or, l'enlève à son maître légitime, & vit avec lui dans un commerce honteux. L'autre, se prostitue à la sombre vengeance. La haine, aussi-bien que l'amour, à son ferrail où d'horribles voluptueux font débauche de sang. Le plaisir est le but nécessaire du méchant & de l'homme de bien. C'est pour lui que l'affreux assassin tire son poignard : c'est à lui que le ministre du pouvoir, à la lueur de sa lampe nocturne, sacrifie son repos, son sommeil... & les hommes ! Pour lui l'avare veille & se consume près de son trésor. L'orgueilleux Stoïcien trouvoit le plaisir dans le mépris du plaisir. La douleur même & la peine sont une route qu'on prend quelquefois pour y arriver. On trouve alors, ou l'on espère trouver la volupté dans ses souffrances & dans ses larmes. Pourquoi ce solitaire court-il du sein de la société s'enfoncer dans les déserts, & s'irriter contre son corps ? C'est encore une victime qui s'immole au plaisir. Le plaisir est le père des vertus & des crimes de la terre : il nous fait braver l'infamie & les tourmens, c'est lui que nous

voulons saisir dans les bras de la mort même , en nous y précipitant. Ce despote de l'univers est aussi mon maître : le plaisir est l'objet de mes chants mélancoliques.

MAIS JE SENS que j'offense les oreilles délicates de nos prétendus sages ; je vois leur front austère se couvrir de nuages , & me reprocher , comme une hardiesse condamnable , l'éloge dangereux du plaisir : quelle imprudence , diront-ils , d'irriter encore le penchant naturel qui entraîne vers lui tous les hommes ? Sages modernes , si la sagesse outrée peut en mériter le nom , écoutez ma paisible réponse. Les hommes en croiront toujours leurs sens : nous ne pouvons leur en imposer sur le sentiment ; & quand nous le pourrions , seroit-il honnête de le faire ? Jamais la vérité ne peut avoir d'obligation au mensonge. Avouez donc de bonne foi que le miel est plein de douceur : ajoutez seulement que sa douceur est mortelle , quand il est mêlé avec les poisons. Ne peut-on louer que la vertu ? Est-elle l'unique bien de l'homme ? Pourquoi donc préfère-t-on la santé à la maladie ? Ce que la nature aime est nécessairement bon , sans attendre notre aveu , & toutes les fois que vous n'entendrez pas dans l'avenir une voix qui vous crie , « prends » garde » , le plaisir doit vous déterminer , quand il viendrait d'une autre source que de la vertu.

LE PLAISIR est le baume de la vie. C'est un sentiment de reconnoissance pour le Créateur. Le remercierions-nous de ses bienfaits , s'ils n'excitoient dans notre ame aucune sensation agréable ? L'être insensible est nécessairement un être ingrat. L'homme sourit au plaisir dans le berceau ; dès qu'il est né , il est épris de ses charmes , & cet amour dure autant que sa vie. La sagesse n'est point l'ennemie de ce souverain des mortels. Elle est faite pour l'éclairer , pour le servir , & non pour le détrôner.



« HOMME , réjouis-toi éternellement » , nous crie la nature. Par-tout elle offre à nos sens tout ce qui peut les flatter. C'est pour nous qu'elle fait éclore toutes les richesses de l'univers. Elle tient un banquet , une fête continuelle , où l'homme s'enivre des sensations les plus délicieuses. Sa main libérale remplit sans cesse la coupe du plaisir , & nous la présente de la part du Créateur. Refuser de répondre à sa douce invitation , c'est une ingratitude envers l'Être magnifique qui , pour nous faire goûter le plaisir , a si bien assorti les desirs , les objets & les sens. Acceptons ses dons , jouissons-en sous ses yeux , & que le sentiment du bonheur soit un hommage de notre reconnoissance. Souvenons-nous pourtant de boire sobrement dans la coupe des sens. Il est des jouissances plus parfaites & plus dignes de l'homme. Cultiver sa raison , exercer les facultés de l'ame , dresser ses pensées à la vertu , entretenir pour le bien une ardeur toujours égale , c'est le sûr moyen de faire naître la joie dans son cœur , & de l'y conserver inaltérable & pure.

LORENZO , toi qui n'as jamais connu les pensées sérieuses , ( b ) si tu as le courage de rêver un instant au plaisir , & de méditer sur sa nature , écoute mes vers & tu feras étonné de te trouver un des hommes les plus sobres & les plus austères. Qu'est-ce que le plaisir ? C'est la vertu sous un nom plus gai. Je ne lui donne pas encore un titre assez noble. La vertu est la tige ; le plaisir est la fleur qu'elle produit , & les ennemis de l'honnête Epicure ne furent que des calomniateurs insensés.

JAMAIS mortel n'a trouvé par hasard le secret du bonheur. Ce n'est point par de vains desirs qu'on peut lui donner l'Être. Nous ne le trouverons point dans la bassesse du vice ni dans les penchans d'un cœur corrompu. C'est un art qu'il

faut apprendre. Il est le prix d'une étude continue. Dès qu'elle est interrompue, tout le fruit des travaux passés est perdu, & le malheur revient à la suite de l'ignorance. La fortune peut bien, sans qu'on l'appelle, entasser sur nos têtes les honneurs & les titres : les richesses peuvent s'offrir d'elles-mêmes : mais pour la sagesse, il faut aller au-devant d'elle. Ne nous rebutons point de cette différence. Si sa recherche est nécessaire, sa conquête est sûre pour le mortel qui a du courage : elle ne ressemble point aux autres biens de la terre qui fuient souvent celui qui les poursuit ; jamais elle ne se laisse chercher en vain.

LA SAGESSE est la mère du vrai plaisir. Le cœur de l'homme juste est son trône : c'est là qu'il regne avec avec une majestueuse douceur sur toutes les facultés de l'ame. Les vertus l'environnent, composent sa cour & veillent à sa défense. Ces vertus dont les noms allarment notre foiblesse, ne sont pourtant que les amies de l'homme. Elles ne veulent que son bonheur : elles sont la source & le gage de ses plaisirs. Que nous commandent-elles en effet, que ce que nous voulons nous-mêmes ? Elles nous pressent d'être heureux en méritant de l'être. Doux plaisir, aimable & puissant législateur, si les hommes étoient raisonnables, s'ils t'aimoient d'un amour éclairé, ta volonté ne feroit que suivre leur choix, tes ordres ne feroient que leurs desirs. Leur bonheur est d'obéir à tes loix. Le malheur est la peine attachée à leur transgression.

NOUS VOULONS follement traverser les sages desseins que le Créateur t'a chargé d'accomplir sur la terre. Tu n'es pas descendu des Cieux pour abrutir l'homme, mais pour l'ennoblir & l'élever vers son auteur. Divinité bienfaisante, tu es venue parmi nous, pour aider la raison & joindre à sa force le pouvoir de tes charmes. Tu commences

par secourir la vertu , & la vertu reconnoissante assure éternise ton empire. La vie , la société , la religion ne subsistent que par toi : cette saveur exquise dont les alimens flattent nos sens , nous intéresse à la conservation de nos corps ; cette douceur que nous goûtons dans la louange nous fait chercher à plaire & tient les hommes unis ensemble ; cette félicité , que l'homme juste attend dans une seconde vie , lui fait dans cette vie mortelle un plaisir du devoir d'adorer son bienfaiteur !

(c) COULE donc à jamais dans nos ames , ô plaisir , source sacrée , qui arroses & fertilises tous les germes du bonheur. Mais c'est la vertu seule qui peut ouvrir cette source & perpétuer son cours : le crime la tarit. L'erreur ou l'excès changent le plaisir en vice , & nous précipitent sur la peine. Un sobré repas entretient la vie , la santé , la raison & la joie ; l'intempérance porte le trouble dans notre entendement , enfante les chagrins & les douleurs , & nous livre à la mort. Que puis-je souhaiter à mon ennemi de plus funeste , que de le voir faire excès de plaisir & s'en remplir sans règle & sans mesure ? Si tu épouises la volupté jusqu'à la lie , tu rencontreras la peine au fond du vase. Mais si tu n'offenses ni le Ciel , ni les hommes , ni toi , bois alors le plaisir sans réserve ; plus l'ivresse te gagnera , plus tu t'approcheras de Dieu. Dieu n'est Dieu que parce qu'il goûte un plaisir que le repentir ne suit jamais.

N'ESPERE point trouver cette qualité dans les plaisirs du vice : la peine en est le fruit nécessaire. Elle est inévitable pour le méchant. L'homme peut-il déranger le plan de l'Eternel & éluder le Tout-puissant ? Quelle folie de prétendre inventer un bonheur contraire aux desseins de celui qui forma l'homme & l'univers ! Les proportions & les loix

d'où doivent naître la dissonance ou l'harmonie des sons, ne sont-elles pas invariablement réglées par l'ouvrier qui a fait l'instrument ? La main qui en tire les sons est forcée de s'affujettir à cet ordre qu'elle ne peut changer. Nous ne pouvons de même trouver le plaisir dans les objets qui nous environnent, qu'en suivant les loix d'où le Créateur l'a fait dépendre. Le Ciel attacha la vie à l'union du corps & de l'ame, & le plaisir à l'union de l'ame & de la vertu. Sans elle, il est donc aussi impossible d'être heureux, qu'il l'est de vivre sans respirer. La fortune ne peut ni donner le bonheur au méchant, ni l'ôter à l'homme de bien. Sois vertueux, (*d*) & laisse au Ciel à répondre du reste.

Vous, qui cherchez le bruit & la dissipation, qui vous vantez de goûter la joie ; vous que le monde appelle des hommes de plaisir, vous êtes des hommes de peine. Pourquoi votre imagination vous transporte-t-elle toujours dans l'avenir ? C'est que vous êtes toujours mécontents du présent. Pourfuis par un dégoût invincible de vous-mêmes, vous divulguez à chaque instant le secret de votre misère. Le repos est pour vous un tourment insupportable. L'ennui vous force à vous agiter ; vous bercez votre ame dans le mouvement pour assoupir le sentiment de vos maux intérieurs : vaine ressource qui les décèle & ne les guérit pas (*d*)

SI LES HOMMES étoient heureux, on ne les verroit point troubler le silence des nuits par tous ses divertissemens bizarres & tumultueux. Il n'appartient qu'à une ame étroite & légère, enflée d'amour propre, & vide de pensées, de se livrer sans retenue aux bruyans éclats. C'est le cri d'un cœur malade, à qui des mouvemens convulsifs donnent pour un moment une apparence de force & de santé. C'est un chatouillement, qui d'abord

excite le rire & finit par la douleur (e). Le rire immodéré dissipe la pensée, offense les autres, & nous fait souvent taxer nous-mêmes d'orgueil ou de folie. Quelquefois ces accès ne sont que le bruit importun d'un homme qui, rongé de chagrins, tâche de s'étourdir sur ses maux. Ne prenons point ces vaines saillies pour le signe de la véritable joie. C'est la joie du vice : un rien la fait naître, un rien la détruit : dès que ce moment de délire a passé, l'homme s'affaisse ; & retombant dans une mélancolie plus noire, il ressent plus vivement la pointe de ses douleurs. Cette folle joie ressemble à ces torrens fangeux dont les eaux grossies tout-à-coup se répandent & roulent avec fracas par bords & par flots : un moment les voit se former ; un moment les épuise, & les campagnes qu'ils menaçoient d'inonder, restent couvertes du limon amassé dans leurs cours impétueux. Ce n'est pas celle-là qui bravera un revers imprévu, qui ouvrira gaiement la porte à l'honnête pauvreté, & s'entretiendra paisiblement avec la mort, sans s'effrayer de son aspect menaçant.

LE BONHEUR n'est point le transport passager des sens : c'est un état de l'ame constant & permanent : il ne peut prendre de consistance dans un cœur agité. Pour que la joie soit durable, il faut que le principe en soit solide, raisonné & réfléchi. Elle n'étale point sur le front l'insolence de l'orgueil : elle donne à l'homme une physionomie satisfaite & tranquille, une sérénité douce, un air d'attendrissement que les insensés sont tentés de prendre pour les symptômes de la tristesse : c'est en un mot un visage modeste & sérieux avec un sourire sur le cœur. Hé ! comment ose-t-on montrer cette joie impudente au milieu des maux de l'espèce humaine ? Un air toujours triomphant est pour les autres une vue choquante : c'est une es-

pèce d'insulte faite aux malheureux. Mais un visage abattu est un objet encore plus vil, & qui mérite autant de mépris que de pitié. Pourquoi ces fronts consternés sous les yeux de l'Être bien-faisant, qui ne nous eût pas fait naître, s'il n'eût voulu nous rendre heureux? L'ame forte sait garder un juste milieu, se maintenir dans un équilibre constant, s'élever insensiblement de la tristesse à la joie, & redescendre doucement & par degrés d'une joie modérée à une tristesse utile & raisonnable. Le vrai sage n'offrira jamais un visage sombre & accablé de chagrin, comme il n'épuisera point par les épanchemens d'une joie déréglée, le fonds de satisfaction intérieure dont son ame est remplie : trop-heureux pour être frivole & folâtre, il reste calme & serein.

INSENSÉ, quitte tes assemblées profanes & tes bruyans concerts. Le jeu, la musique & la danse sont de mauvais consolateurs. Je vais t'en indiquer de plus sûrs. La mélancolie vient-elle obscurcir ton front de ses nuages; sens-tu la tristesse descendre dans ton ame? Repose ta pensée sur une vérité importante, enchaîne une passion, fais une action généreuse, éclaire l'ignorant, ramène le sourire sur les lèvres d'un malheureux, ose être le censeur intrépide de ton ami, & le bienfaiteur de ton ennemi; ou bien sur l'aîle de l'amour élance toi vers l'auteur de la nature, & saisis Dieu par la pensée. Bientôt ta mélancolie se dissipera, tes esprits ranimés reprendront leur cours & leur vivacité : tu n'auras pas besoin d'aller puiser la joie dans un vin pétillant, ou dans la mélodie des sons, & tu te consoleras aisément de voir ta vigne flétrie; ou ta lyre brisée (f).

TOI QUI VEUX RIRE, veux-tu rire de toi? J'ose te donner un conseil qui te surprendra. Vas dans ta retraite, prends la bible & lis. Là repose une

foule de vérités qui te rendront la paix. Quand l'Eternel ne les auroit pas dictées, ces pages fécondes n'en seroient pas moins un des plus riches trésors que le temps & la raison aient pu former : le sage ne se lasse point de les admirer (g).

TU ME RÉPONDRAIS que c'est aller à la joie par une route trop sombre. Mais le premier rayon, dont le soleil frappe nos yeux, a-t-il jamais produit une sensation agréable ? Tout ce qui doit affecter nos organes d'un grand plaisir, les blesse d'abord par une impression douloureuse. N'est-ce pas de la fatigue que le voyageur achète un sommeil doux & tranquille ? Le Ciel nous vend tous les biens : le plaisir n'est point donné gratuitement à l'homme : il n'en jouit que par droit de conquête. Le travail est le prix que le Créateur y a mis : le travail amène & prépare le moment du plaisir. Trop (h) d'ardeur à le hâter, le détruit : s'il est prématuré, il est nul. Il faut prendre la peine & se donner le temps d'être heureux.

CONVENONS donc que le plaisir est le souverain bien de l'homme : mais apprenons à distinguer le faux du véritable. Le seul qui mérite ce nom est celui qui porte le sceau de la raison, ce Chancelier sévère comme Jorke, & qui, comme lui, ne doit rien sceller qu'après un mûr examen. Le plaisir, dont la vertu est la mère, s'accroît par la jouissance, triomphe du temps, accompagne le vieillard jusqu'au terme de ses jours, & jettant vers l'avenir toute sa lumière, il dissipe devant lui les tristes ombres de la mort. L'éternité, comme le soleil abaissé encore au-dessous de l'hémisphère, laisse déjà échapper quelques rayons dont l'éclat dore sa tombe, & lui montre la première aurore d'un jour éternel. Le faux plaisir fait haïr l'immortalité, & prête des charmes hideux à l'anéantissement ; & s'il jette dans le présent quelques lueurs passagères

qui attirent l'homme, elles découvrent en même temps à son œil effrayé un voile de tristesse & d'horreur étendu sur l'immense avenir.

L'ÂME, ( que l'homme se prosterne à ce nom vénérable ) l'âme est née dans les Cieux. Sa destination étoit de conserver sa noblesse & sa liberté originelle, sans l'engager, sans la vendre à vil prix sur la terre. Elle devoit, comme un illustre étranger, y passer rapidement, toujours jalouse de sa dignité, conservant l'esprit de retour vers sa patrie, ne goûtant qu'avec crainte, qu'avec indifférence la coupe enchantée de la vie, & réservant toute sa soif pour s'enivrer des délices de l'immortalité.

MAIS il se trouve des hommes dont le goût dépravé chérit de préférence les productions de cette terre misérable. On y voit ces hôtes venus des Cieux, errer en mendiant leur subsistance comme de vils esclaves, & aliéner, pour un moment de plaisir, l'héritage d'une éternité. Qu'arrive-t-il? Dès que la fortune ou les années leur retranchent cette vaine pâture dont leur âme subsistoit, ou que leur goût blasé la trouve insipide, ils restent dans la disette : la raison sort de son court sommeil : le désespoir s'éveille avec elle, & l'homme succombe. Qu'alors l'existence est pénible & laborieuse ! Quelques-uns veulent encore soutenir le rôle difficile de tromper le monde en se trompant eux-mêmes. Mais il en est peu qui ayent la patience d'attendre la fin de la pièce, & le courage de sourire tristement, jusqu'à ce que la toile tombe. La plupart saisis de rage tirent le rideau d'une main audacieuse. Malgré les horreurs que le remords & la nature rassemblent pour garder ce passage terrible, malgré les loix divines & humaines dont le glaive étincèle & veille à sa défense, malgré l'abyssus de la destruction qui les entoure de tous côtés



côtés , & présente à leur chute un gouffre inévitable , on les voit renverser tous ces obstacles & s'élançer furieux au-delà des barrières de la vie.

CIEL , qu'entends-je ? Quel gémissément épouvantable ! Que vois-je ? ... Une chevelure hérissée , un sein déchiré & sanglant... Le blasphème est dans ses yeux : la fureur du désespoir est empreinte & vit encore sur son cadavre... Lorenzo , c'est ton ami ! C'est Altamont ! Ce jeune voluptueux , si aimable , si brave , a fui lâchement de son poste , & a déserté la vie ! Tirons un voile sur cet affreux spectacle ! Mais pourquoi le cacher ? Regarde autour de toi , Lorenzo. Vois , vois ces épées fumantes & teintes de sang , cette phiole empoisonnée , ces lacets funestes , ces visages enflés & livides. Vois ces libertins lentement homicides d'eux-mêmes , ces spectres ambulans dont le corps est livré vivant à la corruption. Ils en traînent encore avec orgueil les ruines hideuses , & courent noyer leur désespoir dans la débauche. Que ces images sont effroyables ! Qu'elles rendent un homme terrible à la vertu !

LEVEZ-VOUS , Furies , & exterminiez l'affreux suicidé. Ce monstre plus execrable que vous , cet horrible & triste amant de la mort , à l'œil farouche , aux noires pensées , est venu dans son vol impétueux s'abattre sur l'Angleterre. O ma patrie , qu'il deshonne , pourquoi tes mœurs sont-elles aussi loin de la raison , que ton Isle l'est du continent ? C'est une lâcheté de craindre la mort : mais c'est une lâcheté plus grande de ne pouvoir supporter la vie (h). Lave-toi de cette tache honteuse qui souille ta gloire , & cesse d'épouvanter l'Europe par les tragiques récits de tes fureurs. N'accuse point ton climat d'avoir donné naissance à ce monstre. Ta latitude ni l'aspect du soleil n'ont point de part à tes forfaits. La raison n'est point

sujette à décliner en s'éloignant de l'équateur, & la nature n'a point fait de climats qui soient contraires à la vertu. Ce n'est pas ton sol, c'est ta folie qui produit tes vices.

OUI, j'avoue que le suicide est une espèce de folie : mais elle a sa source dans la corruption du cœur. Ce n'est que le dernier attentat d'une vie criminelle, le dernier accès du délire d'un insensé qui a passé ses années sans réfléchir, qui a vécu dans l'esclavage des sens, & qui a couru de vice en vice & d'excès en excès. Quiconque a pensé sérieusement à la mort ne se la donne jamais. Notre devoir, notre gloire est de fuir toujours devant elle, sans jamais la perdre de vue.

L'HOMME frissonne à l'idée de la mort. Il ne s'avance qu'en tremblant sur le bord de ce précipice inconnu : & dès qu'il se penche & plonge ses regards dans sa profondeur, il recule épouvanté. La sage nature connoît l'homme qu'elle a formé. Prévoyant que l'amour de sa propre conservation seroit souvent un lien trop foible pour le retenir dans la vie, elle a placé la terreur au bord de l'abyme, comme un fantôme armé d'une épée flamboyante, qui en écarte les mortels. S'il ne tenoit l'homme de bien en respect, rien n'arrêteroit son ame impatiente de s'élancer dans l'immortalité. Ne trouvant qu'un dégoût fatigant dans les plus doux plaisirs de la vie, il déposeroit au milieu de sa route ce fardeau qui l'importune. Et le méchant, qui le forceroit à traîner ces liens jusqu'au terme marqué par la Providence ? Qui pourroit l'arrêter, lorsque la sombre mélancolie du crime descend dans son ame, & que le remords le saisit & l'agite ? Sans la terreur qui le repousse sans cesse vers la vie, dans ses transports de rage il briseroit ses fers, franchiroit la barrière, & s'abymeroit dans la mort.

LORENZO, si tu as encore l'heureuse foiblesse de craindre cet horrible désespoir, si tu ne te flattes pas d'entrer avec insensibilité dans le tombeau, songe, dans le choix de tes plaisirs, songe à consulter ton être tout entier. Soumets (i) les biens de la fortune à la santé du corps, le corps à l'ame, & l'ame à Dieu. En suivant cette gradation naturelle, tu pourras élever l'édifice d'un bonheur durable : renverser cet ordre nécessaire, c'est vouloir que le sommet d'une pyramide lui serve de base & la soutienne.

LE VICE, ni les sens, ni les chimères de l'imagination ne peuvent donner le bonheur qui convient à un être immortel. De vains plaisirs qui ne durent qu'un moment ne sont pas faits pour remplir la capacité de son cœur. Cherchons dans la vertu cette joie pure qui aggrandit, qui ennoblit l'homme, qui, toujours inépuisable, donne sans cesse & promet encore davantage; qui nous aide à traverser en paix l'espace de la vie, & montre le bonheur au terme de la route; cette joie céleste, qui est affranchie de l'empire du hasard, du tems & de la mort; que la mort augmente encore, & qui croîtra toujours, tant que durera la longue journée de l'éternité; cette joie calme que l'espérance accompagne, & qui ne nous éloigne de la tristesse que pour nous approcher de l'être bienfaisant dont la main libérale mêla tant de merveilles & de qualités divines à la poussière de l'homme. O ma chère Lucie, puisse-je te retrouver dans un séjour où ta présence même ne pourra rien ajouter à ma félicité!

( a ) J'entends Lorenzo, zélé défenseur du monde, sans en recevoir aucun salaire, me repliquer avec un sourire moqueur : » J'avouerai sans difficulté que la vertu

» a ses peines : en cela tes vers s'accordent parfaite-  
 » ment avec la vérité : mais tu ne dis pas que le vice a  
 » ses plaisirs , si c'est un vice que de suivre la nature &  
 » ses penchans. Ofes-tu bien appeller folie le doux plai-  
 » sir , si justement vanté par les Philosophes de l'anti-  
 » quité ? Je me fais gloire de marcher sur les pas de ces  
 » sages fameux. Je veux, comme eux , suivre la nature . .  
 » Suis donc la tienne. Ta conscience n'en est-elle pas  
 » la portion la plus noble ? N'est-elle pas la souveraine  
 » de l'homme ? Tu lui as donné la mort par le vice ;  
 » rends-lui la vie par la vertu. Voilà comme tu dois  
 » suivre la nature , & te montrer la noble image du  
 » Créateur. . . . Une bonne conscience ! A ce nom seul  
 » le mondain s'éloigne : le vers qui la nomme lui dé-  
 » plaît , & Lorenzo sourit avec mépris. Cependant une  
 » bonne conscience a aussi son ferrail rempli de beautés  
 » ravissantes : le temps , loin de les flétrir , multiplie  
 » leurs charmes. Pour te rendre joyeux , choisis parmi  
 » les plus belles ».

( b ) La vertu & la piété sont-elles la même chose ?  
 Non. La piété est plus que la vertu : elle en est la source :  
 elle est la mère de tout mérite , & de tout plaisir. Les  
 gens du monde goûtent peu cette doctrine. Ils rient au  
 nom de piété. La piété est le germe de tout bien sur la  
 terre. C'est le premier fruit de la faculté d'être raison-  
 nable. Nous ne pouvons rien aimer d'un véritable  
 amour , qu'en vue de Dieu. La piété est le fondement  
 de l'humanité ; l'humanité est la source d'une partie du  
 bonheur de l'homme ; mais un bonheur encore plus  
 grand est attaché à la piété. Croire en Dieu , c'est  
 avoir fait un premier pas vers le bonheur : le craindre  
 & l'adorer , c'est s'approcher encore davantage de la  
 félicité : l'amour de Dieu y met le comble. Ces trois  
 branches de piété sont trois sources de plaisir.

( c ) Lorenzo , tu ne t'es pas encore avisé d'aller  
 chercher la joie dans nos églises. Tu trouves que le ser-  
 vice divin est long & ennuyeux : mais n'est-il pas juste  
 de rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû ? Qu'il soit  
 juste de le louer , peu t'importe : ces louanges t'en-  
 nuient. Tu t'amuses plus dans des lieux profanes. Pour  
 captiver ton oreille , il faut que ma muse prenne un ton  
 moins solennel ; hé bien , elle a pour toi cette complai-  
 sance.

( d ) Pardonne-moi une idée qui pourra d'abord pa-

## SEIZIEME NUIT.

notre trop sévère. Le rire est contraire à la nature d'un être pensant & capable de moralité. C'est la marque d'une ame vide & remplie d'orgueil, qui s'applique une paille dont le chatouillement la force à des éclats immodérés, qui annoncent les approches de la douleur. La maison du rire est une maison de maux.

(e) Voilà quels sont les fondemens du plaisir dans un monde tel que le nôtre : mais aussi c'est la source d'un plaisir pur, délicat, durable & divin, le seul qui convienne à la nature de l'homme, & qui l'approche de celle des Anges ; c'est le principe d'une joie tranquille & sérieuse, mais solide & parfaite, & qui ne s'altère point par les revers. Un bonheur indépendant des accidens, voilà la pierre précieuse. Vends tout le reste pour l'acheter. Pourquoi mendier des biens incertains, dont la conquête coûte mille fatigues, & qu'on ne peut jamais aimer ni posséder en sûreté ? La vraie joie est la fille d'une raison sévère ; elle t'exhorte à jouir des vrais plaisirs, & t'en enseigne la véritable route.

(f) Tu crois peut-être que le salut de ton ame y est seul intéressé. Si c'est là ton idée, on pourroit malgré tout ton esprit, te prendre pour un sot, Quel est celui, pour peu qu'il aime le génie, la sagesse & la vérité, qui pourroit te justifier de ce reproche, quelque intérêt qu'il prit à la gloire de ta réputation ? Crois-moi, ce livre divin satisfait également l'esprit & le cœur : quiconque le lira en critique éclairé, fera bien-tôt chrétien.

(g) Un contentement intérieur ne nous suffit pas. Notre ambition le dédaigne & ferme la porte sur lui. Nous voulons des transports, des mouvemens violens qui enflamment le cœur, & donnent à l'ame de vives secousses. Faute de connoître ce que notre état mortel peut admettre, à force de vouloir exalter le sentiment du plaisir, qui n'est que dans la modération, nous le rendons nul. Tous nos transports troublent notre paix. La paix est cependant le plus grand bien que l'homme puisse espérer sur la terre.

(h) Plonge ta tête dans les mers qui t'environnent, pour y laver cette tache impure. Frémis d'horreur en m'entendant te dévoiler la cause & l'origine du suicide ; quand il sera connu, que la haine des nations l'accable, lui insulte & le bannisse de l'univers.

(i) L'homme de bien dans sa chaumière est plus

sage que les sages du monde ; soit par rapport à la vie future , soit même par rapport à la vie présente. Les mondains sont donc doublement fous sous ces deux aspects : étrange vérité dont ils ne seront pas convaincus. Ils aimeroient autant croire au symbole. Cependant rien n'est si vrai ; & il est même impossible que cela ne soit pas , tant ce que chantent mes vers est loin du romanesque. Le bonheur n'a de réalité , la vertu n'a de force que ce qu'ils en reçoivent de l'espérance d'une vie immortelle. Quiconque pense que la terre est tout ; ou , ce qui est le même , qu'il n'est rien au-delà , doit nécessairement avoir une haute idée de ses biens , aimer ses folies , & s'énorgueillir de ses vanités. Mais celui qui est bien convaincu du néant de la terre , ne peut lui trouver des charmes.



---



---

## DIX-SEPTIEME NUIT.

---

### LE BEL ESPRIT.

**A**MANT FORCENÉ (a) d'un monde corrompu, t'entendrais-tu encore vanter ses vaines grandeurs & ses plaisirs funestes ? J'ai dépouillé devant toi cette idole à qui tu prodigues l'encens ; j'ai porté près d'elle le flambeau de la vérité, & je te l'ai montrée telle qu'elle est. Que peux-tu répondre en sa faveur ? ... Tu gardes le silence. Puis-je me flatter que ce silence m'annonce le triomphe de la raison ? Non : il est aisé de te confondre, mais il ne l'est pas de te convaincre, & de t'en arracher l'aveu. Tu prétends au titre de bel esprit, & l'esprit parle encore quand le bon sens n'a plus rien à repliquer. La raison ne peut mettre un frein à sa pétulance ni arrêter le flux de ses vaines paroles.

L'ESPRIT est un talent précieux, lorsqu'il sert d'organe à la raison : mais il usurpe sa place, c'est une vraie maladie de l'ame. Ce n'est plus que l'art funeste d'amuser par mille vaines faillies, d'embarrasser la raison dans mille détours, de combattre la vérité par des sophismes, & d'élever des nuages pour s'y réfugier au besoin, & se dérober à la lumière importune de l'évidence. Le monde aveugle admire & flatte ce talent frivole & dangereux. Il s'imagine que l'esprit est rare. Lorenzo, c'est la sagesse qui est rare. L'esprit abonde. Il suffit d'être passionné pour en avoir. Quelquefois ses faillies sont une bonne fortune rencontrée dans le vin. L'esprit va rarement sans un peu de folie.

Toute cause qui agite violemment les esprits animaux, fera jaillir ces éclairs éblouissans. Souvent le hasard même peut donner de vils rivaux à l'homme ingénieux. Que tu dois mépriser cette petite gloire, en voyant la stupide sottise se méprendre sur le sens de tes bons mots, & se plaindre avec une compassion philosophique du malheur qu'elle a eu de rencontrer un fou !

MAIS (b) cette sagesse précieuse qui approfondit & creuse les objets, qui fait analyser, comparer & peser leurs rapports, saisir la vérité fugitive, & se l'assujettir; qu'il est rare de la trouver ! Ne la cherchez point dans les assemblées nombreuses; elle est l'heureux partage d'un petit nombre de mortels privilégiés. L'esprit, aussi commun qu'il est pernicieux, est un talent abandonné à la multitude.

DANS LA VIE CIVILE, le bon sens fait les hommes; l'esprit ne fait que des intrigans. Il hait l'autorité, il aime les troubles, & se regarde comme l'éclair qui allume l'orage. S'il est dangereux pour les Etats, il est l'ennemi de la religion. Voudroit-il s'abaisser à croire ce que croient les sots ? Le bon sens est le casque qui nous défend. L'esprit ressemble au panache qui voltige & ne fait que nous exposer davantage. Le bon sens est un diamant de poids, qui a par lui-même un prix réel. Si l'esprit l'a poli, il jette plus d'éclat; mais quand il resteroit brut, il ne perdrait rien de sa valeur intrinsèque. L'esprit, sans le bon sens, cesse d'être un bien, & devient un mal. Il ne fait que donner plus de voiles au vaisseau & le précipiter plutôt sur l'écueil. Un demi Chesterfield seroit un fou achevé que les sots même mépriseroient, en se remerciant d'être sots.

---

(a) Maintenant, amant superstitieux du monde,



accoutumé à regarder en pitié les malheureux qui sont épris des Cieux, avale le mépris à ton tour, & reste confondu. Qu'es-tu, toi qui te vantes ? Ton mérite mondain, ta grandeur de théâtre, sont comme une vapeur qui s'élève au bord de l'horison : dans l'éloignement sa masse nous étonne ; elle s'approche, les yeux la cherchent, elle s'est évanouie. Le mérite de l'homme vertueux ressemble à ces montagnes qui paroissent grandir & s'élever de plus en plus dans les nues, à l'œil du voyageur qui s'avance. Les Cieux lui sont promis : il en jouit dès-lors par l'espérance, & bien-tôt il en sera le possesseur éternel. Que ce moment tarde à ses desirs !

( b ) On trouvera dans le monde, j'en conviens, une étrange rapidité de mouvemens automates, une étonnante vivacité d'esprits animaux, dont l'agitation ne produit jamais d'idées, mais d'où naît une écume légère de joie fémillante, qui moufle & petille un instant, & laisse l'ame comme éventée dans le vertige & l'étourdissement : on y trouvera un jeu vivant de fibres élastiques, dont la raison n'anime jamais le mécanisme, mais dont l'action & la mobilité s'entretiennent par des sucres & des liqueurs qui remplissent & parcourent des tubes bien tendus & bien proportionnés. Machine d'une extrême délicatesse, dont les parties ne sont presque jamais d'accord : mais dès qu'une fois elle vient à se détraquer, adieu le chant de tes syrènes, adieu ta gaieté. Le demi-Dieu est rabaisé au-dessous de l'homme, & plongé dans une lâche tristesse, ou dans un farouche désespoir.

La félicité des Cieux ne fait-elle donc aucune impression sur les sages du monde ? N'y a-t-il que l'erreur & la folie qui aient droit de les toucher ? L'idée, que l'éternité dépend d'une heure, porte l'homme aux pensées sérieuses : il en nourrit sa raison : sa gloire & son plaisir sont de méditer sans cesse cette vérité. Gens du monde, ne rougissez point de vous occuper des Cieux. Vos projets sur l'acquisition d'un bonheur immortel, ne sont point du nombre de ceux que vous devez craindre de montrer au jour. Ce sont cependant les seuls pour qui vous éprouviez le sentiment de la honte. Qu'elle est étrange & déplacée ! Vous, qui vous croyez sages, écoutez une vérité qu'il ne vous est jamais venu dans l'idée de faire entrer dans les plans nombreux que vous formez, & que vous rejetez si elle s'offre à votre es-

prit. La seule différence qui distingue le sage de l'insensé, c'est que l'un ne forme des projets que pour cette vie passagère, & que l'autre porte toutes ses vues vers la vie future. Voilà la balance où les hommes sensés vous pèseront ; & ne vous étonnez pas, s'ils vous trouvent légers & sans poids. Sont-ils les seuls dont l'estime vous soit indifférente ? Suivez le plan si simple que le bon sens vous trace dans mes vers ; sauvez votre réputation ; & en jouissant de ce monde, assurez-vous la possession de l'autre.

Vous, enfans de la terre, & qui ne voulez être rien de plus ; puisque vous pensez qu'un prêtre qui vous prêche en vers, a plus de droit à votre attention, & que la poésie peut ennoblir les fonctions de mon état, ma muse s'est pliée à votre goût : elle a risqué dans mes vers des vérités simples que ma voix eût pu vous annoncer dans la chaire évangélique. Oubliez mes vers, mais retenez les vérités qu'ils expriment. Je cherche votre bonheur & non pas vos éloges. Mais vos éloges ne sont pas ce qui doit m'inquiéter. Je vois ma destinée, & je me plonge avec courage, comme un autre Curtius, dans le gouffre de l'oubli. Mille ouvrages volumineux meurent tous les jours sans être regretés. Va donc au milieu de tes ennemis, feuille légère & dévouée, va subir tes destins. Sois fière d'être la victime de la vérité. Le genre-humain indigné ne te laissera pas vivre long-temps, & ta mort même ne te donnera pas encore le repos. Il te faudra comparoître sous la voûte infernale devant Lucifer, qui te condamnera comme traître à son empire, & comme blasphémateur du monde son ami ; de ce monde où il leve des armées si nombreuses à si vil prix, où tant de volontaires se rassemblent sous ses drapeaux ; du monde enfin qui est prudent, comme la Prusse dans son zèle pour la France.

Tous sont-ils donc fous, s'écrie Lorenzo ? Oui, tous, excepté ceux qui suivent la doctrine que je viens d'exposer, doctrine si nouvelle pour toi. La volonté est la mère de la vraie sagesse, & sans la sagesse, le plus rare génie n'est qu'un insensé. La sagesse du monde a beaucoup fait & fera davantage encore dans les sciences & les arts, dans la guerre & dans la paix ; mais les arts & la science, aussi bien que tes richesses, te quitteront à la mort, & te laisseront dans une pauvreté absolue.

---



---

## DIX-HUITIEME NUIT.

---

### LA CONSCIENCE.

**Q**UAND le corps souffre, l'homme implore le médecin. Une espèce de délire accompagne toujours les maladies de l'ame, & lui ôte le sentiment du danger de son état. Elle est mourante, qu'elle se croit encore pleine de santé. Cependant c'est être à demi guéri, que de sentir & de bien connoître son mal. Le péril est extrême; lorsque l'habitude du vice apprend à l'homme à ne plus en rougir. La conscience périt sous les traits multipliés du crime, & la voix du remords se tait. L'ame perd peu à peu le sentiment de ses vices. Ils se naturalisent; ils deviennent nos mœurs; nous nous en faisons gloire, & nous triomphons dans notre ruine.

AINSI dans l'ivresse du vice, la conscience s'assoupit au bruit d'un son flatteur. Languissante & succombant dans les bras de la volupté, elle laisse échapper de sa main nonchalante les rênes de nos passions, & nous abandonne à la licence de nos desirs, sans nous rappeler, sans paroître remarquer nos écarts. Vous la croyez profondément endormie sur un lit de fleurs. Défie toi de son sommeil perfide & passager. Vois ce délateur rusé, qui, caché derrière elle, minute le registre de nos vices, & remplit de nos fautes ses terribles annales. Espion actif, son oreille & ses yeux veillent sans cesse sur nous. Invisible à nos côtés, il entend, il

saïsit ce que le cœur murmure tout bas. Nos moindres erreurs sont notées. La foule de nos fantaisies légères ne peut échapper à son œil perçant. Nos desirs à peine éclos sont apperçus : il surprend dans leur germe le point imperceptible de nos vices naissans. Semblable, dans son indulgence cruelle à l'avidé usurier qui cache son journal dévorant, & attend pour le montrer au jeune héritier le jour qui consommera sa ruine ; la conscience nous laisse dissiper le temps inappréciable : mais elle marque loin de nos yeux tous les momens consumés par la frivolité ; ou souillés par le vice : elle trace notre histoire sur des feuilles plus durables que le bronze : la mort lira cette histoire à l'oreille du coupable pâlisant, & le Juge suprême la révélera devant les mondes assemblés (a).

NON, cette voix que l'homme entend lui parler au fond de son ame, n'est point une illusion. La nature n'a point établi dans notre sein un oracle de mensonge ; & les jugemens que l'homme porte sur lui-même, ne seront point révoqués. Ministre du Juge éternel, la conscience le représente dans l'homme : elle y siège à sa place, & le Dieu de l'univers confirmera les arrêts que prononce ce Dieu qui vit dans notre sein.

HEUREUX celui qui s'introduit souvent dans le conseil intérieur de son ame, qui ose envisager son cœur nud, se présenter en face à sa conscience, soutenir ses reproches, subir avec fermeté son jugement, & se promettre d'imposer bientôt silence aux délations & aux clameurs du remords ! Que ce courage est au-dessus de celui des héros vulgaires ! Mais aussi que ce courage est rare ! L'homme se fuit lâchement, & en s'évitant il court à sa perte. Si quelquefois il lui vient en pensée de se regarder & de se voir, ce n'est qu'une volonté foible & bientôt étouffée. Il pourra bien interro-

ger

ger sa conscience, & lui demander d'une voix timide : « qu'est-ce que la vérité ?... Mais sans attendre sa réponse, il lève le siège, il se retire avec précipitation, & court se sauver de sa raison dans le tumulte de la foule corrompue.

LORENZO, à la première vue des biens fortuits qui s'offrent à toi, recule un peu, suspends ton choix, pèse-les d'une main soupçonneuse. Si tu vois que tu puisses t'en assurer la possession, jouis. Mais tu n'es propriétaire que des biens que tu peux te donner toi-même. Tout est mortel dans l'homme, excepté la vertu. Elle seule éternise la durée des plaisirs qu'elle procure, & les rend immortels comme elle. Ah ! Si ta raison regnoit en souveraine sur tes sens, si tu connoissois les douces jouissances de la vertu, tu n'accueillerois qu'en tremblant les plaisirs frivoles ; ils n'auroient accès dans ton ame que de l'aveu de ta conscience, & ne l'obtiendroient jamais sans un rigoureux examen. Faute de rester soumis à l'empire de cette reine légitime, ton être est dans l'anarchie. Un peuple de desirs séditieux se soulève, se combat & se détruit dans ton cœur. La paix ne peut s'y reposer, & ton bonheur emprunté est troublé à chaque instant. Tes pensées & tes desirs, errans loin de toi, sont toujours en course au milieu des orages & des écueils, à la quête du plaisir. Il t'en coûte cher pour le saisir : & combien tu gagnerois encore à le manquer ! Après mille tourmens pour l'obtenir, il faut en expier la conquête par mille tourmens nouveaux. Tu charges ton vaisseau sur des rivages empestés, & tu rapportes la contagion avec leurs trésors. Ta soif s'en irrite au lieu de s'éteindre ; ton imagination insatiable demande encore, quand tes sens succombent de lassitude & d'épuisement (a).

LES PLAISIRS que la conscience défavoue, sont  
Tom. II. D

des plaisirs contre nature : le dégoût & la peine en sont l'effet nécessaire. Dieu posa sur une même base les fondemens de l'univers & ceux de la vertu. Il l'a combinée avec notre être. Des rapports intimes l'unissent à la nature de l'homme. Leurs communs intérêts sont établis sur la même loi. L'insensé qui s'efforce de les séparer, souffre dans sa constitution & démolit son être.

AU MILIEU des combats éternels que le corps livre à l'ame, l'une ou l'autre ne peut échapper sans blessure. Si l'un des deux doit souffrir, ce doit être sans doute la partie qui est à la fois la moins noble & la plus insensible. C'est le corps : il est borné aux impressions du présent. L'ame voyage dans le passé & dans l'avenir, & les met à contribution : c'est à elle qu'il appartient de regarder derrière elle, & de s'enfoncer dans la nuit des siècles qui ne sont plus, comme de devancer les siècles qui doivent naître. Ses plaisirs sont vastes comme le temps & la nature, & ses jouissances sont bien plus vives que celles du corps : mais aussi, combien les douleurs de l'ame surpassent celles des sens ! Juge par les tortures de la goutte de ce que doivent être les tourmens du crime. Oui, si la justice humaine pouvoit avoir prise sur l'ame, & punir sur elle les forfaits des scélérats, les supplices seroient abolis, on briseroit la roue, on abattroit l'échafaut. Conserve donc ton ame, & abandonne le reste au sort.

NE VIVRE que de la vie animale dont le pouls marque les instans, c'est être déjà mort. Pour n'être pas sans cesse en guerre avec nous-mêmes, pour savoir nous aimer, apprenons à nous connoître. L'homme est un composé de deux parties, dont les penchans sont différens. L'ame aime la vertu, & s'enflamme à la vue de sa beauté. Le corps se passionne pour le vice, & regarde la vertu

comme son ennemie. Il se croit avili par la modestie, dépouillé par la justice, appauvri par la bienfaisance, trahi par la vérité, détruit par la valeur. Toutes les fois qu'il ne se trouvera point en concurrence avec elle, traite-le avec bonté, défends-le, nourris-le : mais s'il veut marcher son rival, accable-le de ton mépris ; & si la vertu l'ordonne, livre-le sans pitié aux flammes & aux oiseaux de proie. C'est l'amour de soi qui commande ce sanglant sacrifice : lui désobéir, pour sauver le corps, c'est se haïr.

QU'EST-CE en effet que le vice ? Une méprise de l'amour de soi, lequel se laisse duper en achetant trop cher le faux plaisir pour le vrai. La vertu n'est que ce même amour éclairé, instruit de ses véritables intérêts, & attentif à ne faire que des marchés avantageux. C'est l'amour de l'Être suprême, dont il est émané, ainsi que tous les biens dont l'homme peut jouir. Tout autre amour propre n'est qu'une haine de soi déguisée, plus à craindre pour nous que la haine des hommes. C'est un ennemi domestique caché dans notre sein. Nous le reconnoissons au jour fatal, où le coupable maudissant son existence, appellera sur lui la destruction, & souhaitera d'être toute autre chose que ce qu'il est.

DIEU déposa la vérité dans la dernière heure de l'homme. Assoupie au fond de l'ame pendant la vie, elle y reste muette & accablée \* sous un amas de vices & d'erreurs. Mais cette fille des Cieux, qui fut le conseil de l'Eternel quand il créa les mondes, le sera encore quand il les jugera. Alors elle s'éveillera : elle sortira du fond des retraites

---

(\*) Comme le Géant de la fable, sous le poids du MontEtna.

de l'ame : le tonnerre de sa voix éclatera à l'oreille du coupable. Elle s'attachera à lui comme un feu dévorant. Le regard foudroyant de la vérité, vue en face, pénètre, agite, brûle, tourmente le méchant, & suffit à son supplice (b). Lorenzo, n'attends pas que ta conscience rompe le silence malgré toi. Ecoute ses avis, aujourd'hui qu'ils peuvent t'être utiles, & que les accents de sa voix sont doux. Souviens-toi que si les hommes peuvent vivre en insensés, ils meurent sages malgré eux.

(a) L'imagination ressemble aux forges de Paphos. Là, le fantôme du bonheur, boiteux & estropié comme Vulcain, comme lui le visage ardent & noirci de feux, forge avec une science infernale, & compose de mille idées extravagantes, ces traits funestes qui donnent la mort à ton temps, à ta santé, à ta richesse, à ta gloire. Veux-tu te rendre invulnérable à leurs coups ? Reçois cette armure d'une trempe céleste, que la sagesse compose avec un art divin de pensées salutaires, & qu'un Ange vient t'apporter des Cieux, pour défendre ta paix & ta vertu.

Qui peut compter toutes les chimères qu'enfante la folle imagination ? Elle te trompe, en te faisant accroire qu'il est quelque chose de grand dans les grandeurs humaines. Victime tourmentée par ta passion pour les arts, tu recherches avidement les ouvrages curieux, & les monumens célèbres de l'antiquité ; pour les rassembler sous tes yeux, tu mets à contribution les climats étrangers. De là naît une nouvelle source de peines... Tu comptois être bientôt possesseur de la collection choisie, que tu en avois fait faire à Rome : tu en avois payé le prix. Mais le Souverain de Rome a retenu ton trésor sur les rivages de l'Italie. Il t'a fallu renoncer à la conquête de ces richesses si précieuses pour toi. Tel est le sort des honnêtes Protestans. Irrité de cette injustice, ton indignation a éclaté, & la colère t'a fait éprouver ses pénibles transports... Calme toi : s'il est quelque grandeur réelle dans ces monumens



fameux , il y a plus de grandeur encore à sçavoir s'en passer , à dédaigner le fastueux appareil de l'opulence , à mépriser la pompe des cours , ce séjour ennemi de la paix. L'homme dont la tête porte trois couronnes est encore pauvre , si le diamant de la vertu n'y mêle son éclat. Pénètre - toi de cette vérité , & tu seras bientôt consolé des injustices de l'homme puissant.

Peut-on révoquer en doute cette vérité ? Elle jette plus d'éclat que le soleil à son midi ; & le soleil ne brille que pour nous la faire voir. Cette maxime est la leçon du genre-humain : c'est la règle que nous devons suivre sur la terre. Mais le genre-humain est livré à la folie , & ne l'apperçoit point. Les partisans de l'erreur & du mensonge sont si nombreux , qu'ils viennent à bout de l'obscurcir. Car , que ne peut pas la multitude , quand elle est enivrée d'un fanatisme qui lui plaît ? Les hommes , à force de se le répéter , se persuadent que tous les plaisirs de la terre sont leur vrai patrimoine ; comme ce fou d'Athènes , qui grimaçant sur le port , croyoit que tous les vaisseaux qu'il voyoit étoient à lui.

(b) Il n'est pas besoin de démons ni de furies. Les vibrations aigues , & pénétrantes de la brillante vérité : voilà l'enfer. Définition juste , quoiqu'elle ne soit pas enseignée dans les écoles. Vous , dont l'oreille est sourde à la vérité , lisez cette page , & croyez une bonne fois ce qu'a dit un Prophète , ce que vous répète un Prêtre ; que si les hommes peuvent vivre fous , ils ne peuvent mourir fous.



---



---

## DIX-NEUVIEME NUIT.



### LA VERTU.

**M**A MUSE est fatiguée de peindre les vices des mortels : elle veut se délasser en traçant l'image consolante de l'homme vertueux. (a) De quel éclat ne doit pas briller son portrait près du triste tableau du monde ? Vous , qui allez l'admirer , songez encore à l'imiter.

ANGES , descendez , venez guider mes pinceaux , venez m'aider à peindre l'homme immortel , qui marchant sur la terre vit dans les Cieux , & passe dans le monde , comme le vaisseau qui voguant sur les mers , plonge dans les flots , & se soutient constamment au-dessus d'eux.

PORTEZ vos regards au-delà de l'horison des sens : voyez ce sage placé sous un ciel toujours pur , inaccessible aux orages des passions. Les noirs foudres n'élèvent point jusqu'à lui leurs vapeurs mélancoliques. Soumis dans son espérance , & prévoyant l'avenir sans allarmes , ses craintes ne vont jamais jusqu'à la terreur , ses soins jusqu'à l'inquiétude , ni ses chagrins (b) jusqu'au désespoir. Tous ces sombres nuages roulans sur le monde sont bien au-dessous de la région qu'il habite : les foudres qui s'allument dans leur sein ne peuvent l'atteindre. Il voit leurs feux impuissans s'éteindre & mourir à ses pieds. Tout ce vain bruit excite sa pitié , sans troubler sa paix.

QUE SON FRONT est calme & serein ! Quelle douce fierté dans son regard ! Toutes ses pensées montent vers les Cieux & en descendent, comme ces Anges que vit l'Israélite dans son rêve merveilleux. Quelle volupté pure il goûte dans les hommages qu'il rend au Dieu qui l'a créé ! Avec quels doux transports son cœur s'élançe vers lui, dans ces instans où la prière, au visage enflammé, l'introduit dans les Cieux, & verse des flots de lumière sur l'heure propice où l'Eternel lui donne audience ! Seul avec Dieu, immobile & recueilli dans une paix aussi profonde que celle des tombeaux, les yeux attachés sur son ame, il concentre ses réflexions sur un objet unique. A ce foyer brûlant de ses pensées, le feu du sentiment s'allume & l'embrase ; un plaisir pur & divin se répand & circule dans tout son être. \* Si de ces hauteurs il abaisse ses yeux sur la terre, il découvre à peine les têtes couronnées des Rois, il les voit, eux & leurs esclaves, comme un troupeau confus, caché dans les obscures profondeurs d'une vallée lointaine. Qu'il est joyeux, qu'il est fier de ne voir en lui aucun trait de ressemblance avec eux ! Ah ! c'est sur-tout alors qu'il ose croire à ses vertus, & s'en faire l'aveu.

LUI SEUL en a de réelles. Il achève en lui l'image de Dieu, & son travail finit les grands traits que la nature avoit commencés. Les vertus des honnêtes gens du monde ne sont qu'une fausse apparence, un fard appliqué sur leurs vices ; leur visage masque leur cœur, dont la vue seroit insoutenable. Le (c) cœur de l'homme de bien peut

---

\* Aussi est-il amoureux des lieux solitaires, tandis que tu cherches ta consolation dans le bruit & la dissipation.

se montrer sans honte ; il n'a point de replis impurs qui craignent la lumière. Mais il cache son mérite & le renferme au fond de son ame ; & la modestie en le couvrant de son voile , le prive de la moitié de son éloge. Indifférent sur la louange ou le mépris des hommes , content de sa propre estime , il se repose sur sa conscience. Si les honneurs viennent s'offrir à lui , si le sort fait entrer les dignités dans son partage , vous ne le verrez point s'énergueillir sous cette draperie qui dérobe la vue du personnage. Ecartant ces ornemens étrangers , il cherche au fond de son ame son mérite réel , & ne voit rien de si grand dans l'homme que l'homme même. Il se respecte , il s'estime trop pour s'abaïsser à l'orgueil.

Tout ce qui brille un jour contente les gens du monde & leur suffit : le présent occupe toute leur ame. Le sage interroge chaque pensée , chaque objet , & se demande quelle sera sa couleur , quel sera son prix dans mille siècles. Il se recule dans l'avenir ; & de ce point de vue il apprécie la valeur actuelle des choses. De quel œil différent il voit l'univers ! Ce qu'ils croient des montagnes , n'est pour lui que des atômes. Un empire est léger dans sa balance & n'y pèse qu'un grain de poussière. Les plus brillans objets de la terre ne lui paroissent qu'une vapeur impure qui offusque & borne sa vue ; il l'écarte d'un souffle , jaloux d'allonger sa perspective & d'appercevoir des objets immortels. Tandis que les autres s'arrêtent au disque éclatant du soleil , & terminent leur admiration à l'ouvrage , ses regards ont passé l'astre , ils ont atteint l'Éternel : C'est lui qu'il voit. Il se prosterne & l'adore. Lui seul sçait aimer son Créateur , lui seul sçait aimer les hommes.

VOUS ENTENDEZ les gens du monde se vanter d'aimer leurs semblables. Ils mettent sur le compte

de la patrie les sacrifices qu'ils font à leur propre intérêt, & envoient aussi-tôt la renommée les publier. Les imposteurs ! Ils n'ont seulement pas le courage d'aimer celui qu'ils appellent leur ami. Il leur présente toujours l'idée d'un rival qui peut dans l'occasion devenir dangereux, & envahir les biens frivoles où ils ont placé leur bonheur. Au moindre soupçon, à la première étincelle de jalousie, leur amitié se change en haine ; & leur intérêt, plus féroce qu'un lion affamé, ne vit que de rapine. Non, jamais l'humanité ne se trouva qu'avec la vertu, & l'ennemi de la vertu ne fut jamais le véritable ami de l'homme. Celles de ses actions, qui s'annoncent sous les dehors de la générosité, partent toujours d'une source impure & corrompue : tremblez, quand le méchant vous oblige.

L'HOMME, quoi qu'il en coûte, veut être heureux ; & il ne peut l'être que du moment qu'il s'est persuadé qu'il ne respire point sur la terre d'être plus heureux que lui. Alors l'envie meurt : nul sentiment jaloux n'altère la paix de l'ame : il ne reste plus de prétexte, ni d'intérêt de haïr ses semblables. On ne connoît plus de rivaux ; on n'a que des amis : le cœur satisfait se livre sans réserve au plaisir d'aimer, & se remplit tout entier de ce pur sentiment. Homme de bien, toi seul es bienfaisant. Tes intérêts te sont trop connus, ils te sont trop chers pour usurper les biens d'autrui, pour être indifférent sur le bonheur de tes frères. Laisant les autres écumer de fureur à la première apparence de l'injustice, tu en supportes le poids avec tranquillité ; tu lèves les yeux vers un Dieu juste, & tu ne t'abaisses pas à regarder l'offenseur comme ton ennemi. Il en trouveroit un bien plus cruel dans le pénible sentiment de la haine. Tout ce qui ne blesse pas sa vertu ne trou-

## 46 LES NUITS D'YOUNG,

blera jamais son repos. Ah ! qu'il est doux , au milieu des injustices des hommes , au bruit des tempêtes de la fortune & des secousses du malheur , de se pencher , de se reposer dans un doux abandon sur le sein de l'Eternel !

» MONTREZ-NOUS donc cette merveille , s'écrient ces hommes dont la foiblesse tourne la vérité en chimère , & qui déclarent impossible toute vertu dont ils ne trouvent pas en eux-mêmes le sentiment ou l'idée. » Où est le mortel qui peut résister aux penchans de la nature ? Le torrent impétueux des passions n'a-t-il pas reçu du Ciel même sa direction & sa force ? N'entraîne-t-il pas dans son cours les projets impuissans des hommes , & n'ensevelit-il pas sous le sable tous les vains travaux de la raison ? »

AMES FOIBLES & sans courage , cet homme sublime qui n'est pour vous qu'un être imaginaire , fuit aussi la nature & marche dans son plan , mais par d'autres routes que vous. Ce ne sont point ses passions qui l'entraînent & l'écartent de la ligne que l'homme doit parcourir. Dociles à sa raison , accoutumées à sa (d) voix , elles la suivent sans résistance , & trouvent leur plaisir dans leur obéissance. Son cœur ne connoît point l'embrasement de ces feux dévorans qui naissent du choc des intérêts & des rivalités. Son entendement toujours clair & sans nuages , ne reçoit que des idées distinctes. Il les examine d'un œil impartial , & prononce des jugemens sûrs. Le repentir ne punit jamais son choix. Calme & réglé , il respire , pour ainsi dire , une fraîcheur éternelle. Toutes ses facultés marchent ensemble dans un mouvement harmonieux , & forment entr'elles un accord parfait. La vertu ne lui coûte plus d'effort. Elle a acquis sur son cœur tous les droits de l'habitude , tout l'ascendant de la passion (e). Inhérente à son

ame, elle commande à sa volonté avec tout l'empire de la nécessité ; & sa volonté obéissante croit suivre librement & d'elle-même le doux penchant de la nature.

QU'IL EST HEUREUX ! il ne connoît point l'ennui ! Ce poison lent qui détruit les hommes , ne se mêle point au cours paisible de sa vie. Uniforme , elle a le charme de la variété. Le temps ne peut vieillir l'objet de ses desirs. Il est peu d'aurores qui en se levant ne lui montrent une horizon nouveau , & ne lui apportent des sensations inconnues. Le globe de la nature lui présente en roulant une succession de scènes toujours plus touchantes & plus belles. C'est lui qui goûte de (f) vrais plaisirs ! Sa félicité est un fil brillant qui s'étend & dore toute la longueur de la chaîne de ses jours. On ne le voit point éprouver les langueurs de la foiblesse & la lassitude de l'inconstance. Son bonheur est un état permanent : il lui a donné la vertu pour base inébranlable. Reposé & ferme sur la même volonté , il montre sa force en se soutenant droit & tranquille dans la même attitude. Content de lui , il s'applaudit intérieurement , il se plaît avec son ame. Riche de son propre fonds , il se suffit , il trouve à jouir de lui-même un plaisir inépuisable. Semblable au jeune Narcisse , que la fable nous peint amoureux de sa beauté , ses délices sont de se voir. Il craint toute distraction importune qui viendroit le tirer de la douce extase où il est plongé. Absorbé dans un repos voluptueux , plus il se contemple , plus il est épris & charmé de lui-même (g). Lui seul peut dire : « J'existe » , & lui seul peut s'applaudir d'exister. Hier le cours glorieux de sa vie étoit rempli , la mesure de ses jours étoit comblée : la mort pouvoit se présenter : elle eût été bien reçue. Un jour est ajouté. . . Il goûte encore la vie avec la même douceur.

LA VIE indigente & vaine pour l'homme frivole, est riche pour le sage. Il fait donner à ses instans une valeur infinie. Comme les volumes fameux de la Sybille, ses jours augmentent de prix, à mesure que leur nombre diminue. Sa dernière heure est montée à une valeur inappréciable. Rois, vous donneriez des trônes pour l'acheter; un monde entier ne pourroit la payer.

QUI PEUT se vanter d'être brave comme lui? Les autres affrontent la mort & cèdent au vice. Ils n'ont de courage que sur un champ de bataille. C'est le fantôme de la gloire qui les anime. Dès qu'il se retire, & que cette force étrangère cesse d'agir sur leur ame, le héros s'évanouit, & la faiblesse de l'homme reparoit. Armé d'un courage soutenu qui ne l'abandonne jamais, l'homme de bien, ferme dans son poste, y reste invincible au plaisir, invulnérable à la peine. Pour lui la foi bâtit sur l'abyme de la mort un pont qui couvre sa terrible profondeur, & unit les deux bords éloignés du monde présent & du monde futur. On diroit qu'il a acquis sur la mort la supériorité de Dieu même, qu'il partage sa puissance, & que, comme lui, il peut tout ce qu'il veut. Il supporte tout : il ose tout entreprendre : il combat jusqu'à ce qu'il tombe... Alors on lit sur son bouclier, « j'ai vaincu, » Dieu est sa conquête; & la mort, qui tue les autres, l'immortalise. O que je meure comme lui, s'écrient tous les hommes! Vivez donc comme lui... Ici tous les hommes restent muets & flottent dans l'irrésolution.

HOMME FRIVOLE, te reconnois-tu dans ce portrait? Ta faible volonté ne peut se reposer nulle part. Inconstante & volage, elle court d'objets en objets, de desirs en desirs, & s'agite sans plaisir. Un malaise éternel est ton partage. Le repos te tourmente, & tous tes remèdes contre l'ennui sont vains.



vains. Il te faut des plaisirs fortement assaisonnés. Tes sens blasés ne trouvent de saveur que dans la folie, & ne sont plus vivement affectés que par les violentes irritations du vice. Ton bonheur factice est toujours emprunté : jamais il n'est à toi : jamais tu n'en es possesseur tranquille : tu le perds, dès que l'objet étranger, où tu l'as attaché, se retire. C'est une onde mobile qui glisse sous ta main & s'écoule : c'est un assemblage décousu de mille lambeaux divers & mal assortis, qui ne peuvent s'unir, & laissent des vides en mille endroits : voile ridicule, ouvrage de la folie, dont tu prétends en vain couvrir ta misère : chaque souffle de la fortune en désunit le frêle réseau, en enlève les parties l'une après l'autre, & te laisse nud & découvert à tous les traits du sort. Toujours \* errant sur la terre, toujours malheureux tu te hais & te fuis sans cesse. Changer de maux, voilà ta félicité.

AVOÜONS cependant, en poussant un soupir sur la destinée de l'espèce humaine, que dans cette terre d'exil où nous n'avons d'autre bien que l'espérance, dans cette journée laborieuse où il faut combattre, l'homme vertueux voit quelquefois son horizon se couvrir de nuages. Mais ces nuages ne font que passer ; & si par intervalles ils affoiblissent la clarté du jour, jamais ils ne forment une nuit totale. Exprimer sans transport des biens de la vie ce qu'ils ont de douceur, faire aux plaisirs frivoles un accueil indifférent, supporter les disgrâces avec courage, & sourire encore dans le malheur ; c'est à quoi se réduit l'art d'être heureux. La pratique de cette leçon sublime fait les héros de la vertu.

---

\* Comme Caïn.

(a) Son cœur penché vers les Cieux se porte tout entier de ce côté, & s'abandonne à l'impulsion qui l'entraîne vers le séjour des étoiles.

(b) Pourquoi ? Parce que la sagesse règle son amour pour les hommes sur de justes proportions, & que les liens qu'il forme sur la terre ne relâchent jamais ceux qui l'attachent aux Cieux.

(c) La nudité sied à son innocence, tandis que les larges feuilles dont ils se couvrent, attestent leur chute.


(d) Ses passions, comme un aigle bien dressé, ne prennent jamais leur essor que pour voler vers l'infini.

(e) Les anges, ses amis, descendent des Cieux pour entretenir dans son cœur le feu sacré.

(f) La suprême sagesse est le suprême bonheur. Il n'est rien de petit, de vil, ni d'insipide dans la vertu. Quand on songe que ce que la raison ordonne, c'est Dieu qui l'ordonne, combien les ordres du Tout-Puissant ne donnent-ils pas de grandeur à la plus petite action de notre obéissance ?

(g) Les plus grands plaisirs du monde n'atteignent pas même au premier degré de sa félicité. Leur folle joie leur coûte la perte de leur bonheur futur : la sienne en est le gage. . . . Lui seul peut se réjouir de ce que sa véritable existence n'a pas encore commencé !





# VINGTIÈME NUIT.

*Dédiée au Duc de NEWCASTLE.*

---

## LES CIEUX.



### *L'existence de Dieu & des Esprits.*

**U**N VOYAGEUR, qui pendant une longue & fatigante journée n'a pu découvrir l'asyle qu'il cherchoit, se contente, quand la nuit vient, de la première cabane qu'il rencontre. Il s'y retire : triste & pensif, il repasse d'abord dans son esprit tous ses travaux perdus. Il accepte enfin les consolations que le hasard lui offre. Il essaye d'oublier les peines de ce jour infructueux : il entonne sa chanson & charme les heures, jusqu'à ce que le sommeil vienne fermer sa paupière. Ainsi, lassé des longues erreurs de la vie & des bruyantes folies du monde, détrompé de mes vaines espérances au bout de ma carrière, je me suis enfin retiré sous l'abri de mon humble chaumière ; j'ai banni de mon ame les vains desirs qui m'ont tourmenté ; je me suis promis de ne plus quitter ma retraite ; & attendant en paix l'heure désirée de mon repos, je charme le soir de ma vie par des chants utiles & sérieux. La vieillesse a des peines cruelles : mais le chant de ma muse adoucit les peines de la vieillesse.

E ij

J'AI PARCOURU le monde moral. J'ai vu par tout le mensonge & la vanité. J'ai vu la peine inévitable suivre le genre-humain & l'affaillir à chaque pas dans les sentiers laborieux de la vie. J'ai versé des larmes sincères sur la mort de mes amis. J'ai assigné des bornes légitimes à la tristesse, & montré la source de la véritable joie. J'ai exposé les merveilles de l'amour du Créateur ; j'ai montré le Juge suprême assis sur son tribunal pour juger les générations ; j'ai prouvé à l'homme son immortalité ; j'ai offert à ses yeux un léger tableau des vérités que nous devons croire, & des vertus que nous devons pratiquer pour vivre en paix dans cette terre d'exil, & passer ensuite de l'espérance au bonheur. A ce point de ma course, ma muse s'arrête un instant : de cette hauteur où elle est enfin arrivée, elle jette un coup d'œil sur l'étendue des routes peu frayées qu'elle vient de traverser : la prudence l'avertit que bientôt il sera temps pour elle de songer au repos : l'espace qui lui reste à parcourir est encore long pour sa foiblesse, tant sa carrière étoit vaste : mais elle se console, elle sent du plaisir en voyant le terme de ses travaux s'approcher ; déjà elle se plaît à s'occuper de l'instant où elle va s'y reposer. Ainsi, dès qu'un autre voyageur excédé de fatigue, haletant & courbé pour respirer, a pu gagner le sommet d'une légère éminence, il s'arrête, il promène ses regards autour de lui, il embrasse de l'œil la longue chaîne des vallons, des plaines, des forêts & des rivières qu'il a traversées. Rassasié de voyages, il songe à sa demeure : ses vœux la redemandent : l'intervalle qui l'en sépare encore la lui rend plus chère, & donne plus d'impatience au desir qu'il sent de s'y revoir. Il se jure en secret de ne la plus quitter, & se promet bien d'y mourir en paix.

OUI, je me suis trop long-temps obstiné dans

ma tristesse. Trop long-temps j'ai importuné les Cieux de mes coupables plaintes. Mon cœur est enfin changé. J'ai appris à me foumettre à sourire au milieu de mes maux. O muse, change de ton : je veux par des chants consolans expier ces chants de douleur. Mais à présent que la vieillesse a épuisé mes forces, que toutes mes passions sont éteintes, que mon cœur flétri ne goûte plus la vie, que tous mes sentimens, jusqu'à celui de l'amitié, sont usés; à présent que la mort qui a arraché de mes bras tous mes amis l'un après l'autre, achève de m'envelopper moi-même de ses funestes ombres : ô Nuit, pourras-tu m'inspirer encore; pourras-tu ranimer les cendres de ce feu céleste qui brûloit dans mon sein, & qui ne jette plus que des mourantes étincelles? O Nuit, je te dois toutes ces pensées que redisent mes vers. Tu me les inspirois dans ces heures solitaires où les amans t'adressent en secret leurs soupirs : tandis que le reste des mortels goûtoit les douceurs du sommeil, seul je veillois avec toi. Non, cette déesse amante que la fable nous peint, descendant en silence du trône des airs, & venant, voilée des ombres, dans les bras d'un mortel, ne fut point aussi amoureuse de son Berger que je le fus toujours de toi. Et toi; dont la présence vénérable & l'influence propice ont secondé mes chants, je ne t'ai point encore chantée. Ah! pour m'acquitter de cette dette immense, daigne accorder à ma muse une dernière faveur; & vous, sphères célestes, prêtez-moi votre harmonie, pour rendre un digne hommage à votre souveraine. Alors je suspendrai ma lyre pour ne la plus reprendre, qu'au moment où, reveillé par les concerts des Anges, j'irai, sortant du tombeau, mêler mes chants aux sons mélodieux de leurs harpes d'or; dans ce séjour paisible où la vieillesse, l'inquiétude

& la douleur n'auront plus d'accès, dans ces lieux fortunés où la nuit, le crime & la mort seront à jamais inconnus; c'est là que ces astres, maintenant foibles étincelles de la nuit, paroîtront des soleils immenses, & verseront ensemble sur les yeux de l'homme étonné les flots éblouissans de leur lumière.

O NUIT MAJESTUEUSE, auguste ancêtre de l'univers! toi, qui née avant l'astre des jours, dois lui survivre encore, toi que les mortels & les immortels ne contemplant qu'avec respect, où commencerai-je, où dois-je finir ta louange? Ton front ténébreux est couronné d'étoiles: les nuages nuancés par les ombres, & repliés en mille contours divers, composent l'immense draperie de ta robe éclatante: elle flotte sur tes pas & se déploie le long des Cieux azurés. O Nuit, ta sombre grandeur est ce que la nature a de plus touchant & de plus auguste. Ma muse reconnoissante te doit des vers. Ton éloge va couronner mes travaux. C'est un obscur rideau parsemé d'étoiles d'or que je vais tirer sur les tableaux précédens, & qui fermera la scène.

EH! quel sujet est plus digne d'être chanté par l'homme! Les Anges célèbrent dans les Cieux la création de l'univers. Entonnons sur la terre cet hymne sublime que nous devons continuer avec eux. Par quel autre essai pouvons-nous mieux préparer nos sens à soutenir les ravissens de la félicité céleste? L'Eternel, destinant l'homme à contempler la majesté de sa face éblouissante, expose ici-bas à ses regards cette scène de merveilles, pour fortifier sa vue, pour accoutumer ses yeux à l'éclat des grands objets, pour familiariser son ame avec l'étonnement, pour l'élever à cette hauteur de pensée, à cette énergie de sentiment dont il aura besoin pour ne pas rester écrasé sous l'impres-

tion inopinée du bonheur. Il veut qu'en voyant les Cieux , l'homme contracte cette attitude d'admiration & de respect , qu'il doit garder éternellement en sa présence. Plus notre ame se fera aggrandie sur la terre , plus alors elle absorbera de plaisir & de félicité.

SOUVERAIN des Cieux , toi dont la vue est le bonheur suprême , toi qui seul peux remplir ce vide immense que l'univers laisse encore dans le cœur de l'homme , au milieu des doux transports qu'éprouvoit le fils de Jessé , en contemplant tous ces feux de la nuit , tu daignas toucher ses lèvres , & accorder sa harpe avec l'harmonie des sphères célestes : j'entreprends aujourd'hui de peindre le plus sublime de tes ouvrages matériels ; seconde mon audace : lance mon ame loin des bornes de la terre , hors du cercle étroit que régit le soleil ; enleve mon génie de ce coin de l'univers , & le transporte dans une région d'idées inconnues aux mortels. Enseigne-moi à parcourir l'échelle des êtres , à partir de cette base de ton trône , pour m'élever par ces degrés brillans & monter jusqu'à toi. Enseigne-moi à voir la nature de l'œil de son maître , & fais que mon génie brille comme un astre dans l'ombre de la nuit. Me trompe-je ? Est-ce ton influence que je sens pénétrer mon ame ? Est-il vrai que mes pensées vont jeter du sein de ces ténèbres un éclat immortel ?

LORENZO , tu veilles aussi au milieu de la nuit , mais ce n'est pas pour la vertu : l'ambition , la volupté , tyrans cruels , n'accordent à leurs esclaves harassés qu'un sommeil foible & plein de troubles. Agité par leurs caprices , tu renverfes , pour les satisfaire , l'ordre naturel des nuits & des jours : tu fais commencer à minuit ton jour criminel : le soleil en se levant assiste aux derniers excès de tes débauches : au retour de sa lumière tu te plonges

dans le sommeil ; & les feux qu'il darde du sommet brûlant de notre hémisphère , ne sont que les premiers rayons de ton aurore. Dans l'intervalle , où tu cours d'un crime à l'autre , arrête - toi , & respire un moment ; lève tes yeux vers le ciel , si tu peux soutenir la face du ciel que tu outrages. S'il te faut de superbes lambris , des dômes pompeux , où l'éclat de mille flambeaux se mêlent à l'éclat de l'or ; si , malheureux & cherchant la joie , tu préfères les sombres plaisirs de la nuit , viens sous cette voûte d'architecture divine : où trouveras-tu une assemblée plus nombreuse d'objets ravissans ? Tu peux jouir de ceux-ci , sans exposer ta santé , sans ruiner ta fortune , sans souiller ta gloire ( a )

VOIS l'aimable sœur du soleil ; l'éclat tempéré de ses rayons t'invite à reposer sur elle tes yeux blessés par la splendeur du jour. Plus douce que le despote radieux de l'émisphère , elle luit sur tes organes , sans y porter l'impression de la douleur. Loin de repousser ta vue éblouie , elle introduit tes regards plus avant dans les Cieux : elle te rend libre possesseur de leurs plaines brillantes : elle t'ouvre ce théâtre de merveilles , dont la beauté paroît plus touchante au travers des ombres. La lumière ne laisse échapper dans les airs que des rayons affoiblis , qui ne servent qu'à rendre la nuit visible , & la montrent dans toute sa majesté.

QUOI ! L'astre qui soulève de son vaste lit la masse pesante de l'Océan , le force de s'élever , de s'abaisser à des retours réglés , de quitter & de couvrir successivement ses rivages , & d'entretenir par un mouvement continuel la pureté de ses ondes , ne pourra-t-il élever une ame au-dessus de la terre , & l'attirer vers les Cieux ?

VIENS , Lorenzo , viens t'échauffer. Dégage ton cœur de ce globe étroit où l'ambition l'enchaîne pour le tourmenter ; délivre-toi des pressiges & de



l'enchantement du monde , & viens te former une ame supérieure aux séductions du pouvoir. Laisse l'or aux ames viles qui le mendient aux pieds des Grands , & viens puiser dans ces mines éternelles que les Cieux te découvrent. Lève l'ancre , quitte la terre , je suis ton guide : suis-moi sur cet Océan azuré , qui n'a ni écueils ni rivages. Tu n'y trouveras point de tempêtes ni d'ennemis qui t'arrêtent dans ta course. Ne vantes plus tes longs voyages : tu es encore étranger dans l'univers. Vois-tu cette mappemonde immense , tracée des mains de la nature ? Voilà l'espace où l'ame doit voyager. Commence avec moi le tour du globe universel de la création. Quand tu reviendrais de faire celui de la terre , tu avoueras bien-tôt que tu n'étois pas sorti de ta maison. L'homme n'a rien vu , s'il n'a pas vu l'ensemble !

HÉ BIEN , es-tu libre ? Triste victime de l'ambition , tes liens sont-ils brisés ? Montons ensemble : allons , nouveaux Prométhées , voler sans crime le feu des Cieux : allons rallumer aux flambeaux du firmament la flamme sacrée de la vertu.

ELANCE ta pensée au-dessus de cette atmosphère où les élémens opposés se combattent , au-dessus des vastes réservoirs de la pluie , des magasins de la grêle , & des régions glacées d'où descendent les neiges flottantes. Pénètre au-delà des brasiers enflammés où s'allume l'éclair , où se forgent les flèches tortueuses de la foudre , au-delà de ces antres aériens , où les tempêtes au berceau reposent dans leur enfance , croissent en silence , & attendent des progrès du temps ces ailes vigoureuses , cette voix de tonnerre , cette force immense , qui , peut-être , doit bien-tôt renverser un monde criminel. Franchis les orbites calculés de cet astre voyageur , que les siècles d'ignorance prirent pour le sinistre messager des malheurs du

monde , & contemple des objets plus grands que l'homme ( *b* ). Ton ame jusqu'à présent retrécie , flétrie par les vapeurs grossières de la terre , va s'épanouir ici , s'ouvrir aux rayons que dardent tous ces globes entassés. Tes facultés mises en action vont se retablir & se déployer : tu sentiras une énergie nouvelle circuler dans ton être , & les sublimes pensées se presser d'éclorre.

A LA NAISSANCE du monde , le Créateur dit à ces astres : « Allez , éclairez l'homme ». Crois-tu qu'ils brillent pour te conduire dans les asyles ténébreux de la débauche , & prêter une lumière complice à tes honteux excès ? C'est pour te guider dans les sentiers du monde moral , autant que dans ceux du monde physique. Où vas tu te précipiter dans les ténèbres , mortel égaré loin des routes de la vertu ? Reviens , malheureux , ces astres te rappellent , suis leurs clartés : ils offrent de te reconduire vers elle.

A LA VUE des Cieux , l'ame , saisie de respect , s'ouvre sans effort à leurs douces influences : le sentiment l'attendrit & la pénètre profondément. Elle reste passive sous l'impression de ces merveilles , elle ne s'oppose plus à la sagesse qui vient s'emparer d'elle : le plaisir naît de l'admiration , & le plaisir enchainant ses facultés vaincues , la livre sans résistance à la vertu.

OUI , tout ce que j'exprime , je le sens en ce moment. D'abord mon ame frappée d'étonnement éprouvoit un plaisir confus. Bien-tôt éveillée par de soudains transports , elle sort de cet état d'aliénation. L'amour & l'admiration se disputent mon cœur , l'agitent ensemble & l'embrasent : que je le sens brûlant ! Dieu , quel fastueux appareil ! Quelle profusion de merveilles ! Quel luxe & quelle pompe le Créateur a déployés sur ce théâtre ! Quel œil peut en embrasser l'étendue ? Quel est cet art

inconnu qui enchante l'ame, l'attache à ce spectacle par un charme inépuisable, & la force de contempler & d'adorer sans cesse ? Le jour n'a qu'un soleil : la nuit en a des milliers, dont la clarté conduit nos regards jusqu'au sein de l'Éternel, au travers des routes illimitées, où sont empreints les magnifiques vestiges de sa puissance. Quels torrens de feux versés de ces urnes innombrables, tombent ensemble des hauteurs du firmament, & viennent tous s'unir au centre de mon œil ! ... Ils ne s'y sont point arrêtés ; je les sens descendre & brûler dans mon cœur. Transporté & confondu, suspendu entre deux mouvemens contraires, je me sens à la fois terrassé dans la poussière & ravi dans les Cieux. Et qui peut voir les Cieux, sans éprouver les terreurs d'un respect religieux, & les ardeurs de l'enthousiasme ? Qui peut les voir, & s'arrêter à ce qu'il voit, sans percer jusqu'au Tout-puissant, qui forma avec la matière ces globes inanimés qui animent tout ? O ouvrage inconcevable ! oui, tu es digne du Dieu qui t'a fait ; l'homme est trop foible pour te louer assez : & l'homme ingrat, enseveli maintenant dans les bras du sommeil, prive Dieu de son hommage ! Mais je ne veille pas seul : d'invisibles essaims d'esprits célèbrent avec moi la gloire du grand Architecte, dans des concerts que les humains ne peuvent entendre. L'univers est le temple où ils l'adorent. De combien de lustres éclatans sa voute est ornée ! Comme ils versent dans l'ame les feux du zèle & de la religion ! Oui, ce temple prêche le Dieu qu'il recèle. Avec quelle éloquence la nuit le démontre à mon cœur !

LA RELIGION est fille de l'astronomie : un Astronome Athée ne peut être qu'un insensé. Tous les êtres nous parlent de Dieu : mais si l'œil attentif découvre ses traces dans les petits objets ; dans les

grands , Dieu saisit l'ame & s'en empare d'abord. En un instant elle est éclairée , ravie , remplie ; sa curiosité s'enflamme , elle veut tout connoître : les êtres se multiplient : elle découvre dans l'univers une foule d'habitans nouveaux , & des nations d'esprits de natures différentes. O vous , étoiles , & vous , planètes , & vous qui les habitez ; qu'est-ce donc que ceci ? Quel est le but de cet amas de merveilles ? Dis-moi , voûte superbe , qui renfermes cette famille d'astres dans tes palais d'azur : vaste dôme , bâti sans bornes , par-tout infini & sublime en tout , étois-tu destiné à loger l'Eternel ? Qu'ai-je dit ? ... Dès que je nomme Dieu , son idée appauvrit ta richesse , rabaisse ton élévation , comble ta profondeur , retrécit ton immensité ; l'univers ne me paroît plus qu'un point , & je ne vois qu'un Pygmée dans la taille gigantesque de la nature.

MAIS si , oubliant Dieu , je reviens à l'homme , & que je le compare à toi , ô Nature , avec quelle rapidité tu reprends tes droits , & reparois dans ta grandeur devant ma pensée ! En un instant je vois ton cercle s'étendre , tous les points de sa circonférence s'éloigner du centre , & s'allonger , en fuyant , par des lignes infinies ; je reste isolé dans un désert immense , dans un vide spacieux , où pourroit se placer un second univers.

AINSI , quand tous les magasins de l'orage s'enflamment & crèvent à la fois , l'air frappé se creuse , l'explosion violente & soudaine , ouvre un abîme dans ses vagues : les nuages reculent en ondes circulaires , & les flots de l'Ether , successivement poussés les uns sur les autres , roulent & vont toucher la voûte des Cieux. Quand je songe à Dieu , ces astres s'éteignent , & n'ont plus ni lumière ni grandeur. Mais quand je songe à l'homme , leur orbe s'aggrandit , se rallume , & jette une splendeur

deur qui les fait prendre pour les Dieux de l'univers.

Ah ! Faut-il s'étonner que ces chef-d'œuvres surprenans de la matière , si richement vêtus de lumière & de gloire , aient usurpé les hommages des siècles grossiers qui ne s'élevoient point au-dessus des sens ? Oui , les astres sont vraiment des Dieux pour les sens ; & quiconque les voit ne peut s'empêcher d'absoudre à demi l'erreur de l'idolâtrie. Ce fut même une vertu dans ces anciens sages , qui déployèrent tout ce qui restoit à l'homme de force naturelle , pour se soulever de la terre & monter : mais leur foible vol s'arrêta sur les planètes , & ces objets brillans qu'ils ne purent passer , il les crurent leurs Dieux.

LORENZO , si tu es curieux des beautés de l'art , vois quel art admirable , quelle géométrie sublime ont présidé à la structure des Cieux. Le nombre , le poids & la mesure , tout est réglé , tout est parfait. Quand l'homme foible entreprend des édifices d'une hauteur extraordinaire , il est souvent forcé de laisser au hasard & à la destinée le soin de les achever. Ici la sagesse & le choix ont empreint par tout leurs brillans caractères : l'intelligence éclate dans tous les points de l'ouvrage. L'adresse & la force sont exactement combinées. Rien ne brille que d'un éclat qui sert , & chaque ornement a son usage. Le grand économiste n'a nulle part dépensé en vain ses richesses. Tout est distribué avec une sage opulence. Que cette perspective est riche & bien ménagée ! Avec quelle variété changeante elle se renouvelle & s'allonge sans fin devant l'œil qui la contemple !... Et ces voyageurs célestes , comme leur course est rapide ! En comparaison de leur vitesse , la foudre se traîne sur les ailes de feu. La pensée seule peut les suivre dans leur carrière. Quelle foule d'orbis montans sans fin au-dessus

d'autres orbes , de cercles enfermés & se mouvant dans d'autres cercles , de roues engrainées à l'infini dans d'autres roues ! L'imagination succombe & veut douter sans cesse de ce que la raison voit. Quelle complication de spirales & de courbes repliées sur elles-mêmes & engagées l'une dans l'autre ! Quel nombreux essaim de mondes , dont l'immensité ne laisse à la terre qu'un point invisible ; quel intervalle immense jetté entre leurs distances réciproques ! Qu'est-ce donc que l'espace étonnant qui enferme toutes ces sphères & les voit rouler ensemble dans son enceinte ? C'est un gouffre sans fond où la pensée s'abyme , se perd & s'éteint.

ET NE PENSE pas ne voir ici qu'un vaste désordre. Ton œil n'apperçoit dans les Cieux qu'un chaos brillant. Tu n'y peux démêler la trame délicate & l'ordre sévère qui regnent dans toutes les parties. Quelle richesse ! Quelle beauté ! Quelles masses & quelle force de mouvement ! Quelle harmonie ! Quelle police dans cette société compliquée de globes ! Quel dessein merveilleux dans le plan ! Quelle justesse de proportions dans les moyens ! Quelle grandeur dans la fin ! Comme tout l'ensembl'e concourt au bien général ! Plus fidèles que l'homme aux loix du Créateur , ces mondes innombrables suivent sans s'écarter tous les points de la route qu'il leur a tracée. Les orbites de leurs mouvemens divers se traversent sans cesse & ne s'embarrassent jamais. Des nœuds se forment & se dénouent aussi-tôt : ces planètes qui semblent à nos yeux s'unir & se confondre , vont bientôt se dégager sans effort. La loi qui les écarte est celle qui les ramene : un ordre constant enchaîne & mesure leurs constantes irrégularités. Mais , ô surprise ! Tandis que tout part & revient , tandis que tout est en mouvement , au milieu des tours & retours de ces masses inconcevables , au milieu

de l'action continuelle & simultanée des roues immenses de cette machine agitée, quel vaste silence dans l'univers ! Quel repos profond ! C'est le calme d'un désert ! Pas le moindre murmure ! Pas le moindre souffle ! Tout ce peuple de globes marche en foule dans un silence respectueux sous l'œil du Créateur : il leur défendit de se reposer jamais, il leur ordonna de respecter le repos de l'homme, & de glisser sans bruit au-dessus de sa tête, en ne laissant tomber qu'une clarté douce sur ses yeux fermés par le sommeil.

OH ! Laissez-moi voir... Laissez-moi promener mes pensées... Mais ma vue ne peut trouver de terme & ma pensée s'égare dans un désert. Au milieu de son vol mon imagination succombe. Elle veut encore se ranimer. Elle ne peut ni résister à l'attrait qui l'entraîne, ni atteindre au terme qui la fuit ; tant le plaisir qu'elle éprouve est grand, tant le plan qu'elle parcourt est vaste ! Ah, c'est ici que les Anges & les hommes se rencontrent ; qu'ils ressentent les mêmes transports, & que l'habitant de la terre s'élève & se mêle aux citoyens des Cieux ! A quelle distance prodigieuse sont placés quelques-uns de ces soleils de la nuit ! Le sçavant doute si depuis que le monde est né, leurs rayons ont pu encore parvenir à cette terre lointaine, malgré l'incomparable rapidité du vol de la lumière... Oh ! Laissez-moi rouler encore avec respect mon œil étonné. Jamais, non jamais je ne serai rassasié de voir & d'admirer dans cet Océan de merveilles, si étendu, si profond, dont les dimensions immesurables vont se perdre loin de mes yeux ; dans ce champ de feux où Dieu seul peut nombrer les astres qu'il y a pressés. Ambition, vante maintenant l'étendue de tes conquêtes sur cet atôme où nous sommes cachés !

QUEL ÉTONNEMENT nouveau vient me saisir !

F ij

Où sont les colonnes qui soutiennent les Cieux ? Où est le pivot qui porte sans fléchir, le fardeau de l'univers ? Quelle force étrange , quel art mystérieux fait flotter sur les ondes de l'air ces masses énormes ? La main de l'Éternel les tient-elle suspendues à des chaînes d'or ? C'est la volonté de Dieu qui les fixe toutes dans leur centre , & leur donne sur l'air mobile une base résistante , inflexible comme le diamant. Il peut de même amollir le diamant & en faire un fluide léger qui cède comme l'air. C'est le Dieu qui du néant fait tout , & qui , quand il le veut , défait un univers & le rend au néant. Que son existence est lisible pour l'homme dans ce volume d'azur ! Le Tout-puissant a tracé son nom dans les Cieux en lettres de feu.

CES BRILLANS CARACTERES , aussi ( c ) anciens que le temps , sont authentiques & durables. La main profane de l'homme ne peut y atteindre pour les altérer. Au lieu de transformer ces astres en représentations monstrueuses , & d'y transporter les chimères de notre imagination , lisons plutôt les grandes vérités qu'ils offrent à nos regards. Ce vaste spectacle , qu'est-il autre chose que le système complet de l'existence d'un Dieu que la nature étale & développe à l'œil attentif qui l'étudie dans le silence de la nuit ?

L'HOMME demande encore des miracles ! Qu'en a-t-il besoin pour appercevoir au-dessus de la nature l'Être qui l'a créée , qui règle son cours , & qui en est le terme suprême ? Où est l'homme qui peut au travers des voiles de la nuit contempler la face de l'univers , sans sentir le besoin de se demander : « quelle est donc la main cachée derrière le rideau , quel est le bras invisible & puissant qui imprima le mouvement à tous ces mondes , & arrangea les ressorts compliqués de cette vaste machine ? Quelle main arrondit ces globes



» énormes, les lança brûlans, au travers des pro-  
 » fondeurs de l'espace, en aussi grand nombre que  
 » les perles brillantes de la rosée du matin, ou  
 » que les étincelles qui jaillissent du sein des cités  
 » fumantes, lorsque l'incendie les dévore ? » L'an-  
 tique nuit vit en un instant la lumière envahir &  
 peupler ses déserts, mettre son sein tout en feu,  
 pénétrer ses voiles épais & les émailler d'étoiles.  
 Quel est le chef qui mène à sa suite cette armée  
 d'astres obéissans, enrôle leurs noms, marque leurs  
 postes, règle leurs marches, & fixe leurs retours à  
 des périodes invariables ? N'est-ce pas celui dont  
 la voix tonnante dans le sombre empire du chaos,  
 les fit lever au premier signal & sortir du néant où  
 ils dormoient dans les ténèbres, les couvrit d'or  
 & de lumière, les disciplina, les arma de feux, &  
 les rangea par ordre dans les plaines de l'Ether,  
 pour y faire la guerre à tes vices, à ton incrédu-  
 lité ? Diras-tu : c'est la nature qui gouverne tout ?  
 Qu'est-ce que le cours de la nature, si ce n'est l'art  
 d'un Dieu ? La nature peut-elle se réformer & se  
 changer elle-même ?

DES MIRACLES ? Homme aveugle ; le plus grand  
 de tous est sous tes yeux. Le cours de la nature  
 proclame un Dieu, & le démontre à la raison la  
 plus bornée. Tout autre miracle n'est qu'une allar-  
 me que le tout puissant envoie aux mortels endor-  
 mis, pour les réveiller de leur assoupissement, &  
 se montrer à eux par une preuve nouvelle, mais  
 qui n'est pas plus convaincante : c'est une sorte de  
 reproche qui accuse l'homme au moment qu'il le  
 satisfait. Répondez, incrédules. La main qui assu-  
 jettit la nature dans le cercle de ses loix invari-  
 ables, est-elle moins puissante que la main qui, en  
 s'opposant, l'en écarte & trouble son cours ? Faut-  
 il moins de force pour former un soleil, que pour  
 l'arrêter près du couchant, & le renvoyer, frappé

d' tonnement & tout écumant de feux , vers l'Orient épouventé ; tandis que la lune lassée de sa course se repose au-dessus des vallons fleuris d' Ajalon ? Ces prodiges sont grands : mais il est encore plus grand de créer. Depuis les berceaux enchantés où fut placé le premier homme , jusqu'à nos malheureux jours , suis la chaîne des miracles que Dieu a opérés ; tu n'en trouveras point de plus étonnant que ces merveilles que chaque jour renouvelle sous nos yeux. Nous les appellons ordinaires ; elles ne le sont que pour celui qui ne sçait pas les voir & les juger , que pour l'homme dont l'œil stupide , comme celui de la brute n'apperçoit dans les Cieux que de vaines étincelles.

EST-IL VRAI qu'il est des hommes foibles qui ne peuvent s'élever jusqu'à Dieu , qui osent prononcer que c'est une folie de croire ce qu'on ne peut concevoir , & pour qui l'invisible & le néant n'ont point de différences ? Quel fut donc le but de l'Eternel Géomètre , lorsqu'après avoir étendu à l'infini les lignes de son plan , semé les êtres sans mesure , & répandu l'étonnement sur tout l'ensemble , il laissa tomber de sa main dans les profondeurs de l'univers cet insecte pensant , l'homme , pour y voir en rampant cette scène de merveilles , & vivre dans la surprise ? Pourquoi , dès que notre œil embrasse la voûte des Cieux , & tous ces globes sans nombre qui les enflamment , & les rendent animés & vivans , restons-nous confondus & comme écrasés sous l'idée de la toute-puissance de leur auteur ? N'est-ce pas pour apprendre à l'homme présomptueux à ne pas nier dans Dieu ce qu'il n'y peut comprendre ? Dieu seroit-il moins une merveille , que les merveilles écloses de ses mains ? L'ouvrier seroit-il moins un mystère que son ouvrage ? Prétendons-nous que les choses les plus élevées soient les plus familières , & que notre rai-

son trouve sur l'être incréé plus de prise que sur ses créatures ? Pour le comprendre , il faudroit qu'il cessât d'être Dieu ; ou nous d'être hommes. Dieu seul peut se concevoir. Quelle distance infinie entre l'homme & Dieu ! Non , dans un tel sujet , rien n'est vrai que ce qui étonne , rien ne satisfait la raison que ce qui la confond. Aurois-tu jamais pu croire sur la foi d'un simple récit , l'existence de ces astres ? Tes yeux te disent que ces merveilles ne sont pas une fable. Ces traits de grandeur & de majesté , dont la nature est marquée , sont une sorte de serment que le Tout-puissant fait à la raison de l'homme : c'est par l'univers qu'il lui jure son existence. Si tu ôtes Dieu de la nature , il n'y reste plus rien de grand : l'homme tombe au fond d'un abyme d'où il ne voit plus rien.

L'INCÉDUUE s'y précipite volontairement , & se plaît à ramper dans la bassesse. Malheureux , fais un effort , leve les yeux , & désespère-toi , en voyant l'espace étroit où tu es resserré. Vois comme la nature t'assiège de toutes parts pour dompter ton orgueilleux scepticisme. Emprisonné par ces mondes innombrables , tout couvert de la lumière de l'évidence , vois comme tu es entouré de chaînes brillantes qui te lient à un Dieu. Tu ne peux lui échapper. Heureux esclave , par quel art impie veux-tu tenter de te dégager , en blasphémant , des mains de ton bienfaiteur ? Peux-tu lutter contre son bras invincible qui t'emporte vers le bonheur ? Peux-tu résister à cette foule de merveilles qui te poussent & t'entraînent vers lui ? Tous ces globes qui environnent la terre & t'enferment dans son enceinte , te pressent d'avouer un Dieu. Rends-toi à lui. Oses-tu bien douter encore & démentir seul ce concours de témoins assemblés

dans les Cieux , qui te confondent & déposent tous en faveur de leur auteur ?

L'HOMME a été envoyé dans l'univers pour voir. Son ame reçoit par ses yeux les connoissances nécessaires à sa paix. Elles s'offrent d'elles-mêmes & se donnent à lui sans le secours d'une longue étude. Pour les obtenir , la nature ne l'oblige point à s'égarer dans les régions perdues de la métaphysique , à se tourmenter sur les champs épineux de la logique , à voyager avec fatigue dans le cercle énorme de l'histoire. La tâche qu'elle lui prescrit est facile. Elle lui donne une attitude droite qui l'éleve vers les Cieux , & porte naturellement sur eux ses regards & ses pensées ; & elle lui dit : « lis ici » tes devoirs ».

COMME mon ame s'épanouit aux rayons de ces astres , comme elle se pénètre de leurs influences morales , & se remplit des vérités qui en descendent ! Je crois voir dans ces mondes autant de députés qui viennent nous annoncer que leur souverain réside au-dessus d'eux dans le sanctuaire inaccessible de sa gloire. L'habitant présomptueux de la terre refusera-t-il un moment d'audience à cette magnifique ambassade qui s'est abaissée jusqu'à la portée des regards de l'homme , pour lui parler du monarque qui l'envoie , & lui donner sur ses vrais intérêts d'importantes leçons ? Lorenzo , éveille ta pensée : qu'elle prenne les aîles de l'éclair , & qu'elle vole dans un clin d'œil de l'Orient à l'Occident , & d'un pôle à l'autre pôle : hé bien ! peux-tu contempler l'univers , sans demeurer confondu ou convaincu ? Renonce à la raison , ou prosterne-toi pour adorer un Dieu.

FATIGUÉ du spectacle des Cieux , ou trop stupide pour y lire , veux-tu une preuve plus simple de son existence ? Elle sert de base à toutes les autres. Mais elle ne peut faire impression que sur une

oreille attentive. Pour saisir dans ton esprit cette chaîne invincible, retire-toi du tumulte du monde, où les idées interrompues ne peuvent se suivre & s'enchaîner. Ferme sur lui les portes de ton ame : rappelle à toi toutes tes pensées : réprime ton imagination volage : tire un rideau sur tes sens : fais cesser les clameurs de tes passions. Que ta raison veille & regne seule : alors dans un calme profond, dans le silence de la nature & de la nuit, interroge-toi comme je suis interrogé, & tes doutes vont s'évanouir pour jamais.

QUI SUIS-JE, & d'où suis-je tiré ? Je l'ignore : tout ce que je sçais, c'est que j'existe. Il doit donc exister un Etre éternel : car s'il y eût eu un seul instant où rien n'existât, jamais il n'y eût eu d'êtres. S'il est quelque chose d'éternel, est-ce l'espèce humaine ? La chaîne de nos ancêtres seroit donc infinie. Comment le concevoir, quand on voit chacun de ses anneaux si fragile & passer si vite ? Chaque partie peut-elle être dépendante, & le tout demeurer indépendant ? Supposons-le : de nouvelles difficultés s'élèvent. Je me trouve ici au milieu d'une mer sans bornes, & je ne découvre aucun rivage où je puisse aborder. D'où viennent la terre & ces globes lumineux ? Sont-ils éternels aussi ? Supposons encore l'éternité de la matière. Ces globes n'ont-ils point un autre père ? Leurs mouvemens & leurs formes annoncent des desseins & des vues sublimes. Des vues supposent un art & de l'intelligence. Cet art ne vient pas d'eux. Viendroit-il de l'homme ? Mais l'homme peut-il être l'auteur d'un ouvrage dont il a peine encore à concevoir l'idée en le voyant fini ? Cependant jusqu'ici, nous n'avons rien supposé de plus grand que l'homme. Qui a donc imprimé le mouvement à ces masses d'énorme pesanteur ? Qui a donné au bloc informe de la lourde matière, le pouvoir de

s'ébranler, de se déplacer du repos, & de se partager sous mille formes variées ? Qui lui a donné des ailes pour voler dans l'espace ? Le mouvement est-il de son essence ? Alors chaque atôme en seroit nécessairement doué, & pourroit en s'agitant former un univers de sa poussière. Mais si le mouvement est un état étranger à la matière, & qu'elle ne peut se donner elle-même, comment ces globes ailés, ces corps éclatans, dont les formes sont si belles, ont-ils pu sortir de son bloc immobile ? La matière unit-elle à la faculté de se mouvoir, la pensée, le jugement & le génie ? Est-elle savante dans la géométrie ? A-t-elle réglé ces proportions & formé ces loix dont la simple conjecture a rendu Newton immortel ? S'il est ainsi ; comme les sages atômes rient de l'homme qui se croit plus intelligent que l'argile ! Mais s'il a fallu, pour former & pour conduire ces globes, un art & une sagesse bien supérieure à l'industrie de l'homme, & que ces facultés ne puissent résider dans chaque masse de matière, un Dieu regne donc sur l'univers. Maintenant, que ce Dieu soit un esprit, invisible, éternel, & tout le problème est résolu. Mais cette hypothèse ne me replonge-t-elle point dans des nuages plus épais que ceux dont je sors ? Comment supposer ce qu'on ne peut concevoir, un être qui n'ait jamais commencé, & qui ne doive jamais finir ? Incrédule, réjouis-toi, te voilà libre : il n'y a point de Dieu... Mais pourquoi ? Cette difficulté attaque-t-elle plus l'existence d'un Dieu, que la chaîne infinie des hommes, système sujet à mille autres difficultés à jamais insolubles ? Choisissons donc l'hypothèse où il n'en reste qu'une seule, tandis que toutes les autres disparaissent, & que la raison voit toute l'étendue de son horizon sans nuages. C'est le choix que le bon sens prescrit : il nous dit de nous déterminer

pour le côté où un seul grain de plus fait pancher la balance. Et de quel poids immense un système l'emporte ici sur l'autre ! La raison peut-elle te crier d'une voix plus forte : « Crois un Dieu ? » Que d'absurdités il faut dévorer pour préférer toute hypothèse ! C'est aller à l'incrédulité par tous les excès de la crédulité la plus stupide. Que la route qui te mène à ta ruine, est pénible & fatigante !

QU'ON ME DONNE l'athée le plus subtil, le plus décidé, & le plus couvert de vices & de crimes, je le défie avec toute son impudence, avec toutes les ressources de la science humaine, de jamais passer le doute. Il peut avoir le desir & l'intérêt de ne pas croire un Dieu : mais il ne sera jamais convaincu de la vérité de son système. Il n'est pas étrange que l'existence d'un Dieu nous laisse des mystères que nous ne pouvons concevoir. Nos organes matériels n'ont point de prise sur un esprit. Mais l'homme le voit dans ses ouvrages, autant que l'homme peut voir Dieu. Sa toute-puissance éclate de toutes parts, dans l'homme, dans la terre & dans les merveilles du firmament : de tous les points de l'univers, elle lance des traits de lumière qui foudroient l'incrédulité. Ces astres & tous ces dieux de la matière, qui arrêtaient si long-temps à leur surface insensible le culte des mortels, domptent la raison rebelle, & soumettent l'âme entière à Dieu.

DIEU n'est point dans les Cieux un souverain solitaire. Je découvre la Cour nombreuse qui l'environne. Je vois une foule d'esprits rangés par ordre autour de son trône. Leurs fonctions sont variées comme leurs espèces. La pourpre & l'azur, la perle & l'or éclatent dans leurs vêtements divers, & nuancent les couleurs immortelles de leur parure. Les ailes étendues, attentifs au premier signal de leur maître, l'instant n'a pas fui, qu'ils ont déjà

traverse l'univers. L'homme ne pourroit compter leur multitude. Dans chaque sphère préside un Ange qui la conduit, entretient & ranime ses feux, ou qui remplit quelque autre tâche ignorée des mortels. L'appareil extérieur de ces globes annonce de grands desseins qui nous sont cachés. Ce sont peut-être autant de trônes éclatans où les Ministres de l'Éternel sont majestueusement assis, & d'où ils exécutent sur l'univers les ordres de son amour ou de sa vengeance. Car qui pourra croire que Dieu ait été si prodigue d'êtres matériels, & qu'il n'ait créé qu'avec épargne les esprits, ces nobles enfans de sa puissance, ces images plus parfaites de sa divinité, & pour qui les êtres insensibles semblent avoir été formés ? C'est ainsi que les Cieux nous révèlent l'existence d'une infinité d'êtres, aussi supérieurs à l'homme par l'excellence de leur nature, que ces globes le sont à la terre par leur grandeur. Tous ces esprits forment comme une nuée de témoins suspendue sur nos têtes. L'homme fait toutes ses actions au pied d'un vaste amphithéâtre où se presse une assemblée nombreuse de spectateurs qui le regardent agir. Peut-être que sur chaque rayon de lumière qui frappe nos yeux, des milliers d'Ange descendent, & viennent invisibles se mêler parmi les mortels. Cette pensée du moins imprime le respect, & peut étouffer le crime dans la volonté de l'homme qui croit son cœur éclairé de tous côtés.

---

(a) Tu y trouveras à choisir des beautés de toute espèce, sans avoir à craindre que le Sultan te les enlève. Le Sultan des Turcs, aussi sage que toi, croit qu'il n'y a pas de plus beau croissant que celui qui fait prosterner un peuple entier devant son turban ; il pense que la lune est fière de le copier.

(b) Quelles doivent être les pensées, les espérances &



& les transports d'une ame qui se sent née pour être éternelle, & qui, s'élevant au-dessus des élémens, s'élançe au-delà de la sphère du soleil, entrevoit la perspective de son brillant avenir, & fonde la profondeur de ses destinées ? De quels sentimens elle doit être animée dans cet instant d'enthousiasme ? Comme elle veille sur ses pensées, lorsqu'elle songe qu'elle est exposée à la vue de l'Eternel, qui découvre des imperfections dans les Archanges mêmes ! Dieu fixe sur les cœurs des mortels un œil jaloux : il marque dans le livre des Cieux la naissance & le progrès de nos desirs : au jour solemnel du jugement, ce livre sera ouvert, & nous dévoilera à la face des Anges & des hommes.

(c) Là-bas sur ces plaines d'azur, ces globes dansent & chantent, en l'honneur de leur dieu, un Jubilé éternel, & célèbrent sans fin ses louanges. Mais si leur chant n'arrive point jusqu'à notre oreille, les figures compliquées de leurs danses présentent à la vue les caractères hiéroglyphiques de son pouvoir incomparable, & forment, en s'entrelaçant, le grand chiffre du Tout-puissant. Que ces lettres ont de grandeur pour les Anges qui les voient de près ! Qu'elles sont encore lisibles pour les yeux de l'homme éloigné !

Rassemble par la pensée les montagnes les plus élevées : figure-toi que ces filles gigantesques de la terre sont arrachées de la profondeur de leurs fondemens, & sont lancées sur l'Océan ; que leurs énormes masses flottent sur les ondes, comme les bulles d'air, ou comme la plume légère, & qu'elles se meuvent en mesure ; que cependant tous les vents de l'atmosphère, rivaux de l'harmonie des sphères célestes, accordent ensemble les sons de leur bruyante symphonie, & animent leur marche : ne resterois-tu pas immobile d'étonnement ? Combien tu dois donc être étonné du spectacle de tous ces mondes nageans dans un élément infiniment plus délié, avec un art bien supérieur, avec des mouvemens bien plus rapides, & pour de plus nobles fins !

Lorenzo, avec l'index qui est le riche don des réflexions de la nuit, je vais conduire tes yeux vers les leçons diverses qu'enseigne le livre des Cieux. Il y en a qui pourront surprendre un homme qui n'est pas initié

## 74 LES NUITS D'YOUNG ,

dans les mystères de la nuit ; leçons qu'on n'attendroit pas peut-être de son école , & qu'on ne s'imagineroit pas trouver dans une planète ou dans une étoile. Il ne fera plus tems de lire ce manuscrit des Cieux , lorsque , comme un rouleau de parchemin consumé par les flammes , il disparaîtra de nos yeux avec les leçons qui y étoient écrites.

Que lisons-nous dans les Cieux ? Nous y lisons l'existence d'un Dieu , & celle d'autres êtres supérieurs à l'homme , habitans nés de l'Ether. Et pour te surprendre encore davantage , saches que l'éternité est écrite dans les Cieux ! L'éternité de qui ? La tienne , Lorenzo , celle de toute l'espèce humaine : & ce n'est pas pour la foi seulement que l'on trouve ici des secours , la vertu y puise aussi des forces. Ici croît le remède souverain de presque tous les vices , & sur-tout de la vengeance , de l'ambition & de l'impudicité.



---



---

 VINGT-UNIÈME NUIT.

 LES CIEUX.
 

---

*Pluralité des Mondes.*

**Q**UE DIEU est grand ! Qu'il est puissant l'Être qui lance la lumière au travers des masses opaques de tous ces globes , qui a tissé l'ensemble brillant de la nature , & suspendu l'univers , comme un riche diamant , à la base de son trône ! Quelle étendue immense ! Laisse tomber un poids de la hauteur d'une étoile fixe : combien de siècles s'écouleront avant qu'il arrive à la terre ! Où commence donc , où finit ce vaste édifice ? Où s'élèvent les derniers murs qui , dominant sur l'abîme du néant , enferment dans leur enceinte le séjour des êtres ? A quel point de l'espace le Créateur s'est-il arrêté , a-t-il terminé les lignes de son plan & déposé sa balance ? Quel est le lieu extérieur à la création , où cessant de peser les mondes & de mesurer l'infini , il planta la colonne majestueuse qui en étoit le terme , & dit aux esprits de sa cour : « Je m'arrête & je pose ici la borne de » mon ouvrage. Ma tâche est finie , & la création » consommée. Esprits qui connoissez , êtres qui » respirez , êtres insensibles que j'ai mis en mouvement ou fixés dans le repos , applaudissez tous » à votre auteur ».

O NUIT , dont la clarté pure & tempérée ne répand qu'un éclat adouci sur le tableau du monde,

G ij

toi , qui de ta clef d'argent nous ouvres les trésors de notre hémisphère , qui crées sous nos yeux un nouvel univers , & étales à nos regards ces mondes innombrables cachés pendant le jour , derrière l'étoile jalouse du midi , ne peux-tu me laisser voir dans l'enfoncement le monarque puissant qui a déployé devant son trône ces pompeuses merveilles ? Mon œil errant le cherche dans tes profondeurs. O puisse-je voir un rayon du Dieu magnifique que mon ame adore ! Dis-moi , déesse favorable , où réside sa cour , où brille son trône de feu ? Tu le sais , tu es près de lui. Les livres sacrés m'apprennent que tu étends ton obscur rideau devant son dais éblouissant. Quelqu'une des étoiles de ta suite , dont le vol est si rapide , & l'orbite si vaste , ne le rencontre-t-elle point dans sa route ? Vous , Pleïades ; & vous , étoiles attelées au char enflammé du pôle ; & toi , brillant Orion , dont l'œil est encore plus vif ; astres favorables , qui guidez l'homme égaré sur l'immensité des mers , & le ramenez du sein de la tempête dans le port , enseignez-moi de quel côté je dois diriger ma course , pour découvrir où habite mon auteur. Mais je veille en vain toutes les nuits , en vain je les sollicite , pour leur arracher le secret de leur maître ; elles ne le trahissent jamais.

L'UNIVERS que je vois est-il son seul ouvrage ? Ou bien a-t-il loin de mes yeux fécondé d'un souffle le sein de l'espace ? A-t-il encore tiré du chaos une infinité d'autres mondes ? Et s'est-il placé au milieu de ces systèmes divers , comme un soleil central qui les pénètre tous de ses rayons , les voit flotter autour de lui comme des atômes dans les torrens de sa lumière , & retomber dans la nuit du chaos , s'il en arrête les jets brillans ?

LE DESIR de toucher au dernier terme des êtres s'éveille dans mon ame. Je veux m'élever de sphère

en sphère , & parcourir l'échelle radieuse que la nuit me présente. Elle s'abaisse jusqu'à l'homme ; c'est pour qu'il monte : je ne balance plus ; je me livre à la pensée. Enlevé sur son aile de feu , je m'élance de la terre comme de ma barrière. Comme je vois déjà son globe s'éloigner & décroître à mes yeux ! Avec quelle vitesse je me sens monter ! J'ai passé l'astre de la nuit. Je touche au rideau d'azur des Cieux. Je l'ai passé : j'ai pénétré dans les espaces reculés. C'est ici qu'atteint l'œil savant de l'astronome : c'est ici que se borne la vue allongée par son tube merveilleux. A chaque planète que je trouve sur ma route ; je m'arrête , je l'interroge sur celui qui fait briller & rouler son orbe. Du vaste anneau de Saturne , où des milliers de terre comme la nôtre seroient perdues , je m'élève , & suis avec audace le vol hardi de la comète. J'arrive avec elle au milieu de ces soleils souverains , qui brillent d'une lumière indépendante , ames des mondes , par lesquelles tout vit & respire. Que vois-je ici ? Un espace sans bornes , semé de sources enflammées. Des globes plus vastes que les nôtres , roulans dans des cercles plus élevés. Avançons plus loin : ma course n'est que commencée. Ce n'est sans doute ici que le portique du palais de l'Éternel . . . Quelle est mon erreur ! L'Éternel est bien au - dessus. Je rampe encore (a). Plus j'avance vers lui , plus il recule loin de moi. Où donc doit habiter l'étonnant Architecte , qui a bâti si magnifiquement pour loger un insecte , l'homme ?

ARRETONS - NOUS donc ici , & respirons un moment. Où suis-je ? Où est la terre ? Soleil , où es-tu ? Que le cercle où tu voyages est étroit ! Je suis ici debout sur le sommet de la nature. Mes regards dominant son enceinte. Que de milliers de Cieux & de mondes je vois rouler sous mes

pieds , comme des grains brillans ! Arrivé si loîn & dans des régions si nouvelles pour moi , puis-je n'être pas curieux d'apprendre quels sont les habitans de ces climats si différens de la terre , où jamais mortel n'aborda vivant ?

O vous , placés loin de ma chetive demeure , à une distance que les rayons les plus solides de mon soleil ne pourroient traverser en un siècle , j'erre loin de ma patrie. Je cherche des merveilles nouvelles à l'admiration de l'homme. Quel est le nom de cette contrée du domaine immense du maître à qui tout obéit ? Voisins-du séjour de la félicité , êtes-vous des mortels ou des Dieux ? Etes-vous une colonie venue des Cieux ? Quelle que soit votre nature , vous devez vivre une autre vie , parler un autre langage , avoir bien d'autres idées que l'homme. . . . Quelle variété dans les ouvrages de notre Créateur !.. Mais dites-moi de quelle nature sont vos pensées. La raison est-elle ici sur un trône ? Regne-t-elle en souveraine sur les sens ? Se révoltent-ils contre elle ? Quand son flambeau s'éteint , en avez-vous un second dont la lumière vous guide ? Vos heureux Royaumes jouissent-ils encore de leur âge d'or ? Vos premiers ancêtres ont-ils conservé leur innocence ? La vertu vous est-elle facile & naturelle ? Est-ce ici votre dernier séjour ? Si vous en changez , êtes-vous transférés vivans , ou vous faut-il mourir ? De quelle espèce est votre mort ? Connoissez-vous la douleur & la maladie ? Connoissez - vous la guerre horrible ?

A L'HEURE où je vous parle , la guerre fatale déchire l'Europe gémissante : nous appellons ainsi un petit coin de l'univers où s'agitent des Rois insensés. Dans le monde où je suis né , l'on n'attend pas que la mort vienne à la suite des ans. L'intempérance hâte l'ouvrage de la vieillesse. La

mort a trouvé qu'elle étoit trop lente à nous détruire. Elle a déposé son carquois , suspendu sa faux , & chargé les Rois d'entretenir à sa place une boucherie continuelle de l'espèce humaine. Leur ambition la sert mieux que son glaive. Croiriez-vous qu'on en a vu qui faisoient égorger leur troupeau après l'avoir dépouillé , & qui buvoient le sang de plusieurs milliers de sujets dans un repas ? Ah , pourquoi la science est-elle venue nous éclairer sur la source de nos maux ? Que ne pouvons-nous en accuser encore les malignes influences des étoiles ! Il vaudroit bien mieux qu'une fatalité inévitable versât les malheurs sur l'espèce humaine. Du moins les Rois seroient innocens du meurtre des nations. Rois , ennemis de ma patrie , écoutez le conseil d'un ennemi généreux. Voulez - vous être grands , voulez - vous devenir les dieux du genre-humain , & que vos noms roulent immortels & brillans le long des générations , comme ces astres roulent dans le cercle des siècles ? Renoncez à vous disputer des points sur un atôme ; & que les fers , que vous préparez aux nations étrangères , chargent plutôt le Ministre inhumain qui vous conseille la guerre.

Et vous , habitans de ces mondes éloignés ; répondez-moi , ceux qui vous envoient mourir sont-ils aussi sur des trônes ? Chez vous , la fureur de détruire fait-elle des Dieux ? Est-il parmi vous des conquérans qui trouvent la gloire en répandant votre sang ? Mais peut-être êtes-vous exempts de la mort & de la douleur. Peut-être qu'un Ether pur & délié compose votre être privilégié. Affranchis de la pesanteur & de la corruption , vous vous élevez sans doute , vous planez à votre gré dans l'espace. Que votre sort est différent du sort de l'homme ! Esclaves malheureux d'un limon vil & grossier qui tue l'ame , nous sommes un tout

formé de deux parties qui ne peuvent se concilier , & qui se font une guerre éternelle. Mais vous n'avez aucune idée de l'homme ni de la terre. C'est le nom d'un hôpital où sont les fous de l'univers. La raison même y est insensée , & souvent y joue le rôle de la folie. Que ce récit doit vous paroître étrange ? N'avez-vous jamais rien oui de l'existence du genre-humain ? Le char enflammé d'Enoch ou d'Elisée n'a-t-il point passé près de ces lieux ? L'Ange des ténèbres , lorsqu'il tomboit des Cieux , n'a-t-il point souillé la pureté de votre Ether , n'a-t-il point éclipsé quelques instans votre globe par le passage de son ombre immense ?

SI JE ME TROMPE en multipliant les univers , mon erreur est sublime. Elle est appuyée sur une vérité , elle a pour base l'idée de la grandeur de Dieu. Et qui me démontrera que c'est une erreur ? Qui osera assigner des bornes à la Toute-puissance ? L'homme peut-il imaginer au-delà de ce que Dieu peut faire ? Un monde ne lui coûte pas plus à créer qu'un atôme. Qu'il dise : « qu'ils soient » , & des milliers de mondes vont naître. Froid censeur , ne condamne point mon enthousiasme. Laisse-moi ces idées qui m'aggrandissent & m'enflamment. Mon imagination ne peut plonger , sans un sentiment d'horreur , dans l'empire muet & désert du néant : elle aime à le resserrer en reculant les bornes de l'Être ; elle croit ajouter à la gloire du créateur.

L'EXPÉRIENCE vient elle - même appuyer ma conjecture. Les verres de l'optique ont révélé à nos yeux étonnés l'existence d'êtres infiniment petits , que nous n'aurions jamais soupçonnés ; & l'imagination ne peut suivre la raison qui les voit & les démontre. Les deux termes de la création se répondent , & sont en équilibre l'un avec l'autre : la pensée ne doit pas craindre de trop des-



cendre vers l'extrême petitesse , ni de trop s'élever vers l'extrême grandeur. L'erreur sera toujours dans le défaut & jamais dans l'excès. Quel effet peut paroître trop grand , quand on songe à la cause ? Etonnant Architecte ! Mon ame peut s'abaisser ou s'élever à son gré dans l'immensité de ton idée , sans jamais pouvoir quitter le centre. Je suis , est ton nom. Toute l'existence t'appartient. La création n'est encore qu'un néant : ce n'est qu'un voile flottant devant toi , comme l'atmosphère légère devant l'astre.

MON IMAGINATION s'embrase en s'agitant dans l'immensité de la Toute-puissance. Cet univers ne seroit-il point dans la mappemonde générale de la nature , ce qu'est l'Angleterre à notre globe , un point brillant , mais invisible & presque perdu dans le vaste de l'être , une île que des espaces inconcevables & déserts séparent d'autres continens plus étendus , dont les habitans placés plus près des rayons de la divinité , ont reçu des ames privilégiées ; qu'un climat plus heureux féconde & perfectionne en un instant , sans que leur vertu ait besoin d'attendre , comme celle de l'homme , l'automne (c) tardive de l'age ? Quoi , tous les êtres que j'interroge gardent le silence ! Oh , ne s'élèvera-t-il point , de quelque endroit de la nature , une voix qui réponde à mes questions ? Mais quel être peut me répondre , quand ma pensée ne trouve pas assez d'un univers ?

MAIS pourquoi me perdre dans ces abîmes ? Reviens , imagination présomptueuse ; avoue les bornes imposées à l'homme , & n'accuse pas le Créateur de l'avoir trop resserré. Ne découvrons-nous pas un tout parfait dans ce que notre vue embrasse ! Ne nous suffit-il pas de jouir des vastes domaines du soleil ? Que la gloire qui le couronne est éclatante ! Dans quelle vaste circonférence ce

monarque des airs lance de son trône enflammé la profusion de ses rayons , aussi vite , aussi loin que la pensée peut voler , & nourrit ses planetes obéissantes de ses feux éternels ! Que cette ville du soleil est bien au-dessus de celle que bâtit le superbe tyran du Nil : & la main qui l'éleva est aussi la seule qui peut la détruire ! Pourquoi l'homme veut-il s'égarer au-delà du cercle que cet astre remplit de sa splendeur ? C'est assez pour être foible d'avoir une merveille à admirer , un infini à parcourir , un firmament à étudier.

SAVANS de la terre , observateurs de la nature , génies supérieurs , qui volez sur les traces de Newton , avez-vous découvert celui qui voit le faite de la Création abaissé dans la profondeur d'un abîme ? Avez-vous trouvé l'orbe du grand Etre , du soleil universel qui attire à lui tous les êtres ? avez-vous reconnu les satellites qui l'entourent , les étoiles du matin qui assistent à son lever & forment sa cour ? Vos télescopes peuvent-ils porter jusqu'au trône de celui qui chargea de chaînes le monarque des enfers , & l'attacha à la sombre voûte qui sert de base aux Cieux ? Ce ( *d* ) n'est pas la science , c'est la religion qui me conduira jusqu'à lui. Un cœur vertueux qui adore son Dieu , est le savant qui le trouve , & n'a pas besoin d'astre ni d'Ange qui le guide. L'humble amour pénètre où la raison superbe ne peut atteindre , & va frapper droit à la porte des Cieux. Le sage se change en insensé , lorsqu'il veut sur la terre sonder les mystères de la nature , ou l'abîme plus profond encore de la divinité. L'homme n'est pas né pour beaucoup apprendre & beaucoup savoir : il est né pour admirer & adorer. Oui , chacun de ces astres est un temple où Dieu reçoit l'hommage qui lui est dû. J'ai vu fumer leurs autels : j'ai vu leur encens s'élever vers son trône : j'ai entendu

## VINGT-UNIÈME NUIT. 83

les sphères retentir des concerts de sa louange. Il n'est rien de profane dans l'univers. La nature entière est un lieu consacré. (c).

AINSI que le fleuve \* étoilé de l'astronomie ; dont les brillantes étincelles embrassent le pôle , j'ai ouvert toutes les sources de mon ame. J'ai versé sans réserve sur les Cieux toutes les richesses de la poésie. Ma muse ne fait ce qu'elle doit admirer le plus , ou de ce qu'elle a imaginé , ou de ce qu'elle voyoit en effet. Tournons maintenant nos regards en arrière , & revoyons d'un coup d'œil toute la suite des objets que je viens de parcourir dans le champ de la nuit. Avec quels transports l'homme qui les rassemble tous dans sa pensée doit s'écrier , confondu & prosterné ? « Quels groupes de mondes amoncelés , de globes chargés » d'êtres & couverts de lumière ! Quel père & » quelle famille ! »

PERE UNIVERSEL , pardonne à un foible mortel l'image imparfaite qu'il a osé tracer de ta puissance.

---

\* La constellation de l'Eridan.

(a) C'est folie que de vouloir s'aider de la grandeur des ouvrages de Dieu , pour concevoir la sienne. C'est de ce point de vue que la raison apperçoit mieux la distance immense qui reste à traverser pour arriver jusqu'à lui.

(b) Oh ! Plût à Dieu que cet ennemi de l'homme se fût arrêté dans quelqu'un des globes qu'il a rencontrés dans sa route , & qu'il ne fût jamais arrivé jusqu'à la terre , qui est maintenant son domicile , & qu'il a noircie & souillée de son pied infernal ; plût à Dieu qu'il ne se fût pas blanchi dans les flots de l'Océan , lorsqu'il a passé de Rome en Angleterre , où il n'est que trop facile de le reconnoître.

(c) Les astres , en sortant de la main du Créateur , reculèrent de respect à sa vue , & s'éloignèrent dans

l'espace à des distances immenses : tandis que le respect les éloigne , une douce & forte attraction les entraîne vers lui. Brillans des rayons qu'ils empruntent de son éclat divin , ils tournent autour du Père éternel du soleil , faisant toujours effort pour s'en approcher , & restant toujours éloignés par le respect qui les repousse. Ou bien ils furent envoyés par des lignes directes en ambassade vers les nations. Dieu ! à quelle latitude ? Bien au-delà de l'horison des pensées terrestres ! Et pour quels desseins furent-ils envoyés ? . . . Ici finit l'effort de l'humaine pensée : & j'ignore , comme auparavant , les lieux où son trône est placé.

Dois-je m'en étonner ? Je me suis mépris dans ma route. Je suis né dans un siècle plus curieux que dévot , où l'on est plus jaloux de déterminer en quels lieux sont le Ciel & l'enfer , que soigneux d'éviter l'un & de conquérir l'autre.

Crois-tu , Lorenzo , que je n'aie rapporté aucune découverte du voyage immense que je viens de faire dans les plaines Ethérées ? Voici ce que j'y ai encore appris. Le grand propriétaire n'a point laissé de vides ni de déserts stériles dans le champ de la nature. Tous ces globes sont peuplés d'êtres précieux destinés à former des Dieux. Il nourrit leur raison & féconde leurs vertus des rayons bienfaisans de sa lumière. S'ils savent se préserver des vapeurs contagieuses des passions & des vices , au temps de leur maturité , il les rassemblera dans les Cieux.

(d) Tant que l'homme est mortel ; il ne peut que chercher Dieu , & non pas le trouver.

(e) Quelle chaîne de mondes amoncelés , quelle multitude innombrable de globes éclatans chargés d'êtres divers suspendus à toi , comme une foule de grappes à la tige d'une vigne féconde , & à qui tu distribues les sucres précieux d'une vie immortelle ! Je les vois encore comme une constellation de dix mille diamans. Ciel , de quelles dimensions & de quel poids ! Enchâssés dans un seul cachet qui brille à la main droite du Tout-puissant , & dont l'empreinte éclatante , profonde & ineffaçable , grave sur tous les esprits créés les attributs souverains de sa puissance sans bornes , & de son amour qui surpasse encore sa puissance. Et si je m'arrête ici , ce n'est pas défaut de pouvoir dans Dieu ;

## VINGT-UNIÈME NUIT. 85

Dieu ; c'est défaut de pensée dans l'homme. Et cet aveu même de notre foiblesse ne suffit pas encore pour compléter l'idée de sa toute-puissance ? On en pourroit aggrandir l'idée à l'infini , sans pouvoir jamais aller au-delà de la réalité.

Combien ces idées de la toute-puissance de Dieu & de ses ouvrages enflent , étendent la pensée des foibles mortels ! & non-seulement des foibles mortels , mais des Anges mêmes , pour qui la plénitude de la divinité demeure en tout inconcevable ? Songe donc , & n'oublie jamais , à quel abaissement l'homme doit descendre devant Dieu que les Anges mêmes adorent.

Espères-tu encore réfuter avec un sourire les preuves invincibles dont je t'ai accablé ? Lorenzo , que ta folle joie est déplorable ! Jure pas les étoiles , par celui qui les a formées , jure que désormais ton cœur sera aussi pur qu'elles. Alors , tu brilleras comme elles. Alors , comme elles , tu t'élèveras de la bassesse à la grandeur , des ténèbres à la lumière , en passant par la loi de la gradation , loi sacrée de la nature.

D'où ces astres sont-ils tirés ? Interroge le chaos. Il peut te répondre. Ces brillans objets du culte de l'idolâtrie , sont les enfans des ténèbres & de la difformité. D'abord ce n'étoient que des masses brutes formées de l'écume du Tartare : elles s'arrondirent en sphères opaques : elles commencèrent ensuite à jeter une lueur obscure : leur éclat devint plus brillant : enfin elles versèrent de toutes parts une lumière éblouissante. C'est ainsi que la nature avance par degrés jusqu'au terme de la perfection. Mais il n'en est pas de l'ame comme de la matière. Ses progrès dépendent en partie de nous-mêmes. Quand elle veut s'élever , le Ciel la seconde. Il aggrandit l'ame qui est déjà grande : il raffermit encore celle qui reste petite & bornée par un choix volontaire. Sois un homme , & tu deviendras un dieu. La moitié de ton être peut être ton ouvrage. Quelle ambition plus noble pourroit t'enflammer ? O toi , dont l'ambition n'aspire qu'à ce qui fait ton malheur & ta honte , est-il possible que tu ne sentes encore dans ton cœur aucune étincelle de piété , après que je t'ai fait recevoir des Cieux de si sublimes leçons , & que je t'ai rendu le disciple des astres ? Lâche esclave du monde & de ses fantaisies , rougiras-tu de flé-

## 86 LES NUITS D'YOUNG ;

chir le genou devant les Cieux ? Le plus grand éloge de l'homme est de mettre son orgueil dans sa religion & sa piété. Si l'homme suit avec docilité la doctrine que lui enseignent les astres , bientôt il prendra son essor vers les hauteurs ; & s'élevant sur ses ailes de pourpre parsemées d'yeux d'or , il pénétrera dans des lieux où ne peut maintenant atteindre sa pensée , & triomphant , il verra s'éloigner sous ses pieds ces sphères éclatantes.



---



---

## VINGT-DEUXIEME NUIT.

---



---

### *Vue morale des Cieux.*

**O**UI, le spectacle des Cieux nous détourne du crime & secourt la vertu. Si nous arrêtons sur eux un œil attentif, nous sentons je ne sçais quel pouvoir secret qui enchante l'ame, la pénètre d'une force inconnue, & lui donne un secours soudain qu'elle n'a point imploré.

A LA VUE d'une mer vaste, d'un fleuve immense, d'une forêt épaisse & profonde, d'un désert sans bornes, d'une montagne élancée dans les airs, d'un rocher menaçant qui domine sur la plaine ou penche sur les flots; à l'aspect des sombres profondeurs de ces grottes souterraines dont la nature a construit les voûtes hardies, ou dont la main du temps creusa l'étonnant labyrinthe, de tous les objets en un mot dont les dimensions sont extraordinaires, l'ame reçoit une secousse qui l'étend, l'agrandit & lui inspire l'audace & les sublimes pensées. Dans ces instans d'enthousiasme, la nature semble venir au secours de l'homme, secourir les efforts du génie, & faire la moitié de l'ouvrage.

QU'Y A-T-IL de grand & de vaste dans ces objets, si nous songeons aux Cieux; & que sera-ce encore, si nous comparons la beauté de l'ouvrage? Art humain, que l'orgueil de l'homme appelle grand, tu cherches à t'enfler, à t'élever pour pa-

Hij

roître quelque chose : mais qu'es-tu devant la nature ? Que sont auprès de ses ouvrages , tes colonnes d'eau élançées dans les nues , tes réservoirs où tu emprisonnes des fleuves , tes statues colossales , tes montagnes taillées en forme humaine , tes villes à cent portes , dont le curieux ne peut en trois journées parcourir les merveilles , tes arcs de triomphe , tes immenses théâtres , tes jardins suspendus dans l'air ? Ce ne sont que des travaux d'enfant. Cependant leur aspect nous frappe & nous élève l'ame. En entrant dans un temple superbe , elle se sent saisie de respect. O combien elle doit donc être étonnée à la vue des Cieux ! De quelle sainte horreur tu dois être pénétré , en te voyant placé par l'Eternel sous la voûte du temple immense que ses mains ont élevé ! Si la seule présence d'un homme de bien conseille la vertu : si son silence même parle d'elle : si le spectateur ému de vénération pousse en le voyant un soupir vers la sagesse , pouvons-nous voir sans émotion , sans nous sentir plus de courage pour la vertu , les Cieux , ce miroir éclatant formé des mains de Dieu même , & qui nous réfléchit quelques traits de sa grandeur ? Quand le désespoir s'empare de l'homme & l'accable , comment ne suffit-il pas , pour le ranimer , de lui dire : « as-tu vu les » Cieux ? »

O CHAÎNE ÉTOILÉE d'anneaux lumineux , que l'Être bienfaisant suspend au-dessus de la terre pour attirer à lui le cœur de l'homme & l'enchaîner au pied de son trône , que de leçons tu retraces à ma raison ! Je crois voir , dans chaque système des planètes , l'image d'une société bien policée où règnent la concorde & l'harmonie. Une sorte d'amitié commune semble les unir. Il se fait entre elles un échange réciproque de lumière. Elles se prêtent , elles se rendent leurs rayons. Toutes éclai-



## VINGT-DEUXIEME NUIT. 89

rent & sont éclairées ; toutes attirent & sont attirées. Citoyennes du même Ciel , toujours fidèles aux loix de leur patrie , aucune ne s'écarte du plan général , aucune ne pèche contre l'intérêt du tout. Ce commerce continuel de services & de clartés , n'est-il pas un tableau vivant où l'homme peut apprendre à aimer ses frères d'un amour inaltérable , à chercher avec un noble désintéressement son bien-être dans le bonheur public ? Il n'est point d'être dans la nature , même parmi les plus insensibles , qui ait été créé pour lui seul , & qui ne montre à l'homme l'exemple d'une bienveillance mutuelle , le premier de nos devoirs.

ET TOI , homme sauvage , toujours prêt à te venger de ton semblable à la plus légère offense , tu dardes , comme un insecte irrité , l'aiguillon envenimé de ta colère ! Sache pourtant que le cœur de l'homme étoit aussi bien organisé que le sont ces globes , & qu'il fut fait pour aimer. C'est ta volonté qui l'a dépravé ; ce sont tes passions farouches qui dérangent l'harmonie de ses mouvemens naturels , & le livrent aux dérèglemens de la discorde & de la haine. Ne suivras-tu point la douce impulsion que la nature donne à ton cœur ? Elle veut sans cesse t'entraîner vers la bienveillance sociale. Barbare , au moment que tes regards & tes pensées descendent du firmament , oses-tu bien courir égorger ton frère ? Eh ! Pourquoi ? ... Pour un pouce de fange. Entends la voix de ces astres : ils te crient : « arrête & sois bienfaisant comme nous ». C'est ainsi que leur lumière doublement utile dissipe les ténèbres qui couvrent & nos sens & notre ame.

OH ! Que (a) ne sens-tu du moins pour la vertu un enthousiasme égal à celui que la vue des Cieux inspiroit aux sages du Paganisme ! C'étoit à la clarté de ces astres nocturnes que méditoient,

H üj

dans le silence des nuits, les Socrates, les Platons, les Sénèques. C'est au milieu de tous ces globes qu'ils ont recueilli les vérités sublimes que nous admirons dans leurs écrits immortels.

NE TE BORNE PAS à leur payer le tribut stérile de tes louanges : donne aussi ta croyance à leurs utiles leçons : ces maîtres du genre-humain n'ont point été pensionnés pour tromper leurs disciples. Ils t'enseignent que l'homme ne se croit malheureux que parce que sa vue est bornée ; que la sagesse consiste à étudier, à juger l'ensemble ; que la nature bien vue peut inspirer la vertu la plus sublime, & lui donner une base solide ; que Dieu & l'univers réclament par-tout notre attention ; que l'univers nous réfléchit les traits affoiblis de la majesté du Créateur, comme l'Océan réfléchit le soleil dont l'œil ne peut fixer le disque éblouissant ; qu'une ame immortelle n'aime à tracer que des plans immortels ; qu'un esprit sans bornes ; que les grands spectacles & les objets sublimes aggrandissent l'ame. Telle est la doctrine que la nuit enseignoit à ces sages mortels : telle est l'inépuisable source de vérités & d'inspirations que les Cieux tiennent ouverte à la raison.

L'AME est faite pour voyager dans les Cieux. C'est là, qu'échappée de sa prison, & dégagée des liens de la terre, elle peut respirer librement, s'étendre, donner carrière à toutes ses facultés, & saisir la vraie grandeur, sans craindre d'être déçue par l'illusion. Dans ce jardin émaillé d'étoiles, elle ne se trouve point étrangère. Errante au milieu de ces merveilles, elle en est une elle-même. Leur grandeur l'avertit de la sienne. Elle devine l'art mystérieux qui arrangea ces globes dans un ordre économique ; elle juge, en maître éclairé, les loix de leurs mouvemens divers. Fièrre & charmée d'elle-même, elle s'avoue avec un juste or-

guel son origine. Au milieu de ces astres , elle s'y sent plus forte & plus vivante , & reporte dans les lieux de son exil des sentimens dignes de son illustre patrie (b). Cette astrologie morale est la seule véritable. C'est dans ce sens nouveau que les astres peuvent influer sur la destinée de l'homme , & contribuer à sa véritable grandeur. Elle est dans l'ame seule ; & l'ame la reçoit de la contemplation des grands objets : plus ils sont sublimes & divins , plus elle prend la forme & les traits de la divinité.

AVEC quelle ivresse délicieuse je me promène sans me lasser au milieu de tous ces globes ! Je rencontre Dieu dans chacun d'eux , & je fremis de me voir nud devant ses regards. Brillans citoyens des airs , quelles impressions lumineuses vous portez dans mon ame , quelle fécondité vous donnez à mes pensées ! Que de remerciemens ne vous doit pas un cœur sensible & reconnoissant ? A chaque regard que je jette sur vous , je vois éclore de nouvelles vérités. Lorenzo , ne sens-tu pas comme moi dans ta pensée une action secrète qui efface devant toi les bornes du temps ? Ces sphères qui en mesurent le cours , me donnent l'idée & l'espoir de l'immortalité. Cet espace sans limites que parcourent ces globes infatigables , éveille l'idée d'une durée sans fin. Ainsi , par un nouveau bienfait de la nature , l'image de l'éternité entre par les yeux , & va se peindre sur l'ame qui la conçoit sans fatigue (c).

MORTELS , étudiez souvent la vérité dans ces astres. Unissez-vous à eux par la pensée. Formez-vous des cœurs intrépides pour l'heure terrible où des feux plus vifs & plus effrayans sillonneront le sein d'une nuit plus profonde , lorsque ces monumens éclatans d'un Dieu , éteints & tombans de

leurs sphères , céderont la place à l'éternel rideau qui couvrira les Cieux.

FRAPPÉ de cette pensée , comme si je m'éveillais dans cette heure formidable , une lumière soudaine & vive comme celle de la foudre vient de m'éclairer , & je m'écrie : « O vous , astres de mes jours » & de mes années , vous dont les pas lumineux » mesurent toutes les portions de ma durée : vous » qui roulez sans cesse avec les heures , & devant » cez la marche tardive de l'homme , enseignez- » moi à compter mes jours & à céder enfin mon » cœur à la vertu ». Il ne me reste plus de prétextes pour prolonger mes folles erreurs. Le temps n'est plus , où les passions tendoient des pièges à ma jeunesse , où l'ardeur bouillante des sens m'y précipitoit. La vieillesse en a éloigné mes pas ; les années ont insensiblement aplani le chemin qui me conduit à la sagesse. Malheur à ces cheveux blancs , si la folie survivant à mes passions , venoit encore détruire le salutaire ouvrage de la vieillesse.

ASTRES , assistez-moi. Ou plutôt , c'est toi que j'implore , grand Artisan des mondes ; dont le doigt tout-puissant a monté cette vaste horloge. Avec quelle précision infinie ses roues multipliées se meuvent ensemble ! Sa marche éclatante montre à l'œil la fuite irrévocable de nos jours. Ouvre mes yeux , Dieu terrible , avant que la mort vienne les fermer ; aide-moi à lire la doctrine muette de tes ouvrages , à voir les objets tels qu'ils sont , plutôt que leur image altérée dans le miroir infidèle du monde. Place devant mes regards le temps & l'éternité. Qu'il est dangereux de se méprendre dans la mesure de l'une & de l'autre ; cette erreur entraîne notre ruine. Fais que je pèse l'un & l'autre dans une balance exacte , qui m'apprenne la différence de leur poids. Que le temps ne me paroisse que ce qu'il est en effet , un rapide moment : &

que l'orbe immense de l'éternité, roulant dans sa grandeur devant mon ame, l'élève & l'attire vers les Cieux. Oh ! Quand verrai-je un plus bel univers que celui que j'admire ici ? Quand pourrai-je contempler sur ton sein dévoilé le modèle de la création, & ne plus m'étonner ici de sa foible copie ? Quand secouerai-je cette poussière étrangère à moi ? Quand mon ame ira-t-elle, dégagée de ce vêtement de chair, & rendue à tes bras paternels, goûter dans ton sein le bonheur !

---

(a) Plût à Dieu que les Chrétiens eussent du moins le zèle des Payens ! A la honte de notre siècle, notre piété diminue, à mesure que nos lumières augmentent. Ce phénomène est aussi étrange en morale, que le seroit dans la physique un soleil qui nous glaceroit, ou une étoile fixe qui nous échaufferoit.

(b) Lorenzo, quel nom donnerons-nous au firmament ? Puisque les Cieux donnent à l'ame une nourriture qui entretient sa vie immortelle, comme la terre nourrit le corps, appelons-les le noble aliment de l'ame, qui s'y promène, s'y fortifie, s'y réjouit, & s'y livre aux transports délicieux de la pensée, Nommons-les le jardin de la Divinité, où croissent des fruits qui ont la douceur de l'ambroisie, & dont la raison se nourrit. C'est ici un Eden, un Paradis qui n'est point perdu pour nous. Oh ! Que ne puis-je atteindre jusqu'à l'arbre de vie ! C'est ici qu'il croît ; il n'est point défendu à l'homme de goûter de son fruit : un Ange n'en garde point l'entrée, une épée flamboyante à la main ; si l'homme en cueille, il est sûr de toujours vivre.

Penses-tu, Lorenzo, que je me sois écarté de ma route ? Non ; j'ai frappé droit au but. Mon objet étoit de ressusciter ta dévotion. Et combien je remercie les ombres sacrées de la nuit qui change l'univers en un temple immense ! Et quel temple que celui-ci, pour prier ! Et quel Dieu doit habiter dans un pareil temple. Oh ! quelle ame les Cieux doivent former ! Le cœur de Lorenzo reste-t-il de glace, comme la Sala-

mandre , au milieu de ces feux sacrés ? O étincelles de la nuit , cendres enflammées dans le vaste foyer des Cieux , qu'anime ou qu'éteint le souffle du grand Jehovah , joignez-vous à moi ; versez toutes vos influences sur le cœur de Lorenzo , délivrez-le des démons qui le possèdent depuis si long-temps ; & changez-le en homme. Est-ce que Lorenzo veut encore résister ? L'orgueil des talens t'engage à contester des vérités : mais en les contestant , tu deshonorés ces talens mêmes , & tu annonces par là que ton cœur est encore plus corrompu , que ta raison n'est aveuglé. Qu'un cœur incrédule est petit & méprisable ! Il est trop étroit pour rien concevoir de noble & de grand. Il est rempli d'un atome. Il est enflé d'amour-propre ; il immole à cet amour-propre , qui ne s'occupe que du corps , les intérêts d'une ame immortelle.

( c ) Si l'éternité ne devoit jamais nous appartenir , les astres nous parleroient-ils d'elle au milieu de la nuit ? C'est un blasphème de penser que la nature ait allumé en nous le plus ardent de nos desirs pour le tromper. C'est ainsi que l'homme trouve la preuve du second article de sa croyance , article aussi important que celui de l'existence d'un Dieu , dans des objets où il s'avise rarement de la chercher ; & tu peux lire dans les Cieux que ton ame est immortelle.

Oh ! Quelle foule de vérités instructives le firmament étale à nos yeux ! Quelle est la partie de la sagesse qui n'y soit pas enseignée à l'homme , si la connoissance de ses principaux devoirs peut le rendre sage ? Et l'avantage d'être instruits n'est pas le seul. Il est dans le spectacle des Cieux une grandeur sublime & pathétique qui s'empare de nos cœurs , les échauffe , & les subjuge par le sentiment. Que l'éclat dont brille le pole enflammé est plein de force & d'éloquence ! Avec quelle énergie cet Orateur muet nous prêche de grandes vérités ! Son silence est entendu par toute la terre , au-delà des planètes , & même dans le fond des enfers. L'enfer ne peut se refuser à l'étonnement , quoiqu'il soit trop orgueilleux pour louer. La terre sera-t-elle donc plus infernale que l'enfer même ? Portera-t-elle sur sa surface des habitans qui n'admirent & ne louent jamais ?

Lorenzo , dont l'admiration est occupée ailleurs , n'a jamais fait à la lune une seule question : jamais il

## VINGT-DEUXIEME NUIT. 95

n'a entretenu la plus légère correspondance avec un de ces astres : jamais il n'a élevé d'autel à la Reine des Cieux , qui marche dans la lumière , ni rendu ses hommages à sa cour éclatante. Ses rivales \* sublunaires sont depuis long-temps l'objet de tous ses hommages ; étoiles malfaisantes , qui font tourner la tête à leur astronome , renversent sa raison & corrompent son cœur , qui lui font sacrifier sa paix & sa gloire à une folie momentanée qu'on nomme plaisir. C'est être un idolâtre plus grossier que ne l'ont jamais été ceux qui baïsoient la main levée vers la lune , ou qui versoient le sang sur l'autel de Jupiter. O toi , grand Dieu , le vrai Jupiter , à qui tout sacrifice appartient ! divin maître qui instruis l'espèce humaine , les Cieux sont le plus beau volume que tu lui donnes à lire : il est tout écrit en lettres capitales. L'alphabet d'or des Cieux étincèle de lunes & d'étoiles , afin de frapper mieux notre vue. On peut le lire en courant , & on l'entend à la seule lecture. Ce n'est pas pour le pays de la Judée , ou pour le pays Chrétien seul qu'il est visible : il est écrit dans une langue universelle , entendue de tout le genre-humain ; sublime pour le sçavant , simple & vulgaire pour les hommes qui paissent les troupeaux , conduisent la charrue , ou font jaillir du sein des épis le grain retentissant ; langage digne du grand Etre qui l'emploie pour parler à l'homme. Les Cieux servent de commentaire au volume sacré de l'Écriture , qui souvent renvoie son lecteur à la vue des Cieux , comme à sa première leçon ; & l'Écriture Sainte n'est elle-même qu'un fragment inintelligible , sans cette leçon préliminaire. Livre merveilleux où le sage apprend la sagesse. Et c'est ta main , ô Nuit , qui ouvre sous nos yeux ce livre étonnant !

---

\* Les femmes.

---



---

## VINGT-TROISIEME NUIT.

---



---

### *Hymne à l'Eternel.*

**V**ERRAI-JE toujours la louange ramper dans les Cours, chatouiller l'oreille des Grands de ses sons flatteurs, & se vendre au vice pour de l'or? La verrai-je toujours mendier un pain deshonorant au riche sans ame, encenser un cœur bas & mort à la vertu, & répandre ses doux parfums autour d'un cadavre?

O LOUANGE, quitte les Cours où tu dégrades ta noblesse, & renonce à l'emploi honteux de flater les mauvais Princes, remonte vers ta source, vers ce pouvoir suprême, qui enrichit la langue du don de la parole, donna l'essor à la pensée, & l'être à l'ame. Sous les yeux du Créateur, l'homme se prosterne & s'abaisse devant l'homme; les respects & l'encens se distribuent d'argile à argile & de crime à crime; & toi, auteur de l'homme, toi, le souverain propriétaire à qui tout appartient, tu restes privé de ses hommages!

OH! Puissé-je cesser de respirer, quand mon ame cessera de louer son auteur! Que ne puis-je par ma reconnoissance, le venger des ingrats qui l'oublient! Où commencerai-je sa louange, pour ne la finir jamais? De quelque côté que je tourne mes yeux, la nature me crie de lui applaudir. Le jour est son sourire, & cette obscurité majestueuse, dont la riche & superbe horreur est étoilée de mondes lumineux, tombe du froncement de son  
sourcil.



fourcil. De combien de merveilles il a tissé le noir manteau de la nuit ! Quelle pompe dans cet arc somptueux semé d'un pôle à l'autre de globes éclatans ! Quelle fastueuse profusion pour nos yeux ! Etre suprême , pour toi c'est un néant.

GRAND DIEU , dont l'œil immense embrasse , dans le présent , le futur & le passé , & voit comme un instant , la durée que les mortels partagent en trois portions ; seul tu connois tout , & restes entièrement inconnu. Quoique invisible , tu te déçèles , tu te fais sentir par-tout , dans tes plus petits ouvrages comme dans les plus grands. Les feuilles & les fleurs , chargées d'un monde d'êtres qu'elles nourrissent , annoncent autant ta puissance , que ces globes gigantesques & les grandes familles dont ils sont peuplés. Dès que la pensée les interroge , ils nomment tous leur père commun.

TU ES la source universelle , d'où la vie & le bonheur découlent & se distribuent dans tous les êtres. Tu as donné à l'homme le privilège de la parole : mais la parole ne peut exprimer ton nom. Dis-moi donc quel est-il ? Comment dois-je appeler celui que je vois brûler dans ces soleils sans nombre ? Aide mon ame à soutenir ton idée : elle succombe , accablée du poids de ta gloire.

GRAND TOUT , composé de toutes les perfections , cause de toutes les causes : tige éternelle d'où partent tous les rameaux de la nature : premier auteur des effets & de leur chaîne infinie , qui peut dire où s'arrêtera le dernier de ses anneaux ? Créateur de cette masse immésurable de matière façonnée en mille formes , dense ou rare , opaque ou lumineuse , resserrée dans un atome invisible , ou étendue sans bornes : également inconcevable & mystérieux pour l'homme dans tes plus grands , comme dans tes plus petits ouvrages : artisan de tous ces globes de la nuit , au milieu desquels tu

as jetté l'homme pour voir & pour admirer à genoux. Père des esprits, ces Rois momentanés de la matière, ces étincelles de ta gloire, ces nobles enfans de ta puissance, à qui tu donnas l'heureux pouvoir d'agir pour te plaire, & non pas la simple faculté d'obéir passivement à tes loix sans les connoître. Cet essain d'êtres intellectuels s'élèvent par un ordre gradué les uns au-dessus des autres jusqu'au dernier qui t'approche le plus : rayons plus ou moins brillans de ta divine lumière, destinés à animer, à pénétrer l'argile ténébreuse des corps organisés, ils ont reçu à des mesures différentes l'instinct, la raison & l'intelligence. Leur famille nombreuse remplit & peuple ce palais superbe de l'univers que tu as bâti de tes mains immortelles.

MONARQUE ÉTERNEL, enseignes-moi donc où tu habites ? En quels lieux pourrai-je trouver la demeure de mon bienfaiteur ? Dois-je plonger dans les abîmes ? Te demanderai-je au soleil ? Ces vents rugissans me diront-ils où je dois chercher leur Créateur ? Est-ce lui que j'entends dans la voix du tonnerre ? Assis sur les orages, ordonne-t-il aux tempêtes fougueuses de rouler son char enflammé ? (a)

MAIS QUE DIS-JE ? Dieu est-il si loin de moi ? J'ai blasphémé. Mortels, prosternez-vous avec moi. Il est présent. J'entonne sa louange, enfermé dans son sein. L'univers n'est qu'un point du trône de l'Être ineffable, dont un coup d'œil fit naître la nature. L'ombre de son bras la soutient. Qu'il suspende un moment son sourire, elle va se dis-soudre. Il voit ramper au fond d'un abîme ce qui s'élève le plus. Sa main embrasse l'immensité.

MAIS QUE SUIS-JE ? Les transports d'un foible mortel n'outragent-ils point sa majesté ? Si l'homme a reçu le privilège d'admirer ses ouvrages, osera-t-il aussi, atôme d'un monde atôme, mur-

murer dans la poussière les louanges de l'Eternel ? Où trouver des idées qui ne soient pas indignes de lui ? Soit que ma pensée pénètre jusqu'au centre de la terre ; soit qu'elle s'élève jusqu'à la voûte des Cieux , elle ne trouve point dans la nature d'images assez nobles pour exprimer sa grandeur. Elle ne voit que ténèbres & qu'indigence , dans l'éclat & dans la richesse de l'univers. Ce que tous ces astres inspirent de plus sublime est foible ; l'énergie n'est que langueur , & le plus brûlant enthousiasme est encore glacé.

GRAND DIEU ! toi que je chante , toi qui m'inspires ; ma force dans ma vieillesse , l'ambition & le trésor de mon ame , toi qui as fait à l'homme le don de l'immortalité , de quel nom t'appellerai-je dans ma reconnoissance ? Ah , si je n'en peux trouver d'assez auguste , souffre que je t'en donne un qui est cher à mon cœur . . . . Je te nommerai l'ami de l'homme.

JE VOUS RECUSE , pour juges de mes vers ; ames froides & molles , qu'un sentiment fatigue ; qu'un transport allarme , & qui , toujours tranquilles dans vos hommages , craindriez qu'une saillie de l'enthousiasme ; qu'un élan de l'ame ne troublât votre repos. Loin de moi ces docteurs efféminés ; qui prêchent la vertu de sang froid dans une prose rampante & inanimée , & ne sortent jamais de l'état de langueur & d'indolence , où leur ame est affaïssée. Dans un tel sujet , est-il défendu de s'enflammer ? La raison seule aura-t-elle la prérogative de toucher la harpe sacrée ? & l'enthousiasme du génie est-il un crime ? Le crime ici , c'est de rester calme & froid. Ici , la passion seule est raison , & le transport est sagesse. L'encens repand-t-il , sans brûler , ses doux parfums ? Ah , pourquoi faut-il que l'hiver de la vieillesse ait engourdi ma muse & assoupi mon génie ! Que

n'ai-je un cœur plus pur , & des accens plus fiers !  
 Quand l'ame s'échauffe & s'élève sur les ailes de  
 feu , ah ! c'est alors que les esprits célestes répon-  
 dent à l'homme , & qu'ils accordent avec sa voix  
 leurs harpes d'or !

ENTENDS-JE , ou rêvé-je que j'entends leurs  
 accords éloignés ? L'harmonie de leurs sons mé-  
 lodieux traverse-t-elle l'immensité de l'espace pour  
 venir charmer mon oreille ? Oui , ces accens vien-  
 nent des Cieux : je les reconnois à leur douceur.  
 De quelle ravissante volupté mon ame est enivrée !  
 Oh ! quand la mort , comme un introducteur fa-  
 vorable , daignera-t-elle m'admettre à leurs con-  
 certs ! Quand achevera-t-elle de détruire cette  
 argile qui me sépare de leur société ! Quand don-  
 nera-t-elle dans les Cieux une demeure commune  
 à des êtres de même nature ! Resterai-je encore  
 long-tems relegué dans cette terre isolée qui em-  
 prisonne l'espèce humaine ? Heureux le jour qui  
 dissipera les ténèbres où nous sommes plongés ,  
 brisera nos chaînes , & rassemblera toute la famille  
 des esprits autour du trône , & sous les yeux de  
 leur père universel ! Cette espérance fait au sage  
 un devoir de la joie. Homme de bien , lève ce  
 front abattu : ta tristesse outrage ton Créateur.  
 Vois tomber la barrière qui s'élevoit entre l'hom-  
 me & l'immortalité. Vois sortir des ruines hideuses  
 du tombeau le trône éclatant où tu dois monter ,  
 & absous la mort.

---

(a) Et toi , le second après l'Eternel , & cependant  
 son égal ; toi à qui nous devons le don de l'immorta-  
 lité ; toi qui l'as achetée pour nous à un prix infini ;  
 toi qui fis tous les mondes , & qui n'en as racheté  
 qu'un seul ; émanation éternelle & brillante de la di-  
 vinité ; toi dont la puissance souveraine , bornée dans  
 le temps , mais illimitée dans l'étendue , est affirmée

## VINGT-TROISIEME NUIT. 101

sur une base plus solide que le diamant , & regne éternellement sur bien autre chose que des diamans & des trônes : toi , devant qui les Anges tremblent de terreur & de respect. Et toi , troisième personne de la Divinité , rayon qui procède des deux autres , & qui en es distingué sans en être séparé , toi qui ne composes avec elles qu'un même Dieu ; toi , chose étrange ! qui t'es incorporé à la poussière de l'homme , & t'es abaissé jusqu'à lui , sans rien perdre de ta grandeur ; toi , qui te plais à habiter dans le cœur de l'homme quand il est pur ; toi le lien des Cieux & de la terre ; j'ose espérer que tu ne seras pas offensé de cette invocation que je t'adresse , à toi , aux deux autres personnes : à qui ? ... O mystère , ô inconcevable Trinité , révélée , sans être conçue ! Les ténèbres unies à la lumière , le nombre dans l'unité ; la cause de notre joie & de notre crainte , triple trait qui détruit tout ce qui est vicieux , triple soleil qui anime tout ce qui est bon ! Soleil de l'ame qui ne connoît point de couchant ! grand Dieu , unique en trois personnes , la parole ne peut te nommer , la pensée ne peut te comprendre , ta grandeur surpasse toute grandeur ; ta bonté , toute bonté ; & ta clémence même est au-dessus de toute clémence.



---



---

## VINGT - QUATRIÈME NUIT.

---

### LA CONSOLATION.

**A**U MILIEU des ténèbres mon âme illuminée , inspirée par la religieuse horreur du silence , consolée par la méditation des vérités sublimes , a passé insensiblement des chagrins à la paix. Ma muse s'est élevée au-dessus de l'espace où volent les noirs oiseaux de la nuit. Jalouse d'arriver dans un horizon infini , elle a pénétré au-delà des bornes enflammées de l'univers. Mais que sert le vol hardi de l'imagination , si le cœur rampe sur la terre ? La vertu n'a pas moins de flatteurs que d'ennemis. L'éloge en est aisé ; la pratique en est pénible. Ami , ne te bornes pas à de vaines paroles : c'est par tes actions qu'il faut la louer.

J'AI OUVERT sous tes yeux le livre de la nature : j'en ai parcouru devant toi les pages les plus brillantes : j'ai cherché à intéresser tes sens , à captiver ton oreille pour introduire la vérité dans ton cœur. Ne crois pas que les leçons que tu as entendues soient de moi. Mes chants n'étoient qu'un foible écho de la voix de la nature. Elle te crie sans cesse : « Place un Dieu au-dessus de » moi. C'est lui qui couvre de ses regards & de » son aile protectrice , tous les êtres que je ren- » ferme : c'est lui qui me charge de leur annon- » cer ses loix , & qui répand sur eux le bonheur. » Le mortel le plus coupable peut se jeter avec » confiance dans ses bras ; jamais il ne repousse

» le foible qui l'implore , jamais il ne refuse un  
 » asyle au malheureux qui cherche la paix dans  
 » son sein. Quelles que soient les espèces & les  
 » facultés des habitans divers de ces globes dont  
 » je suis enrichie , par-tout la vertu est la base de  
 » leur bonheur : lorsque le tems de leur exil est  
 » écoulé , elle les reconduit tous à leur Créateur ,  
 » qui les paie de leurs travaux en maître géné-  
 » reux. Le souvenir de leurs peines passées aug-  
 » mente le sentiment de leur bonheur , & leur  
 » félicité commence pour ne finir jamais ». Que  
 cette espérance porte de douceurs dans le cœur de  
 l'homme ! Elle convient à la dignité de sa nature ;  
 elle seule peut remplir nos desirs , contenter nos  
 passions , & satisfaire notre raison. Mais tes biens  
 frivoles , quel bonheur te procurent-ils ? Ils aveu-  
 glent ton ame & troublent ta paix : ils ne traînent  
 après eux que peines & douleurs. Précipité de  
 misère en misère , après avoir été quelques an-  
 nées le jouet de la fortune , tu restes sans conso-  
 lation & sans secours , & le désespoir attend sa  
 proie à tes derniers momens.

LA TERRE , en détournant son hémisphère de  
 la face du soleil , plonge ses habitans dans les  
 ténèbres. Sous la voûte du firmament , dont les  
 foibles flambeaux s'éteignent dans l'épaisseur des  
 ombres , la Nuit solitaire & vêtue de deuil , com-  
 me une veuve éplorée dans son palais désert , est  
 assise dans un morne silence , & paroît accablée  
 d'une douleur profonde. Autour d'elle l'univers est  
 tendu d'un crêpe funèbre , & toute la nature est  
 attristée : telles & plus profondes encore sont les  
 ténèbres où l'ame tombe en se détournant de son  
 Dieu. Incertaine & tremblante dans l'obscurité ,  
 elle veut saisir des fantômes qu'elle prend pour le  
 bonheur : elle ne rencontre que la peine : chaque  
 effort qu'elle fait augmente ses maux & redouble

ses terreurs. Son état lui devient insupportable : l'espérance l'abandonne : elle implore la mort & le néant.

EN VAIN l'homme vicieux étale sur son front un orgueil imposteur ; en vain il veut nous tromper par un calme apparent. J'ai percé le voile dont son cœur s'enveloppe : je l'ai vu honteux de lui-même se mépriser en secret. L'habitude du vice peut bien affaiblir , mais jamais étouffer tout à fait la voix des remords.

IL N'A POINT VECU de mortel qui n'ait avoué en mourant , à l'heure fatale où l'homme ne ment plus , que tout ce qui l'avoit charmé , n'étoit que peine & vanité. Pense comme pensent les mourans : laisse aux aventuriers du monde leurs vaines bagatelles , & cette joie frivole qui leur prépare d'éternelles douleurs : laisse-les languir affamés de richesses , de pouvoir & de renommée , & traiter d'insensé le sage qui cherche des biens plus réels. Qu'une ame , nouvellement échappée du cercueil , telle que celle de Philandre , de Narcisse & de Lucie , doit être étonnée , lorsqu'elle aperçoit la vérité qui se découvre devant elle ; qu'ensuite elle jette un regard vers les hommes , & qu'elle les voit employant toute leur vie à se tromper sur la nécessité de mourir ! Le même étonnement nous saisira tous , quand le court privilège de la vie nous sera retiré , & que le temords vengeur viendra punir sur notre ame l'abus de nos jours. Quel tourment ce sera de voir la vérité si long-tems repoussée , si long-tems méconnue ; lorsqu'elle se dévoilera , qu'elle se déclarera notre ennemie , & qu'elle appellera l'éternité pour lui faire justice de l'homme ! Hâtons-nous de saisir la sagesse avant que la sagesse nous saisisse & devienne notre supplice. O homme , le plus respectable ( a ) & le plus frivole des êtres ,



## VINGT-QUATRIÈME NUIT. 105

que ton pouvoir est grand ! Mais que ta volonté est foible ! Quoique la redoutable éternité ait déposé dans ton cœur les semences de ton bonheur ou de ton malheur , & qu'elle t'ait laissé le libre choix de ta destinée ; qu'un insecte vienne à passer en bourdonnant devant tes yeux , te voilà distrait , & ces grands intérêts sont oubliés.

NON , Lorenzo , tu ne les oublieras point , si la raison a quelque empire sur l'homme , & s'il est quelque charme dans ces vers que j'ai tracés à la lueur des astres taciturnes de la nuit , tandis que le silence reposoit sur les lèvres des mortels vulgaires , & que le sommeil obsédoit leur ame de songes insensés. Renouvelle ton attention : les derniers mystères de la nuit vont commencer : écoute ma prière solennelle.

PAR CE SILENCE , attribut de la mort , cette obscurité , partage éternel du crime , ce voile de mort étendu sur l'univers assoupi : par ces objets vénérables que la nuit offre aux sens & à la pensée , ces feux immortels & tremblans dans les ombres , interprètes muets & brillans de la Divinité qu'ils annoncent & qu'ils te pressent d'adorer : par tous ces empires détruits , ces monarques fameux précipités du faite de leurs grandeurs passagères , triste présage qui menace l'ambition des monarques vivans : au nom de la foule des mortels qui ont expiré depuis le premier homme jusqu'à cette heure : au nom des cloches funèbres que j'entends s'ébranler & appeler dans le sombre empire la foule des hommes qui rendent en cet instant le dernier soupir , & te crient que tu vas les suivre : au nom de tous leurs pâles fantômes que mon imagination effrayée voit rassemblés sous les noirs étendards de la mort , de ces tombeaux entassés , de cette poussière humaine , que l'infatigable fossoyeur rejette sans cesse du sein de la terre , pour

creuser la place du nouveau cercueil : au nom de cette pompe lugubre qui fuit la clarté du jour, de ces noirs flambeaux, & de tout cet appareil, dont l'orgueil veut encore parer la poussière de l'homme qui n'est plus : au nom de ces voûtes sépulcrales, de ces lampes solitaires, dont l'épaisse & morne clarté luit tristement sur les urnes des Rois décédés : par ces spectres effrayans que tu crois t'apparoître, ou entendre gémir du fond de leurs tombes : par les plaintes de ces victimes infortunées, qui dans leur désespoir appellent la mort, & la trouvent plus douce que le remords ou la misère : enfin, par ce jour fatal, où les coupables assemblés subiront leur dernier arrêt, où la lune sera noyée dans le sang, où les Cieux s'écrouleront, où les astres s'abîmeront, où le dernier éclat de tonnerre \* donnera le signal de la destruction générale : au nom de ce second chaos, Lorenzo, au nom de cette nuit éternelle, je t'en conjure, sois vertueux (b).

JE NE DOIS plus rien à Philandre ni à toi : je me suis acquitté avec vous. J'ai payé à l'amî qui survit le tribut de ma tendresse, & j'ai rempli les volontés de l'amî qui n'est plus. Car, apprends que je ne suis que son exécuteur testamentaire. Il m'a legué en mourant ce dépôt de vérités pour te le remettre. J'ai rempli ma tâche ; commence la tienne : entends la voix de Philandre & celle du Ciel dans mes chants. Que l'amitié te donne l'émulation de la vertu & secoure ta raison. Le monde attend de toi une conduite qui ne deshonne pas la mémoire de ton amî. Lorenzo ; tu as un fils. Le bonheur du jeune Florello dépend de ton choix. L'exemple influe puissamment sur tous

---

\* Cloche funèbre de la nature.

## VINGT-QUATRIÈME NUIT. 107

les hommes ; mais sur-tout celui d'un père sur son fils. L'exemple du vice est plus fort que celui de la vertu ; & quand le père est vicieux , la ruine du fils est presque incertaine. Que ta tendresse peigne à ton cœur ton-enfant allarmé & tremblant dans l'attente de ta décision. Auteur de ses jours , ne le force pas à te maudire de lui avoir donné l'être , & ne deviens pas l'artisan dénaturé de son malheur. Aime-toi pour lui : sauve le père de Florello & l'ami de Philandre , & consens à risquer d'être heureux.

C'EST TON AMI qui t'en conjure : ton bonheur est (c) la dernière grâce qu'il te demande d'une voix affoiblie & mourante. Dois-je m'étonner de la lassitude qui m'accable , après la longue fatigue du vol élevé que j'ai soutenu si long-tems ? C'étoit le zèle de la gloire de mon Créateur qui m'animoit. Le même desir m'invite encore : je voudrois pouvoir encore échauffer mon génie , & recueillir de nouvelles vérités sur le tombeau de Philandre. Mais hélas ! Je languis ; mon imagination est éteinte ; mes forces m'ont abandonné , mes esprits sont glacés. Le sommeil a touché de son sceptre humide mes paupières appesanties. J'ai senti sur mes yeux le duvet si doux de son aile caressante. Ce Dieu , dont le retour suit celui de la paix , me promet de me payer bien-tôt les longs arrérages du repos qu'il me doit. Doux sommeil , depuis si long-tems absent de ma demeure , hâte tes pas : quand tu as assoupi le laboureur dans sa chaumière , le matelot dans son hamac , le soldat dans sa tente , lieux d'où les noirs chagrins ne t'ont jamais repoussé , viens te reposer sur mes yeux. Amène à ta suite , non plus ces fantômes effrayans qui m'ont si long-tems importuné , mais ces songes légers d'un repos tranquille & parfait : verse sur mes sens ce baume restaurant , cette

douce rosée qui rafraîchit l'homme , & rend la souplesse & la force aux ressorts de sa frêle machine. Sans le retour périodique de tes bienfaits , elle périroit encore plus vite. Fatiguée de l'agitation d'une journée , tu la ré pares , tu la remontes pour l'aurore qui va suivre. Sans cesse renouvelée , rajeunie par tes soins , elle continue de développer le fil de nos jours , jusqu'à ce que la maladie vienne embarrasser ses roues , ou que la mort brisant les ressorts qui l'animoient , le mouvement s'arrête.... Quand s'arrêtera-t-il pour moi ?

TOI SEUL , le fais , Etre immuable , qui vois passer sous tes yeux la succession des êtres matériels ou intelligens , épars dans les régions de l'univers , & varies à ton gré le tableau changeant de leurs destinées : toi qui les vois rouler tous sous tes pieds avec les mondes , soit dans le torrent passager du temps , soit dans l'Océan sans rivages de l'éternité , orageux ou tranquilles , selon que ton souffle les soulève ou les calme. Des brillantes hauteurs de ta demeure éternelle , daigne , au travers de cet espace immense , de ces ordres divers de natures inconnues , de ces essains innombrables d'êtres merveilleux qui vont , quand tu les appelles , se reposer dans ton sein , de cette vaste étendue où tu semas les soleils comme le sable : daigne regarder d'un œil de pitié , ou pour dire plus , de l'œil d'un Dieu , cette foible parcelle de poussière que tu fais respirer au fond d'un abîme. Pardonne-lui ses crimes : pardonne lui jusqu'à ses vertus. Bien-tôt ces yeux , que j'ouvre encore , ne verront plus le soleil , quoique la nuit continue de descendre , & l'aurore de remonter sur la balance des jours : ne me les laisses pas fermer , sans m'avoir annoncé , par un regard de ta clémence , ma grace & le bonheur. Dieu bienfaisant , la peine est haïe de l'homme : elle est terrible

pour

pour lui , même lorsqu'elle n'est que passagère.  
 Ah ! Daigne , daigne à l'heure de ta bonté me  
 poser doucement sur ma froide couche , dans  
 mon lit de terre , dont la nature m'approche , où  
 la maladie me traîne encore plus vite ; & qu'alors  
 on grave sur mon tombeau , cette vérité écrite  
 dans le livre de la destinée au chapitre de l'homme.  
 » L'ame humaine s'agite en vain dans ses maux ,  
 » se tourne & retourne en vain dans tous les sens ;  
 » elle ne peut trouver de repos qu'en toi : ici bas ,  
 » dans l'espérance ; après la mort , dans un bon-  
 » heur parfait ». Que ma tombe , servant d'organe  
 à la mort , annonce cette vérité à tous les mor-  
 tels. Qu'elle instruisse le savant & le sage ; qu'un  
 Ministre fidèle la répète chaque nuit à l'oreille  
 des Rois ; & quand tous mes sens , mollement  
 assoupis sous l'abri de ton aîle , seront prêts à  
 s'affaïsser dans un doux sommeil , fais qu'elle des-  
 cende encore plus avant dans mon cœur , & qu'a-  
 lors mon ame , appuyée sur ton sein , repose en  
 paix. Non , je ne peux désespérer d'être heureux.  
 Dieu. . . . ô homme , réjouis-toi ; Nature , rends-  
 lui grâces , Dieu peut tout. . . . & Dieu est (d)  
 l'ami de l'homme !

MA MUSE MORALE a fait son dernier effort ; la  
 consolation couronne mes travaux & mes chants :  
 puisse-t-elle passer de mes vers dans le cœur de mes  
 lecteurs. Je ne redoute plus d'autre mal que le cri-  
 me , & j'ensevelis pour jamais la crainte de la mort  
 sous ce foible monument que je consacre à la louange  
 de l'Éternel.

ADIEU NUIT. Je ne me vois plus enveloppé  
 de tes ombres : un jour éternel est commencé : la  
 joie brille & pénètre mon ame. Etre né du néant ;  
 puis-je me plaindre de quelques maux qui me se-  
 ront payés par une félicité sans fin ? O mon ame ,  
 pendant les instans qui nous restent , goûtons en-

core la vie, en songeant à la mort : c'est le moyen de vivre & de mourir en paix : que l'espérance entretienne ma joie : que la vertu soit ma science : j'attends ma récompense du Dieu libéral, qui laissa tomber ces astres du diadème dont son front auguste est ceint.

ET TOI, Lorenzo, ton cher Philandre t'appelle au milieu de la nuit. Voici l'heure propice où le commerce de l'homme avec les Cieux est le plus intime : voici l'heure où les rayons de la vérité pénètrent plus avant dans les cœurs. Éveille-toi. Tu seras éveillé pour toujours, quand l'univers dormira, quand tous ces astres s'éteindront comme de foibles flambeaux, quand le tems, ainsi que le robuste Samson dans sa colère, ébranlant les colonnes du monde, tombera lui-même enseveli sous ses vastes débris, & qu'il régnera dans l'espace où fut la nature, une nuit éternelle, universelle !

(a) Connois-tu qui tu es ? Connois-tu l'importance d'une ame immortelle ? Vois tous ces feux éclatans de la nuit, cette foule de globes & de mondes, & cette pompe étonnante du firmament. Ajoute encore dans ta pensée des milliers d'astres à tous ces astres que tes yeux contemplant : pèse-les tous ensemble contre une ame. Elle fera seule pencher encore la balance. Elle seule est plus riche que la magnificence de toute cette matière brillante, mais insensible.

(b) Réponds-moi, Lorenzo. Qu'est-ce que la Religion ? C'est la preuve du bon sens. Malgré ton orgueil & ton esprit, que tu es ici au-dessous de l'homme le plus borné ! Ni la honte, ni la crainte, ne pourront-elles rien sur ton cœur ? Comme l'Ange qui veille à ta garde, j'ai pris mon vol, je t'ai arraché de la terre, je t'ai accompagné au milieu des armées de ces globes nombreux & j'estai promené, comme un Dieu, au travers des étoiles de la première grandeur, rangées en haie aux deux côtés de notre route, je t'ai fait voir les

## VINGT-QUATRIÈME NUIT. 113

Images sous tes pieds , je t'ai fait parcourir l'enceinte du palais de l'Éternel , je t'ai presque conduit jusqu'à son trône ; veux-tu encore t'emivrer d'un poison que tu appelles plaisir , & qui n'est qu'une vaine écume de joie , qui , après le moment de l'effervescence , dépose un fiel rempli d'amertume ? Toute joie , dont la fin est certaine , est indigne d'un être sublime , d'un être immortel. Peux-tu préférer un plaisir qui meurt presque en naissant , qui passe si vite & ne te laisse que la honte & les remords ? Toi , pour qui la gloire a tant de douceur , peux-tu courir à ta ruine par le mépris , non-seulement de ces hommes que tu appelles bigots , mais encore par le mépris de toi-même ?

(c) Cette prière ne paroît pas de nature à être refusée. C'est cependant , ô démenche du genre-humain ! la prière la plus désespérée que l'homme puisse faire à l'homme. M'échaufferai - je encore pour te fournir de nouvelles preuves ? Irai-je chercher des argumens nouveaux pour t'engager à suivre les avis posthumes que donne Philandre ?

(d) J'interromps ma louange & je m'impose silence : car peux-tu , Dieu protecteur , toi qui es tout à la fois Dieu & mortel , & qui en es plus Dieu pour l'homme ; objet éternel des pensées & des hommages de l'homme , peux-tu n'être pas outragé par ses foibles louanges ? Le peux-tu , toi qui quittas le sein de ton père , & courbas les Cieux des Cieux pour les reconcilier avec la terre ; qui rendis dans les agonies ton ame innocente , brisas le sceptre de fer de la mort contre l'arbre de ta croix , arrachas de sa bouche dévorante la race humaine qui alloit devenir sa proie ; qui ouvris les portes des Cieux à tes ennemis , & envoyas leurs frères souffrans recevoir leur salaire pour cette dette infinie ; si les crimes de l'homme sont si grands qu'il ne puisse t'en payer , tu nous défends le désespoir , comme un crime encore plus grand , & tu nous ordonnes la joie comme un devoir ; & pour tout dire en un mot , toi qui par une tendresse ineffable , te plais parmi les enfans des hommes. Quel langage ! Est-il venu des Cieux ? A-t-il été tenu à l'homme , à l'homme coupable ? Que sont tous les mystères , en comparaison du mystère de ton amour ? Cet amour est la mort de la mort , le remède du désespoir , & le su-

## 112 LES NUITS D'YOUNG;

jet des chants d'allégresse de l'éternité : le son de ces paroles divines est plus doux que la mélodie des concerts des Anges : il guérit & rejouit le cœur de l'homme , fût-il plongé dans des pensées sombres comme la nuit. Elles nous donnent un avant-goût du bonheur parfait , & l'ame en jouit , avant même qu'elle soit séparée du corps.

*Fin des Nuits.*





# LE JUGEMENT DERNIER.

## P O E M E.

---

### CHANT PREMIER.

Ipse Pater mediâ nimborum in nocte coruscâ  
Fulminâ molitur dextra ; quo maxima motu  
Terra tremit ; fugère feræ , & mortalia corda  
Per gentes humilis stravit pavor.

.... Virgile.

**T**ANDIS QUE d'autres chantent la fortune des Grands , la gloire des Conquérons , les révolutions des Empires , & tout ce pompeux appareil de la puissance humaine : tandis que les Poëtes de ma patrie s'échauffent sur les pas du Héros \* de l'Angleterre , & s'immortalisent à chanter ses actions immortelles : moi , je m'avance jusqu'au terme de siècles , & j'ouvre dans l'avenir , aux yeux des mortels , une scène bien plus étonnante , & bien plus terrible que le spectacle de nos champs de bataille. Je veux frapper leurs oreilles des sons éclatans de

---

\* Le Duc de Malborough.

## 414 LE JUGEMENT DERNIER.

la trompette qui rassemblera les nations , & leur fera entendre les derniers gémissemens de la nature expirante : je veux peindre l'univers dans les allarmes , la terre & les Cieux écroulés , le sceptre antique de la mort brisé , le sein des tombeaux s'agitant pour reproduire les morts , l'immortel arrivant pour les juger , & prononçant l'arrêt de leurs destinées éternelles.

SUSPENDU entre la terreur & la joie , je contemple mon hardi dessein , & je me demande en tremblant ; s'il est vrai que c'est moi qui l'ai conçu. Tout ce que l'astre du jour , ou ceux de la nuit ont vu de grand & de terrible , est bien au-dessous de mon entreprise. Depuis que je l'ai formée , je ne vois plus ni éclat ni grandeur dans le trône de l'Angleterre , ni dans la puissance ; & les bornes du globe que j'habite sont trop resserrées pour mes vœux. Environnez-moi pour m'entendre , foule de mondes épars dans l'univers : & vous , Anges , quels que soient vos rangs & votre nature , quelles que soient les distances de votre séjour , venez tous au secours d'un foible mortel. C'est la gloire de votre maître éternel que j'entreprends de chanter.

SOUVERAIN ARBITRE de tous les êtres , toi devant qui les Anges s'inclinent & s'abaissent : si au premier signal de ta volonté , tous ces objets que nos yeux admirent , tous ces mondes étincelans de lumière sortirent en foule du sein de la nuit & des abîmes du chaos , & vinrent se ranger dans l'espace ; daigne aussi me faire sentir l'impression de ta puissance. Apaise le trouble de mes sens , dissipe les ténèbres de mon ame , inspire-moi , féconde mes efforts , & donne à mon génie la force de s'égalier à la grandeur de mon sujet.

HOMME , lève les yeux & contemple la beauté de l'univers. Vois la terre & la riante surface de

les plaines : ce tapis de verdure & de fleurs dont le printemps l'embellit : ces moissons dorées dont l'enrichit l'automne. Entends les mugissemens de l'antique Océan : vois ces monstres qui se meuvent dans son sein , & dont les énormes masses forment dans ses flots des torrens qui entraînent les vaisseaux arrêtés par le calme. Vois ces forêts qui s'élèvent & couronnent la cime des monts ; ces fleuves qui bornent les Empires & partagent les climats ; ces vallées qui nourrissent les semences brillantes de l'Or , & tiennent la fortune des Royaumes & des Rois enfermée dans leurs mines profondes , ces collines qui montent dans les nues & ombragent de leurs têtes les plaines d'alentour. Vois ces vastes Cités , ces armées nombreuses , ces flottes immenses , & dans les canaux d'Albion la flotte souveraine qui donne des loix à l'Europe. Si ton œil ne peut embrasser la vaste perspective de la terre, vois-en l'abrégé dans la seule Angleterre.

PORTE ensuite tes regards sur les merveilles du firmament. Quelle distance de l'Orient à l'Occident ! L'œil n'atteint qu'avec peine les bornes opposées de cette étendue d'azur ; vaste théâtre où les tempêtes peuvent déployer toutes leurs fureurs, & Dieu toute sa colère. Vois ces flambeaux dont les feux embrasent le pôle , éclairent la marche des saisons , & guident les pas de l'année. Ils brillent depuis la naissance de l'univers , sans avoir rien perdu de leur éclat. Vois leurs révolutions finir & recommencer : que le cercle qu'ils parcourent est vaste ! Que l'espace où tous ces astres roulent pressés par milliers , est immense ! N'admires-tu pas la grandeur de tous ces ouvrages , la solidité de leurs bases ? Ne te paroissent-ils pas bien dignes d'être immortels ? . . Hé bien , tous doivent périr & tomber comme le foible grain que l'automne a mûri. On cherchera vainement les lieux

où fut la terre, où fut le firmament. Il ne restera dans les Cieux aucune trace de cet amas brillant de constellations, ni sur la terre, aucun vestige de l'Empire où les Stuarts ont régné. Le temps sera anéanti, l'univers effacé; il ne restera pas un seul atôme dans l'immensité du vide.

TÔT OU TARD, à quelque époque de l'avenir, dont le terrible secret est caché dans le livre de la destinée; peut-être après que la terre aura dix mille fois encore renouvelé ses moissons, que toutes les scènes de sa surface auront éprouvé mille changemens divers; lorsque de nouveaux Empires seront sortis des ruines des anciens; que d'autres Bourbons, & (si les hommes en sont dignes) d'autres Annes, regneront sur d'autres contrées; tandis que l'espèce humaine, toujours bruyante & tumultueuse, s'agitiera encore sur les traces battues vingt siècles auparavant, & quelle ne songera pas plus que les générations présentes au jour où la terre s'écroulera, où le soleil s'éteindra; ce jour épouvantable arrivera... Eveillez-vous, Mondes, éveillez-vous : Maîtres des nations, écoutez & tremblez...

UN NUAGE ÉPAIS s'élève & dérobe le jour : une nuit soudaine enveloppe tous les Empires de la terre : les vents impétueux déchirent les forêts & dispersent au loin leurs débris : ces montagnes qui parurent éternelles s'ébranlent & se balancent dans l'air comme les cèdres qui couvrent leurs cimes : les vallons entr'ouverts montrent le fond de leurs abymes : l'Océan agité dans toute sa masse, mugit dans tous ses flots, brise ses barrières & se déborde par tous ses rivages : des taches de sang s'étendent & rougissent le disque argenté de la lune : le globe du soleil s'éteint dans les ténèbres ; un tonnerre continuel gronde dans la profondeur des Cieux, & ses longs roulemens se répandent d'un pôle à l'autre pôle.

EN CE MOMENT, la trompette fatale, à moitié découverte à l'œil des mortels, répandra ses sons épouvantables : ses bruyans éclats pénétreront jusqu'au centre de la terre, & ébranleront les voûtes de l'univers.... Les vivans tomberont morts, les morts s'éveilleront de terreur. Jamais son plus formidable n'effraya la nature. Non, le bruit des clairons guerriers, dont les Cieux retentirent, quand Satan & Dieu combattoient dans les plaines Éthérées, les éclats des foudres que le Tout-puissant lançoit sur les Anges rebelles, ni l'horrible cri qu'ils poussèrent en tombant dans l'abyme, ne furent point si terribles.

SI LES ANGES sont tombés, comment l'enfant de la terre peut-il ne pas trembler & se croire en sûreté ? La vertu ne se donne point gratuitement à la paresse : elle se vend au courage. Il faut des travaux, des peines, des efforts continuels pour l'obtenir & pour la conserver. En deçà du tombeau, il n'est point de bonheur pur & paisible ; les périls succèdent sans fin aux périls ; ne cherchons ici-bas que les plaisirs inquiets de la victoire, & non pas les plaisirs tranquilles de la paix.

SI L'HOMME se soumettoit de bonne grace à sa destinée, s'il rentroit dans les bornes de sa nature, si, lorsque la volupté lui tend ses bras séduisans ; que la beauté lui sourit, que l'ambition le tente en étalant devant lui les charmes du pouvoir, son ame se transportoit dans cet avenir, qu'elle se représentât l'appareil de ce jour épouvantable ; qu'elle s'imaginât entendre les sons de la trompette, voir les morts se lever tremblans du fond de leurs tombeaux silencieux, ces images feroient sur elle des impressions si profondes, qu'il n'est point de puissance sur la terre qui pût ébranler ses résolutions. Se croyant déjà la compagne des Esprits célestes ; elle ne jetteroit sur le monde que des regards dé-

daigneux : en vain la mort , présente & le glaive en main , menaceroit de frapper : sûre de vaincre , elle demanderoit le combat , & mesureroit l'espérance de ses plaisirs sur la grandeur de ses dangers.

C'EST LE CRIME qui rend ce dernier jour si terrible. Evitez le crime , & vous me verrez sans effroi continuer de déployer devant vous le tableau complet de ce grand événement.

TANT que le serpent peut nuire , tout ce qu'il a d'aimable excite notre frayeur , & nous fait craindre l'épaisseur du gazon : mais dès qu'une fois son dard est arraché , dès qu'il n'est plus dangereux , il s'embellit à nos yeux ; nous admirons son œil étincelant , sa peau lisse & bariolée , ses écailles luisantes , sa queue qui se replie , sa tête qui se dresse ; tout ce qui nous faisoit horreur nous fait plaisir , & notre aversion se change en amour.

VIENS DONC , ma muse , toi dont l'humeur mélancolique aime les scènes de tristesse & d'effroi , toi qu'on voit si souvent errante au milieu des tombeaux & des sombres Royaumes de la nuit , viens peindre toute l'horreur de ce moment , le plus affreux de tous ceux que l'univers aura vus depuis sa naissance , où la terreur & le désespoir seront à leur comble : commence par dire quel changement se fera sur la terre , & quels sentimens étranges agiteront le cœur de l'homme.

QUEL SPECTACLE DÉPLORABLE ! Jadis la terre fortunée , mollement inclinée sur son axe paisible , rouloit avec majesté dans son orbite : mille planètes brillantes tournoient sans relâche autour d'elle & composoient sa cour : les nues étoient chargées d'entretenir l'agréable variété des saisons , & les douces vicissitudes de l'automne & du printemps ; les autres de conduire ses vaisseaux sur l'étendue des vastes mers ; celle-ci d'élever & d'abaisser la

surface de l'Océan ; celle-là de l'éclairer de ses rayons , & de porter tour à tour à ses deux hémisphères le tribut de l'or de sa lumière. Ce globe si chéri des Cieux , si favorisé du Créateur qui en avoit fait un séjour de plaisirs & de délices , maintenant deshérité de sa tendresse paternelle , est tristement plongé dans les ténèbres & abandonné aux horreurs du désespoir & de la nuit. Plus de soleil qui brille au-dessus d'elle pour l'éclairer : plus de lumière , que les effrayans éclairs des foudres qui sillonnent les Cieux : ses montagnes sont écroulées : ses fleuves fameux sont taris , & sa surface défigurée n'offre plus qu'un chaos informe , qu'un long enchaînement de ruines. Rien n'est en sûreté sous le trône de Dieu.

O TERRE , telle est ta destinée ! Quelle consolation ! quel asyle offriras-tu à ton coupable maître ? Que l'homme , ce Roi si fier de tes Empires , sera profondément humilié ! Comme il maudira sa noble stature , & cette forme imposante qui sembloit le distinguer du reptile qui se traîne ! Il reconnoît maintenant que le ver est son égal & l'enfant de la même argile que lui ! Quelles tranfes douloureuses éprouvera son cœur tremblant ! Dieu puissant , pourquoi abandonnes-tu ainsi l'ouvrage de tes mains ? O toi , qui dans ta longue agonie sentis la douleur parcourir tes veines palpitantes & pénétrer tes sens de ses pointes aigues ! toi que la mort a conduit captif dans ses sombres Royaumes , & qui as appris d'elle l'horrible mystère des maux des mortels , Dieu sauveur protège-moi dans cette heure épouvantable !

UN MALHEUREUX qui a trahi son Roi , sent qu'il ne pourra soutenir ses regards menaçans : son cœur épouvanté lui conseille la fuite : il veut sortir de sa patrie , & chercher dans un pays lointain un abri contre la vengeance : mais des ordres

rapides l'ont devancé; un décret rigoureux lui ferme les mers & l'emprisonne dans sa patrie : le port où il cherchoit son salut, le repousse sous le coup du glaive. Ainsi les hommes fuiront de l'Orient à l'Occident, du pôle à l'équateur, implorant vainement un abri contre la colere d'un Dieu vengeur. Ils demanderont aux flammes de les envelopper, aux mers de les ouvrir, aux rochers de les enfermer dans leurs flancs. Les mers rejettent de leur sein les coupables & les renverront à leur destinée : les antres des rochers ne feront que des prisons qui les garderont jusqu'au moment du supplice.

AMBITION, étale toute la pompe de tes grandeurs; richesse, offre-moi tous les trésors des Indes; vigne chargée d'un fruit délicieux, vante-moi la douceur de ton nectar enyvrant; beauté, déploie devant moi tous tes charmes : comme je les dédaigne, lorsque le desir des biens immortels s'éveille dans mon ame, & que sur l'aîle des transports, elle s'élançe dans les Cieux comme Elie dans son char de feu ! Recevoir en souriant les menaces de la mort, languir après le moment de sa dissolution, éprouver du plaisir en voyant l'argile de son corps tomber en ruines, sentir un doux transport, aux approches du tombeau : religion, tu es tout sur la terre, le reste est un néant, & je ne vois dans l'univers que mon ame & Dieu.

O MON AME, adore sans cesse ce Dieu à qui tous ces êtres inanimés rendent hommage. Soit qu'ils suivent les loix qu'il leur a tracées, soit qu'ils s'en écartent; c'est à lui qu'ils obéissent. C'est par ses ordres que les flammes ont suspendu leur pouvoir dévorant, que les flots liquides se sont durcis en masses immobiles. Les monstres qui infestent les mers, ces monstres altérés de sang, qui ne respirent que la proie, s'apaisent au premier signal



signal de sa volonté , adoucissent leur nature sauvage , & deviennent les protecteurs de l'homme étouffé. Je t'atteste , ô toi qui demeuras trois jours enseveli dans les entrailles profondes de la baleine , tandis que la nuit t'environnoit de toute son horreur , & que l'Océan courroucé mugissoit au-dessus de ta tête.

LE TONNERRE gronde ; l'éclair vole , tous les vents déchaînés & furieux sont venus se combattre sur les mers : les vagues écumantes élançées dans les nues découvrent le fond des abymes : la mort accourt & se présente aux matelots épouvantés. Ils jettent un regard tremblant sur leurs actions passées. Le courage les abandonne. Immobiles & muets de terreur , leur ame est affaîssée dans un morne & profond désespoir. Ni larmes , ni prières ne peuvent apaiser la tempête. La barque est surchargée de ses richesses : ils jettent leurs trésors aux flots irrités. Si du moins par ce sacrifice ils pouvoient racheter la vie ! Mais l'orage continue : la barque est prête à s'enfoncer... Plus de merci. Pour se sauver eux-mêmes , ils saisissent le Prophète tremblant & le précipitent dans la mer. Il descend au fond de l'abyme : les vagues se referment sur sa tête ; il est compté au rang des morts.

IL VIT : le Maître du monde jettant un regard propice sur son serviteur , étend pour le sauver , sa main puissante. Il impose silence à la tempête , commande aux flots d'ouvrir un sein paisible au mortel qu'il protège , & de le porter mollement embrassé de leurs ondes. Il met un frein aux monstres de l'abyme : les monstres s'éloignent avec respect , oublient leur voracité à la vue de leur proie , contemplant sans colère cet hôte nouveau , & se jouent innocemment autour de lui.

MAIS voici un prodige nouveau. La voix du  
*Tom. II.* L

maître de la nature a pénétré jusqu'au fond des mers : grand Leviathan, c'est toi qu'elle appelle : il prête l'oreille en silence : il a entendu son maître : il tressaille de joie, s'élançe ; & bondissant dans les flots, il les agite comme la tempête : il s'avance : les sables émus noircissent & troublent l'onde ; les vagues partagées reculent jusqu'aux rivages.

LE MONSTRE écartant ses machoires énormes laisse voir dans ses flancs un gouffre aussi vaste que ceux de la terre déchirée, lorsque l'air emprisonné dans ses entrailles, fait effort contre sa surface tremblante, & s'ouvre un large passage. Le Prophète contemple avec surprise sa sombre profondeur, parcourt des yeux son vaste contour, & les files tranchantes de ses dents monstrueuses. Enfin il prend possession de cette retraite spacieuse, & vogue en sûreté dans ce vaisseau animé.

LUI SEUL entre les mortels éprouva le charme inconnu d'entendre sans danger les aquilons mugir dans les flots, de rester suspendu sur la cime de leurs montagnes liquides, de descendre jusqu'à ces eaux, dont la masse immobile dort en silence loin du bruit des tempêtes. Lui seul pénétra dans les fondemens souterrains où s'appuyent les collines de l'Océan, & dans les antres ténébreux de ses rochers inclinés. Il respira dans les lieux où la sonde n'atteignit jamais, & voyagea vivant dans l'empire solitaire de la mort.

IL VÉCUT deux jours & deux nuits, cette vie merveilleuse, errant au travers d'épaisses forêts de corail, & des labyrinthes ignorés de rochers & de sables. Dès que les rayons de la troisième aurore eurent doré les côteaux & argenté les flots, le Roi des mers se soulève sur leur surface & dépose doucement sur le rivage l'hôte fragile & sacré dont l'Eternel l'avoit chargé de lui répondre.

---



---

## LE JUGEMENT DERNIER.

---

### CHANT SECOND.

Nous espérons que les morts ressusciteront du sein de la poussière , & qu'en suite ils seront immortels comme des Dieux.

..... *Phocyl.*

**M**AINTENANT l'homme s'éveille : il se lève de la couche silencieuse où il a reposé pendant des siècles ; il secoue le sommeil d'une nuit de dix mille ans , & s'avance sur les bords d'un monde nouveau. Ma muse n'est point de celles qui se bornent à chanter les bergers ou les Rois. Elle s'abandonne à sa fougue : elle ose se risquer dans la vaste éternité. Mon sujet embrasse l'univers , & mes chants intéressent toute la race humaine.

UNE SECONDE FOIS la trompette sonne. C'est le signal de l'assemblée universelle de tous les êtres qui ont respiré. La plaine où vont se rendre toutes les générations est préparée par des tourbillons impétueux qui renversent , emportent , cités , forêts , montagnes , dans les abîmes , & ne laissent qu'un espace immense & aplani.

DEJA LES TOMBEAUX s'ouvrent & rendent leur dépôt. La poussière s'anime , les ossements s'agitent , les membres dispersés se meuvent , se cherchent , s'unissent & complètent des corps immortels.

TANDIS que l'univers soumis fléchissoit sous les loix de la superbe Rome , Rome obéissoit à Pom-

L ij

## 124. LE JUGEMENT DERNIER,

pée. Un jour perdu , perdit ce maître de la terre ; & le rendit un objet de mépris & de pitié , aux yeux mêmes de son ennemi. Victime tombée sous les coups d'un traître , son sang rougit le poignard d'un lâche assassin , & fut répandu avec impunité. Si du moins il eût rendu sa grande ame au milieu des horreurs des combats ! Si les cris confus des mourans , mêlés aux sons des clairons , eussent accompagné les derniers soupirs du héros , & honoré sa mort ! Mais il périt sans gloire & sans vengeance ; tandis que César lance un regard de mort sur le monstre dont la main ensanglantée lui fait présent de l'univers , dans la tête de son rival , son corps hideux reste abandonné sur le rivage. Cette tête & ce tronc défiguré se rejoindront encore , quel que soit l'intervalle des Royaumes & des mers qui les aient séparés. Il ne sera pas sur la terre ou dans l'air un seul atôme qui ne s'anime à ce signal puissant , & ne reprenne le mouvement & la vie.

AINSI dans un beau jour d'été l'on voit un essain d'abeilles bourdonnantes , enchaînées l'une à l'autre , se jouer au milieu des airs , sans pouvoir fixer leur volage inconstance : mais que l'airain sonore vienne à retentir ; charmées de ses sons , elles mettent fin à leurs erreurs , elles descendent par pelotons autour de l'arbre voisin , & se suspendent avec grace à ses rameaux.

QUAND les corps seront rajeunis , l'ame , qui peut-être erroit près du pôle , ou voyageoit émerveillée au milieu des astres brûlans , ou qui restoit attachée aux lieux où reposoit son corps , ou bien côtoyoit déjà les bords de son séjour éternel , agitée de crainte & de desirs , dans l'attente de sa destinée , l'ame alors , fidèle à son union , revient épouser son argile immortalisée , & s'y unit pour ne s'en séparer jamais. Elle ne craint plus que la

vie s'en échappe comme auparavant ; ce n'est plus une machine fragile & périssable ; des ressorts que le tems ne peut user , entretiendront désormais ses mouvemens éternels.

Ainsi un fragile modèle reçut d'abord du génie de l'Architecte la forme fugitive de l'édifice qu'il a conçu ; avant que cette esquisse aggrandie devant le palais somptueux dont le chêne & le marbre durable ont élevé les colonnes , affermi les fondemens ; avant que l'airain & le fer eussent enchaîné de leurs robustes liens tout l'ensemble de l'édifice , & lui eussent promis de le défendre long-tems contre l'injure des siècles.

MAINTENANT cette voûte antique & sacrée , ce dôme fameux où viennent se rendre tôt ou tard , du sein des Cours ou du milieu des camps , tous les héros de l'Angleterre , quelles que soient leur grandeur , leur sagesse , ou leurs vertus , pour nourrir le ver & se résoudre en poussière ; cette demeure solennelle des morts couronnés , où les sujets foulent sous leurs pas les Monarques gissans , voit une race nombreuse de Héros & de Rois sortir de son sein , & remplir sa vaste enceinte. Ici , ce n'est plus l'épée de la victoire qui donne les couronnes ; c'est la vertu ; le mortel , qui vécut le plus vertueux , ressuscite le plus grand.

Et , ce ne sera pas seulement des champs de sépulture & du sein des tombeaux que sortira la foule des hommes. Du milieu des fondemens qui portent nos palais pompeux , de tous ces lieux chatmans consacrés à nos jeux & à nos plaisirs , s'élèvera le peuple nombreux de nos ancêtres , dont les ossemens foulés servent de base à l'appareil du luxe de leurs enfans. Il n'est point de place sur la surface du globe , où l'on n'ait creusé une tombe , & le sable du fond des mers est jonché de cadavres. Tout est rempli , tout est couvert de

débris de l'homme , & dans ce jour terrible , on verra de toutes parts l'espèce humaine renaître , & sortir par essains de ses tombeaux en feu.

MAIS tous ne se réveilleront pas en même tems ; & tous n'éprouveront pas les mêmes sentimens à leur réveil. Les uns n'ouvriront qu'à regret leurs yeux à la lumière , seront effrayés de l'éclat du jour , regretteront le tombeau , & rappelleront la nuit. Les autres , dont la vertu long-tems éprouvée & toujours inébranlable , aura triomphé des assauts du vice & du choc des passions , dont la ferme volonté n'aura point cédé aux charmes séducteurs de la volupté , ni fléchi sous la menace des tyrans , envisageront sans pâlir ce jour d'horreur , paroîtront des Dieux invulnérables au milieu des éclats redoublés de la foudre ; les astres tombans , ni la terre tremblante , ne troubleront point leur ame tranquille. Ils verront d'un front calme la terre se dissoudre , les Cieux s'écrouler , l'abîme s'entr'ouvrir , toute la nature armée pour détruire : ils béniront l'aurore de ce jour éternel , & souffriront avec peine les délais qui retardent leur bonheur.

ICI la grandeur est abaissée , la force est impuissante ; le pauvre est dans la joie , la beauté se fait horreur & cache son visage. Chrétiens & Juifs , Turcs & Payens , tous sont confondus dans le même troupeau , & peut-être des hommes qu'un zèle fanatique arma pour défendre leurs opinions , & qui , frappés de blessures mutuelles , sont morts ennemis l'un de l'autre , s'éveilleront amis ; & se tenant par la main , iront se présenter à leur commun Créateur , pour lui demander le même bonheur.

MAIS la confiance & la joie seront sur-tout pour les bienfaiteurs du genre-humain. Qui sont ceux que je vois briller avec distinction dans ce rang

illustre ? Muse , prosterne-toi , & paie l'hommage de ta reconnoissance aux hommes vertueux à qui tu es fière de la devoir. Wicham , Fox , Chickley , je vous salue , noms illustres , dont l'éclat doit briller dans les siècles les plus réculés. C'est sous les ombrages que vos mains ont plantés , près du cristal des fontaines que vous avez ouvertes , que mes doigts tremblans ont essayé les premiers sons de ma lyre. Votre gloire fut d'obliger les Rois de mon pays en faisant le bonheur de leurs peuples. Maintenant vous vous levez immortels pour vivre heureux.

· ET MOI , qui étois , il y a quelques années , moins que le ver , l'atôme & l'ombre , est-il vrai que je vivrai , quand tous ces astres seront éteints ? Survivrai-je à la terre anéantie , & marcherai-je l'égal des Anges ? Debout , devant le trône de l'Éternel , verrai-je éclore de ses mains des mondes nouveaux , où l'on racontera peut-être les aventures de l'espèce humaine ?

MAIS avant que ce bonheur commence , avant que l'ame s'élève dans ces demeures éternelles , le Juge descend au bruit du tonnerre , & tout le genre-humain comparoît devant son tribunal.

JE VAIS crayonner ce hardi tableau. Grande Reine à qui j'obéis , écoute avec respect. Je n'ai pas besoin du secours de l'art pour maîtriser l'attention & pour émouvoir les cœurs. Loin d'ici toute fiction , & tout ce merveilleux inventé pour étonner l'imagination. Voyez si ce Dieu qui descend , est un Dieu fabuleux : c'est le véritable : à son approche , les mondes innombrables qu'il a formés sont dans le silence & dans l'attente.

VOIS la vaste enceinte de l'amphithéâtre où toute la race humaine doit entendre son arrêt : une garde d'esprits immortels l'environne. Les générations viennent par flots s'engloutir dans cette plaine im-

menſe. Chaque ſiècle , chaque Empire , y verſe ſes habitans : il ne reſte plus de trace de cette chaîne de ſiècles qui ont ſéparé les époques différentes de la naiſſance des rois. Nemrod & Bourbon ſe mêlent dans la foule : Adam ſalue le dernier de ſes enfans.

QUE LA SCIENCE eſt frivole , que l'art eſt vain , quand ils ne ſervent pas à la vertu ! Que de tems a été perdu , que de volumes ont groſſi ſous la main des Savans , pour fixer le jour de la naiſſance d'un héros & compter ſes ancêtres ! Quelle joie , quels transports ne doivent-ils pas éprouver en ce moment , où la ſuite des hommes célèbres , que les premiers ſiècles du monde ont vu naître , ſe découvre à leurs yeux ? Hélas ! Tous ces Savans ſont maintenant occupés de ſoins bien plus importants : & Céſar même paſſeroit ſous leurs yeux , qu'ils ne ſongeroient pas à le remarquer !

QUEL NOMBREUX CONCOURS ! Les vagues qui ſe brifent ſur les rivages rétentiffans , les feuilles tremblantes des forêts agitées , les luſtres d'or attachés à la voûte des Cieux , ne ſont point en ſi grand nombre. Toutes ces armées formidables , dont la préſence faiſoit tomber un Empire & naître l'autre , & dont l'arrière-garde marchoit encore dans les ombres de la nuit , lorsque leur large front s'avancoit déjà ſur le champ de bataille , éclairé des premiers rayons de l'aurore : ce monde de ſoldats que le puiffant Xercès traînoit à ſa ſuite ; tous les guerriers qui ont combattu dans les plaines de Cannes , où Rome victorieuſe fut forcée de céder la victoire à Cartage , & reçut une plaie ſi profonde , qu'une ſeconde plaie ſemblable eût terminé là le cours de ſes deſtinées , & privé la terre de ſa quatrième monarchie , tous ceux encore qui remplirent les champs fameux de Blenheim & de Ramillies ; tous ſont ici ; mais leur



foule se perd & devient insensible dans la foule des hommes , comme une vague dans l'immensité de l'Océan.

» ENFANS DES HOMMES , préparez-vous au jugement » , crie une voix éclatante qui perce les airs. La terre tremble de nouveau ; j'entends ses gémissemens profonds ; j'entends les enfers retentir au fond de leurs abîmes.

O TOI , qui que tu sois , qui fus le plus puissant des Monarques de la terre , qui naquis sous l'étoile la plus heureuse , qui ne ceignis jamais sans succès ton épée fortunée , qui réunis le plus de Royaumes sous ta domination ; toi qui dans le jour de tes triomphes , t'écriois : « que le Tout-puissant » regne s'il veut dans les Cieux ; cet univers est » mon Empire ; » tremble en ce moment de lever les yeux. . . . O ma muse , quel trouble t'agit ! Quels nombres , quelle mesure vas-tu choisir ?

SOUDAIN des ondes de pourpre enflamment les Cieux : l'instant d'après , ce rideau de feu s'ouvre & laisse voir dans l'enfoncement le Dieu qui re-gnoit invisible sur les mondes. C'est de là qu'il gouverne la nature , que d'un regard il pénètre , embrasse tous ses ouvrages , crée , conserve & détruit ; c'est de cet éloignement qu'il nous voit comme des fourmis , errans à l'aventure sur ce globe suspendu dans l'air.

C'EST du fond de ce sanctuaire que je vois sortir le fils de l'Eternel. Dieu ! Quels torrens de lumière ont blessé ma vue éblouie ! Il est porté sur un trône flottant ; son front est majestueux comme à l'instant où il forma l'univers , terrible comme au moment où il précipita des Cieux l'Ange enflammé des enfers. Une ceinture d'étoiles entoure ses flancs radieux : la nuit repose sur ses sourcils , son visage a l'éclat de l'aurore. S'il abaisse sur l'homme un regard doux & favorable , l'homme attend

ou reçoit le bonheur : mais si ses yeux ardens lancent le feu de la colère , le malheur nous saisit. A sa main gauche est le volume brillant de la science ; à sa droite , le glaive de sa justice étincèle.

C'EST dans cet appareil que s'avance au travers des Cieux , au milieu des foudres & des éclairs , l'arbitre de la vie & de la mort : la troupe des Anges le précède , rangés en files brillantes , & célébrant sa gloire dans des concerts ravissans. Descendu jusqu'à la hauteur des astres , il s'arrête : là tous les nuages assemblés s'élèvent & s'arrondissent en deux colonnes nuancées d'or & de pourpre. L'une s'appuie sur la terre : l'autre repose sur les mers , & les vagues enflées blanchissent d'écume sa large base. Elles soutiennent le tribunal où il va juger l'univers. Des voiles formés du plus pur azur des Cieux flottent du haut de cette voûte de cristal , & se jouent autour des colonnes. La mort est enchaînée à la base du tribunal sur les débris de son glaive.

C'EST LA que le Juge éternel , monté sur son trône , paroît dans tout l'éclat de la divinité : ses vêtemens sont parsemés d'étoiles merveilleusement arrangées ; le globe étincelant d'un soleil brûle à ses pieds.

ALORS un Archange radieux déroule de son bâton d'argent l'étendard de la religion , dont les ondes flottantes ombragent & découvrent tour à tour la moitié de l'étendue des Cieux.

O GLOIRE FORMIDABLE , dont l'éclat tourmente les yeux du coupable ! Arrête , muse imprudente ; ne révéles point les horribles pensées qui se forment dans le cœur des méchans. Crains de dire qu'ils souhaitent que tout cet appareil ne soit qu'un rêve , que leurs ames périssent avec leurs corps , ou que Dieu soit dépouillé de l'Empire de l'uni-

vers. Dis plutôt, si tu le fais, par quels moyens on peut espérer d'éprouver les plus doux transports, en contemplant ce spectacle étrange. Mais en est-il d'autres que le repentir sincère, qu'une conscience sévère, qui ne fait point se pardonner ses vices ? En est-il d'autres que les larmes du remords, les travaux, la vigilance, & les saintes violences de la prière ? C'est ainsi qu'en ce moment, animé d'une ferveur inconnue à mon âme, je dépose mon cœur aux pieds de l'Éternel, & le dévoue à lui dans ce temple auguste, dont les Cieux forment l'enceinte, trop étroite encore pour la grandeur de son maître.

O TOI, dont la balance pèse les montagnes, dont le souffle peut changer l'Océan des eaux en Océan de feu, & ses flots humides en flots brûlans, le plus foible des enfans de la terre, tremblant & prosterné, tombe à tes pieds, & implore ta clémence. Ah ! Daigne commander aux vents d'emporter, d'ensevelir mes fautes & le passé dans les abîmes de l'oubli. Que je voie toujours ton pouvoir & ma foiblesse, & que mon âme te soit dévouée toute entière : regne sur ma volonté : excite, calme à ton gré mes passions. Si j'éprouve les bouillans transports de la colère, que mon indignation tombe sur mes vices. Que mon cœur s'enflamme pour secourir les malheureux, & soulever le fardeau dont son âme est oppressée. Que le volume, où ta sagesse a dicté ses leçons, soit toujours devant mes yeux, & que ma raison ne se lasse point d'y lire. Quel est celui qui tous les ans pare le printems de fleurs comme une jeune bergère, & dit à l'été de s'avancer comme l'épouse sortant du lit nuptial ? Quel est celui qui fait éclore les fruits du sein fécond de l'automne, & ordonne ensuite à l'hiver de la dépouiller de sa parure ? Ce n'est pas le maître de l'Empire Otto-

man , ni le Czar plus grand que lui , ni cette reine qui , du sein de notre Isle , donne à l'Europe la paix ou la guerre.

QUE tous les objets de la nature rappellent à mon ame le souvenir de son auteur ! Quand j'entends l'Océan mugir , ou gronder le tonnerre , que la terreur de sa vengeance excite dans mon cœur des allarmes salutaires ! Quand je vois la terre se parer de fleurs , ou les astres répandre la lumière , ô mon ame , n'oublie jamais de lui rendre hommage.

QUE dans toutes les scènes variées de la vie , au milieu des plaisirs de la richesse , ou des horreurs de l'indigence , ta gloire soit toujours le terme de mes pensées & le but de mes démarches. Soit que l'épée de la guerre brille dans nos mains , soit que dans le repos de la paix nous chantions à l'ombre de nos vignobles , c'est à toi que doit retourner la gloire de nos conquêtes , ou l'hommage des doux plaisirs de nos vendanges. C'est toi qui flétris la grappe , ou qui la colores ; c'est par tes ordres que l'arc est bandé , que les traits sont lancés , & que nos armées victorieuses passent les mers , & donnent à la reine d'Albion le sceptre du Nord.

FAIS que toujours levé avec l'aurore , j'ouvre par la priere & te consacre le jour naissant : que mon ame à son reveil entonne ta louange , & s'élève par degrés dans les Cieux avec l'astre qui nous éclaire ; qu'à mesure qu'il avance dans son cercle brûlant , mon cœur s'embrase de plus en plus des feux de ton amour , & que mes hommages ne finissent pas encore après qu'il a disparu.

PERMETS à la nuit de m'entretenir de ta grandeur , lorsqu'elle a tiré le sombre & majestueux rideau qui ferme le monde ; que les astres taciturnes s'élevant sur nos têtes , portent dans l'âme une clarté

clarté paisible , & nous montrent la nature dans un jour plus doux. Oh , comme le tumulte des idées se calme en ce moment ! Comme l'ame attendrie sent la vertu la pénétrer de ses douces émotions ! Quelle occupation sublime & délicieuse , de suivre cet arc étoilé , & d'arriver jusqu'au palais du Monarque des jours , d'admirer sa cour , de briguer ses faveurs , & d'abaisser de cette hauteur ses regards sur l'univers assoupi !

N'ES-TU PAS CELUI qui peut ébranler les fondemens du monde ? Emploie donc ta puissance à dompter ma volonté rebelle. Toi qui peux mettre un frein à la fureur des flots , apaise les transports & le trouble de mes sens ; enseigne-moi à opposer une fermeté toujours égale aux attraits du plaisir & aux assauts du malheur. Sois toujours l'objet de mes desirs ; entretiens dans mon ame le feu sacré de la religion ; soutiens là dans l'espérance , & fais-lui saisir le prix que ta main a caché dans le sein de l'éternité. Qu'au grand jour des récompenses , je voie sans frayeur le livre fatal s'ouvrir ; & que porté dans le séjour du bonheur , je mêle aux concerts des anges ma voix reconnoissante.



---



---

## LE JUGEMENT DERNIER.



### CHANT TROISIEME.

Esse quoque in fati reminiscitur affore tempus ,  
 Quo mare , quo tellus , correptaque regia Cœli  
 Ardeat , & mundi moles operosa laboret.

..... *Ovid. Met.*

**J**E VEUX chanter l'ouverture fatale du livre des destins ; les demeures brillantes des Anges & des hommes vertueux ; l'horrible destinée des coupables ; le séjour affreux des tourmens & des maux. C'est ici le dernier & le plus grand des efforts de ma muse. C'est maintenant qu'elle doit s'élever au plus haut degré de sa gloire , ou rester pour toujours ensevelie dans les ténèbres de l'oubli. Mais elle s'anime ; elle s'enflamme près du terme de sa course ; elle monte au-dessus du pole étoilé. Dans son vol rapide , elle voit l'univers diminuer , le soleil s'éloigner , s'éteindre. Son œil fatigué de l'éclat nouveau des Cieux a peine à soutenir leur splendeur. Elle entend les chants d'allégresse des Archanges , dont la nature entière répète & prolonge les sons.

TANTÔT dix mille trompettes sonnent à la fois : tantôt succède un profond & vaste silence. Anges & hommes restent muets & immobiles. Elevé au-dessus d'eux , le Juge terrible promène ses regards autour de lui. Les Cieux sont remplis de l'éclat de sa gloire. Alors il pose sa main sur le livre fa-

tal que des Seraphins soutiennent devant lui : à l'instant où il brise le sceau , on entend un gémissement universel. Oh mon ame ! Seras-tu là ?

IL COMMANDE , & la foule des hommes est rapidement séparée en deux portions. Vois à sa gauche quel abattement , quelle pâleur hideuse défigure les visages : quelque chose de plus horrible que la mort est empreint dans leurs traits convulsifs. Vois dans quelles angoisses , dans quelles tranfes d'effroi ils frappent leur sein & détournent la vue. L'orbe de leurs yeux effarés & tremblans roule dans la frayeur , & révèle les tourmens intérieurs de leur ame : la douleur parle dans chaque geste , dans chaque regard , & d'intervalle en intervalle ils poussent un gémissement de désespoir. Lecteur , si tu es coupable , épargne à ma musé cette triste peinture : tu la trouveras dans ton cœur.

SI TU VOYOIS ton père , ton frère , l'épouse que tu aimois , & tous les compagnons de ta vie , qui n'eurent que les mêmes intérêts , que les mêmes desirs , qu'un même cœur avec toi , séparés de toi pour jamais ; & toi resté seul malheureux ; quelle vue désespérante ! Que ne donnerois-tu pas alors pour avoir encore un jour de vie , une des heures , un des instans que le temps a emportés ? Espère de repousser le flux de l'Océan , d'arrêter la tempête dans l'air , & le soleil dans sa course ; mais désespère d'obtenir cet instant.

VOYEZ à la droite , quels visages aimables & gracieux ! Comme l'image du Créateur est vivante dans leurs traits rajeunis , quelles riantes couleurs , quels yeux brillans d'un éclat immortel ! Quel air triomphant ! Leur regard noble & fier ose s'arrêter sur le tribunal où le Juge redoutable est assis , soutenir le regard menaçant de sa colère. O gloire du juste ! Sont-ce là ces formes humaines qui étoient tombées en poussière ? Mais on voit encore

Mij

sur leur front quelques traces légères de trouble & de crainte altérer leur joie.

AINSI la jeune amante , quand le Prêtre s'approche pour l'unir à son époux , ne voit encore son bonheur que d'un œil inquiet & troublé : son cœur palpite ; l'incertitude & mille sentimens divers l'agitent. L'inquiétude & la joie se mêlent sur ses joues de rose ; elle tremble que quelque accident imprévu ne ravisse de ses mains le bonheur qu'elle est prête à saisir , & ne change en peines cruelles ses douces espérances.

MAINTENANT que la famille d'Adam , depuis le premier jusqu'au dernier de ses enfans , est rassemblée dans deux classes séparées , sans autre différence que celle du crime & de la vertu , levez les yeux , vous qui tourmentez votre vie pour vous rendre célèbres , & pensez que la renommée est quelque chose de grand ; voyez & cherchez les traces de cette gloire de la race humaine , de tous ces exploits vantés , dont on a chargé les annales du temps. Ceux qui fondèrent des sectes , qui conquièrent ou cédèrent des couronnes , qui donnèrent leur nom aux nations , réunirent sous leur obéissance des Empires fameux , comblèrent des vallées , applanirent des montagnes , marquèrent aux fleuves la route de leur cours , soumirent l'Océan à leurs flottes victorieuses , tous sont ici confondus sans distinction : vérité qu'on devoit écrire dans le palais des Rois !

CETTE HEURE , sur laquelle le Tout-puissant a de toute éternité tenu ses yeux attachés , qui a déterminé la création de l'univers , & tous les événemens du monde , soit que sa main ait répandu les biens ou les maux , soit qu'elle ait changé , détruit ou conservé , qu'elle ait renversé les trônes de l'Orient & du Midi ; donné à l'Occident



ou au Nord l'empire de la terre, cette heure terrible est arrivée.

AU-DESSUS, le séjour du bonheur se montre dans tout son éclat : ce jour est encore plus brillant que le jour où les portes des Cieux s'ouvrirent au fils de l'Éternel, lorsqu'il revint triomphant des sombres royaumes de la nuit ; que chargé de trophées il traversa les airs, & fut salué vainqueur aux acclamations des Anges.

AU-DESSOUS, c'est un séjour d'horreur, où les ténèbres sont entassées sur les ténèbres, où les peines se fécondent & se succèdent dans un long enchaînement. Au milieu est une mer de soufre vaste & profonde, dont les flots brûlans se soulèvent pour engloutir & dévorer leur proie. A cette vue épouvantable, les élus dans le sein même de la félicité ne peuvent se défendre d'un sentiment de terreur, & se pressent autour du trône de l'Éternel.

TELLE EST LA SCÈNE qui doit terminer les espérances & les craintes des mortels. Continue ce tableau, qui l'osera... Pour moi, le pinceau tremble dans mes mains : le trouble s'est emparé de mes sens ; & l'univers se renverse devant ma vue. O terreur ! Je vois, je vois le Juge suprême fronçant son sourcil irrité : tout l'appareil des supplices éternels est présent à mes yeux. Je n'en peux soutenir le spectacle : je me sens défaillir : mon sang glacé s'arrête ; mon ame est prête à s'échapper. La seule idée de ces tourmens me tue.

» AH ! Quelle est la main cruelle, s'écriera le  
 » coupable, qui a brisé les barrières de la tombe  
 » où je dormois en paix ? O mort barbare, tu ne  
 » m'as donné qu'un abri passager ; tu ne m'as re-  
 » tenu quelque temps dans ton sein que pour me  
 » livrer à la colère d'un Dieu vengeur. Enchaîné  
 » dans les flammes, la voix ne m'est laissée que

## 138 LE JUGEMENT DERNIER;

» pour pousser des cris de douleur : mes yeux brû-  
» lans ne verront plus d'autre clarté que la lueur  
» des feux qui me dévorent.

» TOUTES CES FACULTÉS dont le Ciel m'avoit  
» fait don pour mon bonheur, le sentiment, la  
» raison, la mémoire, toutes se tournent contre  
» moi, sont mes ennemies, & s'unissent pour me  
» tourmenter. Je n'existerai donc plus que pour  
» souffrir ! Quoi ! Nul relâche ! Nul soulagement !  
» Nul rayon d'espoir ne me luira de quelque coin  
» des Cieux ! Ce Dieu si bienfaisant n'y regne-t-il  
» plus ?

» JAMAIS ! Jamais !... O son épouvantable, & qui  
» précipite la pensée dans un abyme sans fond ! Si  
» je ne fusse jamais né, je n'eusse point été cou-  
» pable, & je ne serois point malheureux. Que ne  
» m'a-t-on laissé augmenter la masse des êtres in-  
» sensibles, former l'onde du ruisseau, ou la fleur  
» des champs ? Dieu compatissant, pourquoi m'é-  
» veiller du sein des ténèbres & de la poussière où  
» je reposois, pour m'affliger de la lumière ? Quel  
» besoin de façonner mon argile à ton image,  
» pour ne lui donner d'autre vie que la douleur ?  
» Les animaux sont plus heureux : Ils naissent, ils  
» vivent & se rendorment dans une mort paisible.  
» La peine est pour l'homme seul.

» O Dieu ! Peux-tu, du sein d'un bonheur par-  
» fait, me voir enfoncé dans cet abyme, & m'en-  
» tendre sans pitié, tantôt t'appeller mon père du  
» milieu de cette mer enflammée, tantôt maudire  
» ton pouvoir ? Mets-tu ta gloire à me voir souf-  
» frir ? Si tu te plais à exercer ta vengeance,  
» prends & lance tes foudres ; renverse des mon-  
» des, mais ne réunis pas ta toute-puissance con-  
» tre un malheureux atôme : oublie-moi : laisse-  
» moi me perdre dans ton immensité, ou laisse-  
» moi mourir encore une fois ». Il est trop tard :

Il n'est plus d'espoir pour les malheureux. Ils porteront sans relâche tout le poids de la colère d'un Dieu irrité.

CEPENDANT les immortels heureux s'avancent en triomphe, vont prendre possession de leurs demeures fortunées, & remplir les trônes que les anges rebelles ont laissés déserts.

QUE D'AUTRES achevent le hardi tableau que j'ai commencé : je sens mes forces s'affoiblir, & mon génie descendre de la hauteur où il s'étoit élevé. Choisissons un sujet moins grand, mais digne encore d'être chanté Je vais peindre le monde en flammes & la dissolution des élémens.

L'HEURE FATALE est arrivée ; & la nature frissonne aux approches de sa fin. De violens éclats de tonnerre donnent le signal. Tous les météores s'attroupent dans les Cieux. Mille éclairs sont lancés sur la terre ; & son globe s'embrase : d'épais nuages montent dans l'air & l'obscurcissent : des lames de feu étincèlent au travers de la fumée ondoyante, & sillonnent le sein de la nuit profonde : les Cieux réfléchissent leurs sombres lueurs. Des quatre coins du monde, quatre anges soufflent de leur haleine immortelle les vents impétueux. L'incendie s'accroît : la flamme se répand ; ses flots s'enflent, s'agitent & remplissent l'atmosphère. Ici elle s'élève en tourbillons, & confond dans une ruine commune les cités & les déserts : là elle tombe en masse sur un Royaume éloigné & le dévore : ici des monts éternels s'écroulent sur leurs fondemens calcinés, & comblent les vallons de leurs vastes débris.

AVEZ-VOUS ENTENDU ce craquement effroyable dont tout le globe a retenti dans sa profondeur ? C'est le fracas de l'Olympe & de l'Atlas tombans. Ces masses énormes posées de la main de Dieu, dont la durée sembloit éternelle, ne sont déjà plus que cendres & fumée.

**MONTREZ-MOI** cette Isle fameuse dont les Rois de la terre venoient mendier les trésors, l'alliance ou la vengeance ; cette terre qui fut chérie des Cieux, & qu'on nommoit l'Angleterre. Les mers qui l'environnent ne peuvent-elles plus la défendre ? Hélas, les mers l'environnent aujourd'hui pour la dévorer !

**LES ANGES** demanderont où furent les limites de l'Asie, & les plaines fécondes de l'Europe ; dans quels lieux s'étendoient les sables déserts de la Lybie ; dans quels climats l'Inde enfantoit l'or & les diamans. Toutes les parties de la terre, tous ses Royaumes seront abymés l'un dans l'autre, confondus & dissous dans un même déluge. Ainsi la destruction unira ces monarchies rivales que l'ambition tient divisées. Tout ce qui marchoit sur la terre, nageoit dans les eaux, voloit dans les Cieux ; tous les animaux à qui Adam imposâ des noms, tous ont péri dans les flammes.

**MAIS** la ruine de ce globe n'éteindra pas l'incendie : sa fureur en est augmentée : les flammes s'élancent dans les nuages & gagnent les Cieux. Le soleil, la lune, les étoiles, tout est consumé. Il ne reste plus aucun vestige de cette voûte si vaste & si brillante. Une heure a détruit l'ouvrage qui coûta six journées au Tout-puissant.



**JEANNE GRAY,**  
*OU*  
**LE TRIOMPHE**  
**DE LA RELIGION**  
**SUR L'AMOUR.**



**P O E M E.**

**Gratior & pulchro veniens in corpore virtus.**  
*Virg.*



*Extrait de l'essai sur l'histoire générale de  
M. de Voltaire, Tom. 4, p. 279.*

**E**DOUARD VI ne laissa la couronne ni à Marie ni à Elisabeth ses sœurs, mais à Jeanne Gray, descendante de Henri VII, petite fille de la veuve de Louis XII, & de Brandon, simple Gentilhomme, créé Duc de Suffolk. Cette Jeanne Gray étoit femme d'un Lord Gilfort, & Gilfort étoit fils du Duc de Normandie (\*), tout-puissant sous Edouard VI. Le Testament d'Edouard VI, en donnant le trône à Jeanne Gray, ne lui prépara qu'un échafaut; elle fut proclamée à Londres: mais le parti & le droit de Marie, fille de Henri VIII, & de Catherine d'Arragon, l'emportèrent; & la première chose que fit cette Reine, après avoir signé son contrat de mariage avec Philippe II, ce fut de faire condamner à mort sa rivale, Princesse de dix-sept ans, pleine de grâces & d'innocence, qui n'avoit d'autre crime que d'être nommée dans le Testament d'Edouard. En vain elle se dépouilla de cette dignité fatale, qu'elle ne garda que neuf jours: elle fut conduite au supplice (\*\*), ainsi que son mari, son père & son beau-père. Ce fut la troisième Reine en Angleterre, en moins de vingt années, qui mourut sur l'échafaut.

(\*) Jean Dudley, Comte de Warwick, depuis Duc de Northumberland. Il avoit su disposer Edouard VI à déroger au Testament d'Henri VIII, sur l'article de la succession, & il choisit Jeanne Gray pour la faire l'épouse de Gilfort son fils, se flattant que par-là la couronne tomberoit infailliblement dans sa maison, si une fois les sœurs du Roi en étoient déclarées déchues.

(\*\*) En 1554.



L E T R I O M P H E  
D E L A R E L I G I O N  
S U R L ' A M O U R .

Ad Cœlum ardentia lumina tollens,  
Lumina ; nam teneras ardebant vincula palmas.

*Virg.*

**M**USE, quitte le séjour des Cieux, & ce ton  
solemnel qui convenoit aux étonnans récits (\*) des  
merveilles de l'avenir. Descends sur la terre, &  
viens satisfaire un noble desir dont je me sens pressé.  
Je veux conter à mon siècle l'infortune d'une Reine  
vertueuse, & son courage plus grand que ses re-  
vers. Muse, prenons soin de sa gloire, inspire des  
sons touchans à mon ame attendrie, & conforme  
les accens de ta voix à ses malheurs.

Et vous, belles, qui avez reçu le jour dans  
cette Isle heureuse, & qui faites l'ornement de  
ma patrie, prêtez à mes vers une oreille attentive.  
Sexe aimable, qui regnez sur le nôtre par l'empire  
des charmes, la vertu vous dispense de la beauté,

---

(\*) Ce Poëme parut immédiatement après celui du  
Jugement dernier.

&c.



& vous donne sur nos cœurs des droits aussi sûrs & plus sacrés. Mais quand vous nous offrez la vertu sous les traits enchanteurs d'un beau visage, où respirent la jeunesse & les grâces, si la fortune vous a placées sur un théâtre qui vous expose dans un jour favorable, ah! vous êtes alors l'objet le plus ravissant dont les cieux puissent embellir la terre : alors vous méritez plus que de l'amour, & le cœur est tenté de vous adresser les hommages réservés au Dieu de l'univers !

ORMOND (\*) & son illustre Reine n'étoient pas nés encore. Mais ma patrie n'a pas attendu le siècle de l'immortelle Anne pour enfanter des prodiges de vertu. Marie marchoit à son trône de victoires en victoires. Ses armées triomphantes venoient de renverser les projets de l'ambitieux Dudley, lorsque l'Angleterre vit une Princesse de la race des Suffolk innocemment portée par le crime d'autrui sur un trône qui ne lui appartenoit pas, y montrer l'espace de quelques jours la plus belle des femmes dans tout l'éclat de la jeunesse & des grandeurs : bientôt on la vit, tombée de cette élévation, soutenir sans s'étonner le changement fatal de sa destinée.

O FORTUNE ! ô revers ! sa grande ame s'est déjà remise de cette chute accablante. Mais toi, son époux, toi l'objet de son chaste amour, toi qu'elle a couronné de ses jeunes mains, Gilfort, à l'aspect de ta ruine, en quel état se trouve ton ame ? C'est-là la plus cruelle inquiétude qui tourmente sa jeune épouse. Elle ne l'a point encore vû, depuis qu'ils sont malheureux. Elle brûle, elle trem-

(\*) De l'illustre famille des Ormond Butler, Gouverneur d'Irlande, & Général de l'armée Angloise en 1712.

ble de le voir. L'impatience & l'amour la précipitent vers son appartement : la porte alloit s'ouvrir . . . . . Elle s'arrête , elle frémit & revient sur ses pas : mais un transport la ramene à l'endroit qu'elle redoute. Elle ne peut plus s'abstenir de voir son époux : elle entre : elle l'a trouvé : muette elle passe près de lui ; elle n'ose hasarder une parole ; ses yeux n'osent se lever sur son cher Gilfort , tant elle craint la vue de sa douleur (\*).

ENFIN elle se précipite sur son jeune époux , & sans parler le serre entre ses bras. Elle cache , comme elle peut , le trouble de son ame , elle compose ses regards & les traits de son beau visage , elle y montre une paix qui n'est pas dans son cœur , & d'une voix pleine de douceur (\*\*):

» CHER ÉPOUX , lui dit-elle , cesse de t'affliger :  
 » la fortune , il est vrai , nous enlève une couronne :  
 » mais il nous reste un courage supérieur à cette  
 » perte. La vertu nous payera ce léger malheur :  
 » nous en serons récompensés dans ce séjour où  
 » l'on ne connoît point de différence entre le mor-  
 » tel qui est assis sur un trône , & celui que le sort  
 » en a précipité. Eh ! quel si grand changement est-  
 » il donc arrivé dans ma destinée ? Je ne suis plus  
 » Reine : mais je suis encore ton épouse. J'aime  
 » mieux obéir à Gilfort , que de régner sur l'uni-  
 » vers. Quand nous serons cachés ensemble dans  
 » quelque retraite obscure , Marie pourra cesser de  
 » nous poursuivre , elle pourra nous oublier : moi ,  
 » je te promets ici de te suivre dans ton exil , conf-  
 » tante & fidèle , jusqu'au dernier moment. Je te

(\* ) Ainsi , après une maladie cruelle , la jeune fille pâle & triste , évite la glace & craint de s'y voir.

(\*\*) D'une voix aussi douce que l'haleine du zéphir , lorsqu'il caresse les lys du printemps , & le bouton de la rose naissante.

» rendrai en amour ce que tu perds en puissance...  
 » Ah ! je vois que nos deux ames s'entendent : je  
 » lis dans tes yeux la fermeté de la tienne : nous  
 » sçaurons montrer au monde qu'on peut quitter  
 » une couronne avec indifférence » (\*).

AINSI cette belle essayoit de consoler son époux : mais l'avenir épouvante Gilfort. Il s'allarme , il tremble que des maux plus affreux ne viennent fondre sur elle. Hélas ! cet avenir qu'il redoute , arrive. . . . Les portes s'ouvrent : un garde s'avance. . . . Reine barbare, qui l'as envoyé, pardonne-lui de s'être attendri sur le sort de ce couple infortuné. . . . Comment retracer son désespoir , au moment où elle se vit séparée du jeune époux qu'elle aimoit , & dont elle étoit si tendrement aimée ? Sa douleur fut horrible ; mais rappelant son courage , elle soutint encore cette séparation cruelle.

GILFORT demeuré seul a succombé sous le poids de ce nouveau malheur : sa constance l'abandonne : foible , n'en pouvant plus , il s'assied ; & se plongeant dans l'abîme de sa douleur , il roule en son ame ses tristes pensées. Mille horribles images se succèdent devant ses yeux. Souvent dans un transport , il se lève étendant les bras , comme pour embrasser son épouse , & retombe immobile & mourant. Tantôt il erre en silence le long des spacieux appartemens de son Palais désert. L'éclat de leurs ornemens importune sa vue & attriste son ame. Il maudit la destinée , & les jeux cruels où elle s'est amusée à parer un malheureux de cette pompe vaine qui augmente son infortune. . . . Ses

---

(\* ) Pour conquérir un trône , il suffit d'être un héros ; mais pour savoir en descendre avec grandeur , il faut être plus qu'un homme.

regards ont rencontré le lit nuptial : ses yeux s'y attachent , & dans un sombre silence il repâit sa douleur du souvenir de ses plaisirs passés. O doux transports qu'il éprouva , de quelles peines cruelles vous êtes suivis !

QU'EST devenue cette nuit heureuse où ces deux amans , se possédant pour la première fois , se prodiguèrent leurs premiers embrassemens ? La lune commençoit son cours , lorsqu'elle éclaira cette nuit fortunée : sa clarté douce & paisible lui-fait sur le lit nuptial & invitoit à l'amour : elle vit Gilfort , dans les transports de sa tendresse , recevoir sa timide amante , la presser dans ses bras amoureux , toucher , baiser , dévorer ses charmes , enivrer tous ses sens de la jouissance de ses jeunes appas ( \* ) , cachés jusqu'à ce jour aux regards des mortels. Maintenant elle luit tristement sur ce lit abandonné : ayant qu'elle eût terminé son cours , elle a vu s'évanouir le bonheur de ces deux amans : tant d'amour & de puissance n'ont été qu'un songe qui n'a duré qu'un jour !

Ainsi dans nos climats inconstans un orage couvre & défigure en un moment la face riante des cieus. Tous les vents à la fois descendent des nuages , fondent ensemble sur les plaines , balayent fleurs & fruits , & font gémir les forêts inclinées : l'hiver vient encore se montrer au milieu des étés ; triomphe des feux brûlans du Soleil , renverse les saisons , & trouble l'ordre de l'année.

MAIS en quels lieux cette jeune épouse est-elle donc entraînée loin de son époux & de la lumière du jour ? Que la scène est changée pour elle ! Elle ne trouve autour d'elle que des objets de sinistre présage , auxquels ses yeux ne sont pas accoutumés ,

---

( \* ) Refusés à des Rois.

& qui la remplissent de sentimens d'horreur inconnus à son ame. Au lieu de ce trône , de cette couronne , de cet appareil pompeux dont elle étoit environnée , de cette garde nombreuse & obéissante , elle se voit seule , abandonnée aux ténèbres d'une prison affreuse. A la place d'un époux , elle ne voit d'être animé qu'un soldat farouche , dont le regard menaçant la glace d'effroi. Le matin , avant que l'aurore se leve autour de son cachot , les noires pensées reviennent tourmenter son cœur sensible , qui avoit commencé de goûter l'amour & ses douceurs : le soir , elle apprend que la nuit est venue , par un fatal satellite , qui ferme à grand bruit les verroux sur sa captive , & va goûter en paix un sommeil dont elle est privée.

O CHANGEMENT AFFREUX pour quiconque le voit avec des yeux vulgaires ! Mais la fille de Suffolk saura faire servir ses malheurs à sa vertu. C'est dans cet abandon général , dans cette privation totale des secours humains , que la force d'une Religion sublime se déploie davantage. Dans ces momens de désespoir , où les calamités sont à leur comble , où la nature épuisée succombe ; c'est alors que la Religion se plaît à secourir le malheureux.

Nous contemplons avec un étonnement stupide le degré de hauteur où s'éleve un mortel qui soutient avec constance tous les revers dont la fortune l'accable. Nous avons peine à en croire nos yeux , en le voyant insensible à la perte de ses richesses , de sa gloire & de toutes les grandeurs humaines , conserver , au milieu de ses disgrâces , un front triomphant & une ame tranquille , sourire encore sous le fardeau de ses malheurs , & consoler ceux qui venoient le consoler.

LA JEUNE PRINCESSE oppose à ses revers un courage invincible. Du fond de son cachot téné-

breux , elle interrompt l'affreux silence de cette horrible retraite. A genoux , & soulevant ses mains chargées de chaînes , d'un cœur fervent & résigné , elle élève sa voix vers son Dieu : « Dieu Tout-  
 » puissant , lui dit-elle , c'est à toi d'élever & d'ab-  
 » baisser. C'est toi qui fais passer des ténèbres à la  
 » lumière une race ignorée , ou qui replonges dans  
 » l'oubli une famille de Rois. Dès l'entrée de ma  
 » jeunesse , & dans l'espace de quelques jours , j'ai  
 » éprouvé l'une & l'autre fortune. Je sens que la  
 » nature s'émeut d'une révolution si rapide & si  
 » terrible : mais je me sens aussi le courage de la  
 » soutenir avec honneur. Donne-moi la force qui  
 » fait vaincre les malheurs ; & si dans le feu de  
 » la jeunesse , dans l'ivresse de la prospérité , au  
 » milieu de l'enchantement & des prestiges d'une  
 » cour brillante , je me suis toujours souvenue de  
 » toi , ne m'abandonnes pas dans ma disgrâce. Mais  
 » c'est sur-tout pour mon époux que j'implore ta  
 » clémence. Si c'est un crime à tes yeux d'avoir  
 » porté la couronne , ce n'est pas lui , c'est moi  
 » qui l'ai reçue. Si ton bras doit frapper l'un de  
 » nous , que je sois seule en butte à ta vengeance.  
 » Mon époux est innocent : qu'il me survive , qu'il  
 » augmente la gloire de son pays ; & qu'il soit un  
 » monument de ta bonté dans une terre coupable.  
 » Rends encore à mon père toute la tendresse qu'il  
 » a eue pour moi. Si deux têtes si chères sont  
 » épargnées , je croirai que tu m'auras entendue ,  
 » & je te bénirai , même en voyant couler mon  
 » sang ».

O CONSTANCE , vertu délestée , comme tu fais triompher des fureurs d'un ennemi , & tromper sa vengeance ! Quand l'homme se révolte avec emportement contre la destinée , & que l'ame s'irrite contre ses maux , ses maux s'irritent contre elle. Elle perd la paix. La plus légère disgrâce s'aggran-

dit , & lui fait éprouver les tourmens de mille morts dans une seule. Mais toi , en fouettant l'homme au malheur , tu en affoiblis le sentiment , tu lui ôtes son amertume , & tu fais encore lui faire trouver des douceurs dans son infortune.

C'ÉTOIT la veille du jour où l'inexorable Marie se promettoit d'accomplir ses vengeances ; de ce jour funeste où la barbare répandit avec plaisir le sang de l'innocence , & changea à force de cruautés les actes de sa justice en forfaits odieux. Le Soleil en se couchant voila d'épais nuages son front éclatant , & parut s'attrister de la nécessité de son retour. La nuit qui précéda cette sanglante journée fut noire & profonde (\*) : un ciel ténébreux & sans étoiles , les mugissemens sourds des vents qui se méloient au son mélancolique de la pluie tombante , sembloient préparer les scènes funèbres du lendemain.

L'INNOCENCE peut dormir chargée de fers. Le sommeil descend sur les yeux de la jeune Reine ; l'infortunée s'endort. Un songe imposteur vient se jouer de sa misère , & la fait remonter sur un trône imaginaire. Le front ceint d'un vain diadème , elle voit ses flottes & ses armées étendre au loin sur la terre & sur les mers l'ombre de sa puissance. Elle croit marcher au milieu de ses Sujets dans l'appareil pompeux de la majesté Royale. Une foule de fantômes la précède , célébrant sa gloire & ses conquêtes. C'est de sa rivale qu'elle vient de triompher ; elle la voit prosternée & suppliante à ses pieds. Enchaînée dans une prison , c'est elle qui s'attendrit sur la destinée de sa captive , & lui ordonne de se relever !

---

(\*) Les flambeaux ne jettoient qu'une lueur pâle & lugubre.

LE JOUR NAÏT. Les rayons de l'aurore se jouent sur l'onde, dorent la cime des côteaux, & chassent vers l'occident les ombres blanchissantes. Le bruit des travaux recommence à retentir dans les Villes, & annonce la vie pénible & laborieuse de l'homme. Les projets de vengeance se réveillent dans l'ame des tyrans : l'époux amoureux se tourne vers sa jeune épouse. L'infortunée Suffolk se trouve à son reveil seule & séparée du sien. Elle ne se plaint point du songe qui l'a si cruellement trompée. Elle pardonne à la nuit ses mensonges, » & » ces grandeurs, dit-elle, dont je me voyois environnée, étoient-elles plus qu'un rêve (\*) » ? Calme & tranquille, elle se tourne sur l'autre sens, & fait reprendre à son cœur un état conforme à sa fortune. C'est en ce moment, infortuné Gilfort ! C'est en ce moment qu'on vient lui annoncer que sa mort est prochaine (\*\*).

DIEU ! qu'il est cruel pour une jeune Princesse de périr ainsi dans la fleur des ans, au moment où le tems venoit de finir tous ses charmes, d'épanouir tous les trésors de sa beauté, & d'animer dans tous sens la vie & l'amour ! Qu'il est affreux pour une épouse adorée, de passer des bras de son jeune époux dans les bras de l'horrible mort, presque au sortir du lit nuptial & des premiers transports de l'amour, confuse encore & troublée du

(\*) Un rapide éclair qui brille un instant & disparaît aussi-tôt.

(\*\*) Soleil, retire tes rayons, voile ta face dans des nuages aussi noirs que la nuit, & ne sois pas témoin de cet horrible spectacle ; du bien marche plus rapidement vers les mers occidentales, & que le sang de cette Princesse innocente ne souille pas la pureté de tes regards lumineux.



nouvel essai de ses douceurs (\*) ! Qu'elle dut trouver amère la nécessité de se séparer déjà de son cher Gilfort , de le laisser seul après elle , désespéré , abîmé dans la tristesse & pour jamais inconsolable ! Ce bonheur dont elle s'étoit flattée , ce bonheur dont elle s'étoit formé de si riantes images , est évanoui. Cette chaîne de jours fortunés , ces nuits délicieuses dont le charme attache les amans l'un à l'autre ; ces plaisirs tranquilles & purs d'une douce société , & ces plaisirs encore qui naissent des inquiétudes de la tendresse , ces transports ravissans qui suivent les allarmes d'un cœur amoureux & fidèle , elle en connoît les délices , & ne les goûtera plus ! Elle ne verra point un jeune rejetton de son amour , doucement pressé contre son sein , ou mollement agité sur ses genoux , sourire à sa mère & lui présenter les traits de l'époux chéri d'elle. S'il étoit né du moins , ce fils , il eût pu quelque jour , lorsque son vieux père reviendra de pleurer sur la tombe de sa fille si-tôt enlevée , il eût pu , par ses caresses innocentes , le forcer à lui sourire au milieu de sa douleur ; ce fils eût pu consoler sa vieilleffe , & prendre dans son cœur la place de sa mère (\*\*) !...

TOUTES CES PENSÉES DÉCHIRANTES viennent aigrir le sentiment de ses malheurs , & lui font goûter lentement toute l'amertume de la mort ; mais tant de chagrins ne l'ont point accablée. Au travers des horreurs qui l'environnent , ses regards percent les voûtes de sa prison , & pénètrent jusqu'aux régions heureuses de l'immortalité : c'est

(\*) Rougissant encore de la présence du Prêtre qui venoit de former leur union.

(\*\*) Comme on voit dans l'Inde fortunée des fleurs nouvelles remplacer les fruits qui tombent , & tromper heureusement l'Indien étonné.

là que son ame s'élançe , respire soulagée , & goûte un moment de paix. Insensible pour elle-même , elle recommande à ses amis en pleurs son époux & son père. Ses ennemis s'étonnent , & s'indignent du courage tranquille dont elle brave leur haine impuissante. Elle s'est élevée au-dessus d'eux : il n'est plus rien sur la terre qui l'attache à la vie que Gilfort. Mais Gilfort combat encore dans son cœur : elle ne peut l'en arracher : sans cesse son image importune & chérie vient s'offrir à ses yeux , & s'oppose à son ame , qui fait effort pour briser tous ses liens & se réfugier dans les Cieux. Semblable à ces flammes inégales qui , foibles & mourantes , sont prêtes à s'éteindre , mais se raniment & se rallument encore autour de l'aliment qu'elles dévorent , tantôt son ame jouit d'un calme céleste , & tantôt elle ressent les secousses & tous les feux de l'amour. . . . Enfin , après bien des combats , la religion l'emporte : « Oui , s'écrie-t-elle , ce Ciel » qui fait ma force & mon espoir , sans doute » n'abandonnera pas Gilfort , il veillera sur ses » jours » ! Cette idée la rassure & l'encourage. Maintenant que la mort se présente , elle est prête à la recevoir : déjà elle accuse sa lenteur : elle ne souffre pas , mais elle se lasse de l'attendre.

O MORTELS , dont la vue est si bornée , vous pensez toujours follement que le malheur qui vient de passer sera le dernier de vos malheurs. Hélas ! retenez donc que les allarmes succèdent sans cesse aux allarmes , & que les chagrins forment souvent une chaîne aussi longue que la vie.

ELLE CROYOIT n'avoir plus qu'à mourir , & son ame tranquille se reposoit sur l'espérance de toucher au dernier de ses maux. . . . Mais qu'elle est loin d'être à la fin de ses cruelles épreuves ! Un malheur plus grand que la mort vient fondre sur elle. La porte s'ouvre , à ses pieds roule une

tête sanglante & couverte de cheveux blancs. . . .  
C'est la tête de son grand père que Marie vient d'im-  
moler à sa fureur.

COMMENT se défendre ici d'être sensible ? Il lui est impossible : ce coup imprévu l'écrase : son courage l'abandonne : elle succombe. Un soupir s'échappe de son cœur oppressé, & trahit sa confiance. Des larmes coulent de ses yeux, & lui apprennent qu'elle n'est encore qu'une foible mortelle (\*). . . . La nature n'avoit point formé de père plus tendre : plus il vieillissoit, plus il aimoit sa fille Ah ! qu'elle eût eu de grâces à rendre à son ennemie, si elle lui eût accordé la faveur de mourir la première, & de laisser la destinée de ce vieillard dans un avenir ignoré de sa fille !

RÉVEILLÉE par ce coup de foudre de sa trompeuse sécurité, son ame se remplit de nouvelles allarmes. Elle songe à tous les maux que la destinée peut encore lui garder en réserve. Elle voit chagrins sur chagrins s'enchaîner l'un à l'autre, sans terme à ses souffrances, tant que la nature pourra recevoir & sentir de nouvelles blessures. Le glaive s'est trempé dans le sang de sa famille. Qui mettra désormais des bornes à la fureur d'une Reine implacable ? Comment espérer que la clémence puisse entrer dans le cœur d'une rivale offensée, quand le fanatisme s'est emparé d'elle, & que la religion même consacre à ses yeux ses attentats ?

FRAPPÉE d'affreux pressentimens, elle ne peut retenir ses sanglots. La terreur la saisit, son sang se glace dans ses veines, ses belles joues se déco-

(\* ) Elle soupire, mais ses soupirs s'exhalent en paix comme les vapeurs du matin : elle pleure, mais ses larmes descendent en silence comme la rosée de la nuit.

lorent, une sombre tristesse éteint l'éclat de ses beaux yeux, une pâleur mortelle s'étend sur tout son corps : hélas ! Et si Gilfort aussi... Dès que, de pensées en pensées, elle fut arrivée à cette idée effrayante, ce fut comme un précipice où s'abîma son ame. Un tremblement universel agite ses membres ; tout à coup arrêtée & immobile, elle ne peut faire un pas ; elle n'ose baisser ses regards vers la terre : Ciel ! si ses yeux au travers des ténèbres y rencontroient la tête de Gilfort !... Gilfort se présente à sa vue (\*), vêtu d'habits de deuil, le visage pâle & abattu, la voix muette & glacée par un froid désespoir. Il s'avance vers elle à pas lents, semblable à un fantôme sortant du tombeau. Epouvantée, elle recule, en se meurtrissant le sein. Ses yeux effarés retracent les angoisses de son cœur. Frappée à l'ame, elle chancelle, & tombe étendue sur la terre, inanimée & ne respirant plus (\*\*).

GILFORT jette un cri, se précipite sur son épouse, la serre dans ses bras, & rappelle par un baiser de feu, son ame prête à s'échapper. Ainsi

(\*) Lui qui jusqu'alors la consolait de toutes ses alarmes, ne vient plus aujourd'hui pour calmer son cœur & essuyer ses larmes. Il ne vient point, comme à l'ordinaire, semblable au jour naissant, écarter les nuages de son ame, & dissiper les vapeurs de sa mélancolie : mais il vient, comme un sombre orage, l'entraîner au fond de l'abîme.

(\*\*) Ainsi quand le Ciel commence à se couvrir de nuages, un beau lys frissonne au premier murmure des aquilons naissans : mais quand tous les vents fondent ensemble, & que les eaux tombent en masses du sein des nues, sa tige courbée sous leurs efforts est prête à se briser : les secousses redoublent : elle se brise, & tombe au milieu de ses fleurs dispersées : mais ses fleurs en se flétrissant parfument encore de leurs douces odeurs la terre qui les fit éclore.

le flambeau allumé rend la flamme & la vie au flambeau qu'un souffle vient d'éteindre. Elle soulève avec peine ses yeux nageans dans la mort ; elle revoit la lumière & Gilfort avec elle : ah ! sans Gilfort la lumière lui seroit insupportable ! Elle avoit pu se résoudre à mourir : elle avoit encore eu la force de supporter la mort funeste de son grand père : mais en voyant Gilfort dans ces lieux d'affreux présage, elle ne peut commander à sa douleur, elle ne peut retenir ses gémissemens. Ah, Gilfort, s'écrie-t-elle ! . . . Elle voulut continuer, mais les sanglots étouffèrent sa voix. L'amour rentre dans son cœur, y reporte l'agitation & ses troubles cruels, & renverse en un moment l'ouvrage de sa constance (\*).

POUR ÉMOUVOIR UN CŒUR, est-il un spectacle plus puissant que celui d'une belle en pleurs ? Quelle ame assez forte, assez dure, peut rester insensible à ses larmes ? Le cœur s'attendrit & se sent bien-tôt pénétré de mille charmes inconcevables qui sortent de sa douleur. Ses soupirs exhalent les feux de l'amour : on oublie ses chagrins, & l'on trouve dans le sentiment même de ses maux, une sorte de volupté douce & enivrante.

GILFORT l'éprouve : consumé de peines, enivré de plaisir, dans l'emportement de son amour, il saisit son épouse, & la serre éplorée entre ses bras. Alors il oublie sa disgrâce ; dans son délire il se croit encore heureux, il ne sent que l'amour & s'abandonne à ses transports : mais soudain une

(\*) Ainsi ce jeune homme qui se contemploit dans le cristal d'une eau tranquille, vit son image s'effacer du liquide miroir, dès que ses larmes vinrent à troubler l'onde : il vit ses traits mouvans se disperser, perdre leur forme, s'étendre & fuir vers les bords en ondes circulaires.

réflexion cruelle détruit l'enchantement. . . . . Il s'arrache avec effroi des bras de son épouse, fuit à l'écart, y demeure, comme s'il eût craint de retomber dans son égarement; & d'un ton qui dissimuloit mal sa douleur: « arrête, ô ma chère » vie, arrête. Je ne peux endurer tes larmes. Tu » as su adoucir mes chagrins: modère les tiens, » & ne sois pas insensible pour toi seule. Ne me » plains point de mourir, si tu ne dois plus vi- » vre. La vie est un traité dont la mort est la con- » dition: tôt ou tard il faut la remplir. Que ga- » gne-t-on à différer d'un jour? N'avons-nous pas » vu de ton palais les flots rouler amoncelés du » milieu des mers, se presser, se pousser tumul- » tueusement jusqu'au rivage où leur fureur expire: » ne nous répétions-nous pas que c'étoit ainsi que » les flots de la race humaine se chassoient l'un l'au- » tre, & après un moment d'agitation & de bruit, » disparoissoient? Pourquoi tant t'affliger de mon » sort? Tu vois le tien sans t'émouvoir! Chère » épouse, ta sensibilité m'offense. Ne fais-tu pas » que le coup qui doit te frapper, me donnera la » mort? Je ne crains plus de mourir; sans toi je » ne peux vivre, & je cours avec joie à la ren- » contre de ma destinée. Chère épouse, ah! tu » moins nous mourrons ensemble, & le même » tombeau recevra l'amante & l'époux. . . . . Quoi! » Tes larmes recommencent à couler! Ah je me » reproche ma tendresse, puisqu'elle aigrit ta dou- » leur. Ame de ma vie, calme ton cœur. Tu ne » fais qu'appesantir sur moi le fardeau de nos mal- » heurs, & tu te joins à notre ennemie pour m'ac- » cabler ».

**INUTILES EFFORTS!** Plus il essaie de la consoler, plus elle devient inconsolable. La pitié d'autrui redouble notre chagrin. Des paroles douces & tendres livrent l'ame à sa foiblesse, au lieu de ra-

nimer le courage. Elle versoit des torrens de larmes : Gilfort les condamne & ne peut retenir les siennes. Hélas ! Où est ce sourire plein de graces, avec lequel elle salua son époux du nom de Roi, en l'associant à sa fortune, lorsque les peuples contemploient avec respect l'éclat de son trône & de sa gloire ? Ce jour revient se présenter à sa pensée, ce jour remplit son ame de désolation & d'amertume.

CEPENDANT arrive un ordre de la Reine ; qu'on les fasse sortir de leur prison & passer dans des lieux préparés pour les recevoir. Cette femme ingénieuse dans ses cruautés veut que ces infortunés meurent au milieu de l'appareil des grandeurs. Ce contraste, avec leur misère, plaît à son ame barbare. Une salle spacieuse est tendue de noir. La lumière du jour n'y sautoit pénétrer. Du milieu de la voûte pend une lampe, (\*) semblable à celle qui brûle sur les tombeaux. Sa lueur pâle & mélancolique se mêle à l'épaisseur des ombres, & ne sert qu'à rendre visible toute l'horreur de ces lieux. Une hache posée sur une table brille au travers des ténèbres. C'est dans cette demeure effrayante, au milieu de cet appareil de mort, que nos deux amans sont introduits & laissés. Cette scène de terreur eût glacé d'épouvante des cœurs coupables ; & tout innocens qu'ils étoient, ils frissonnèrent. Il falloit s'aimer comme ils s'aimoient, pour y sentir encore l'amour.

D'ABORD consternés & muets, ils se regardent l'un l'autre. Gilfort le premier rompt le silence :  
 « Qu'est-ce que la perte d'une couronne & d'un empire (\*\*)

(\*) Semblable au disque échanuré de la lune dans un Ciel chargé de nuages.

(\*\*) Combien de Rois ont renoncé volontairement à ces vaines illusions.

« vient de s'unir, comment s'en séparer ? Com-  
 ment la voir dans les larmes & la quitter ? O  
 toujours presser de mes lèvres tes lèvres char-  
 mantes ! Toujours ferrer cette main que je tou-  
 che, toujours voir tes beaux yeux & y lire ta  
 tendresse ! Viens, chère épouse, viens sur mon  
 sein : étouffons dans nos embrassemens le senti-  
 ment de nos maux. Abymons dans l'amour cette  
 raison cruelle qui nous tourmente. Viens, li-  
 vrons-nous au délire qui nous rend heureux, &  
 que nos deux âmes unies s'abandonnent ensem-  
 ble, s'anéantissent dans l'ivresse de nos transports.  
 Chère épouse, donne-moi l'univers, & demande  
 moi où est mon bonheur ? Je te presse dans mes  
 bras & au bord de la tombe, je m'écrie, le  
 voici... Il pousse un long gémissement, & ne  
 peut plus parler. Mais les yeux attachés sur son  
 épouse, il parcourt en silence tous ses charmes,  
 ses lèvres, ses joues, ses yeux, & tout en les con-  
 templant, de nobles images viennent s'offrir à sa  
 pensée. Il la voit déjà morte : il voit cette tête si  
 belle, si chère, séparée de son corps, & roulant  
 dans la poussière, sanglante & défigurée.

O vous, qui jouissiez d'un grand bonheur, trem-  
 blez : c'est pour vous sur-tout que les malheurs  
 sont extrêmes : quand la fortune vient à vous pré-  
 cipiter, la hauteur d'où vous tombez vous prépare  
 une chute plus douloureuse & plus profonde. Gil-  
 fort seroit-il le plus malheureux des hommes, s'il  
 n'étoit pas été le plus heureux des amans (\*) ? Coeurs

---

(\*) Venez ici, mortels fortunés, & vous qui vivez  
 au milieu des grandeurs. Quittez un moment vos bo-  
 queis fleuris, & vos lambris pompeux. Ne croyez pas  
 que je vous appelle pour vous attrister, & troubler vos  
 plaisirs. Non, je veux au contraire épurer, exalter dans  
 vos cœurs le sentiment d'une joie solide. Je ne de-



sensibles, qui avez connu l'amour, suivez-moi dans cette affreuse demeure, tâchez de reconnoître ces deux infortunés sous les sombres lueurs de cette lampe funèbre, & voyez s'il fut jamais spectacle plus attendrissant & plus triste... Tantôt ils s'embrassent; & confondant (\*) leurs douleurs, ils versent, enlacés l'un dans l'autre, un torrent de larmes : & puis frappés soudain d'idées sinistres, ils se repoussent, reculent effrayés, & restent l'un devant l'autre immobiles de désespoir, comme des statues froides & inanimées. Tantôt les yeux pleins de tendresse & de terreur, ils se précipitent encore l'un sur l'autre, & se serrent jusqu'à mourir. Dans quel égarement leur ame est tombée ! Dans leurs transports ils se jurent de nouveau un amour éternel ; les malheureux oublient qu'ils vont cesser d'être ! Vaine illusion qui ne dure qu'un moment ! Le délire passe, la raison revient, & tous leurs maux avec elle.

CE N'ÉTOIT PAS ASSEZ de leur mort pour satisfaire l'impitoyable Marie. Elle leur préparoit un nouveau genre de tourment. Elle a résolu de tenter la vertu dans le cœur de sa jeune victime. Un prêtre est envoyé : des bourreaux l'accompagnent, & annoncent à l'infortunée Suffolk que Gilfort doit périr le premier, & qu'il lui faut commencer par mourir dans son époux. Alors le prêtre subtil qui épioit son ame & le moment de sa foiblesse : « Ne vous affligez point, lui dit-il : il ne tient qu'à vous de sauver votre époux ». A ces mots, son sein s'agite : elle respire à peine ; un frémissement

---

mande point que vous versiez les larmes de la pitié ; mais plutôt que, la paix dans l'ame, & le sourire sur les lèvres, vous attachiez votre ambition à des biens plus réels que les titres de brave ou de belle :

(\*) Comme le Thame & l'Isis mêlent leurs eaux.

O iij

d'horreur parcourt & glace tout son sang : ses esprits sont arrêtés , & sa vie suspendue : les yeux fixés & attachés à la bouche du prêtre , elle reste toute tremblante , comme dans l'attente d'un grand événement. « Madame , continue le prêtre fourbe , embrassez la religion de la Reine , & sauvez votre époux , votre père , & vous » . . . Puissances du Ciel , assistez-là. Les malheurs passés n'étoient rien. Ce n'est que de cet instant qu'elle commence à souffrir. Que fera-t-elle ? Prononcera-t-elle l'arrêt de mort de son père , de Gilsott ? Le pourra-t-elle ? . . . Ne craignons rien pour elle. C'est la gloire de la religion d'élever notre foiblesse au-dessus de ce qui paroît possible à la nature humaine (\*).

NOS FRÈLES NERFS peuvent à peine communiquer un instant de mouvement à la flèche légère : il suffit d'une bulle d'air corrompu pour arrêter le cours de la plus robuste jeunesse : il ne faut qu'un souffle glacé pour renverser un héros : rien n'est donc plus foible que l'homme : mais l'être qui fait voler l'éclair & mugir la tempête , & qui donne à la foudre une force invincible , est-il un être foible ? . . . Hé bien , sa force devient la nôtre , quand la prière l'appelle à notre secours. La religion , par un effet merveilleux , associe l'homme à l'être suprême , & lui fait partager la puissance du Dieu qui tonne & règne au haut des Cieux.

LA BELLE , l'infortunée Suffolk tombe à genoux , & élève en silence vers le Ciel son cœur & ses yeux , où sont peints l'amour de sa religion & la tristesse de son ame. A peine est-elle demeurée quelques instans dans cette attitude , qu'on voit les nuages de (\*\*) son front s'éclaircir par degrés , & son vi-

(\*) Et de confondre l'orgueil de la vaine Philosophie.

(\*\*) Comme on voit s'éclaircir le front des Cieux , lorsqu'un vent soudain souffle , & dissipe les nuages.

sage devenir éclatant de graces & de majesté ; on eût dit qu'elle respiroit déjà une vie immortelle. Alors elle se relève, & d'un ton plein d'assurance & de grandeur : « Si ce sont là, dit-elle, les conditions » . . . Avant qu'elle eût achevé, (\*) Gilfort s'est élancé comme un trait vers elle, & l'accable de tout son désespoir, s'efforçant d'étouffer sur ses lèvres sa vertueuse résolution. ( Epoux barbare, est-ce ainsi que tu l'aimes ? ) Bientôt fondant en larmes, l'air farouche & déterminé, dans l'égarement d'une frayeur qu'il n'éprouvoit que pour elle, il se frappe le sein, & donnant un libre cours à l'expression de sa douleur effrenée :

» Ah ! rappelle-toi tout le temps de notre union ;  
 » dis, peux-tu me montrer un seul instant où je  
 » ne t'aie pas aimée ? Si tu ne m'aimes plus, ou-  
 » blie tout le passé : mais si tu t'en souviens, si tu  
 » m'aimes encore, jamais, non, jamais tu n'auras  
 » le courage de prononcer froidement l'arrêt de  
 » mort de l'époux qui te fut si cher. O toi qui  
 » m'as tant aimé, qui me pressois dans tes bras,  
 » qui me jurois que les Empires n'étoient rien à  
 » tes yeux au prix de ton amant, qui me disois  
 » que le destin ne pouvoit plus rien ajouter à ta  
 » félicité, que tu n'avois plus d'autres vœux à for-  
 » mer que de voir toujours succéder un avenir  
 » semblable au présent. . . . Ah ! si Gilfort n'est  
 » plus aimé de toi, cruelle, voilà des bourreaux,  
 » dis-leur d'enfoncer le poignard dans le sein de  
 » ton époux, à tes yeux. Ah ! tu serois peut-être  
 » assez barbare pour le faire ! Mais ton père . . . si  
 » près de sa tombe, veux-tu l'y faire descendre  
 » dans les tourmens ? Souffriras-tu que ce qui lui

---

(\*) Gilfort avoit été élevé dans la religion Romaine.

» reste de sang , arrose les pieds d'un bourreau , &  
 » fume à tes yeux sur la terre !... Mais ton père  
 » ne t'a jamais aimée , tu dois l'en punir ».

ALORS un vieillard s'avance lentement : foible ,  
 décrépît , soutenant à peine le poids des ans & des  
 mortels ennuis de son ame : c'étoit son père : la  
 tête nue , les vêtemens négligés & en désordre , il  
 s'approche en chancelant , & les yeux tristement  
 baissés vers la terre. Lorsqu'il fut près de sa fille ,  
 trois fois il détourna son visage pour cacher sa  
 douleur ; & d'une voix prête à s'éteindre : « Moi ,  
 » qui suis arrivé au terme de ma carrière , & si  
 » près de mourir , cette hache ne peut me ravir  
 » qu'un jour de vie. Mais toi , ma fille , toi l'ob-  
 » jet de ma tendresse , ne pourrai-je t'engager à  
 » vivre ? Mes larmes , mes dernières larmes cou-  
 » leront-elles en vain ? Ah ! si tu éprouves jamais  
 » la douceur d'être mère , tu ne blâmeras plus alors  
 » la douleur de ton père » . En finissant ces mots ,  
 il pousse des cris aigus ; des ruisseaux de larmes  
 roulent le long de ses joues flétries & desséchées...  
 Revenant à sa fille , il saisit sa main avec violence ,  
 & la pressant contre ses lèvres : « Prends donc un  
 » poignard : perce-moi le sein , & soulage-moi » .  
 Epuisé , il tombe aux pieds de sa fille , en la nom-  
 mant cruelle ; & fouille dans la poussière ses che-  
 veux blancs.

HOMMES CRUELS ET INSENSIBLES , n'avez-vous  
 point pitié d'elle ? Ne vous lasserez-vous point de  
 tourmenter , de désoler son cœur par les excès  
 d'une tendresse insensée , vous foibles , qui tra-  
 hissez la vertu & cédez lâchement au malheur ;  
 parens aussi barbares dans votre amour , que l'est  
 son ennemie dans sa haine ? (\*) Accablée par un

---

(\*) Vous attendez qu'elle se soit élevée dans les  
 Cieux , pour lancer vos traits cruels , & la précipiter

père & un époux chéri qui s'attachent à elle , & la entraînent vers la terre , comment sa vertu pourra-t-elle se relever , & reprendre son sublime essor vers les Cieux ?

TANDIS QUE son cœur est agité des plus violentes secousses , & que son courage chancelle , épuisé par tant de combats & d'efforts ; de larges portes s'ouvrent à grand bruit , & découvrent à sa vue gissans sur la terre trois troncs ensanglantés & sans tête... Elle reconnoît ses plus fidèles amis , ceux qui avoient combattu pour lui conserver le trône... L'instinct fatal est proche : les bourreaux s'avancent , la hache est levée , le coup va tomber : ses amis rangés autour d'elle , & pleurans en silence , remplissent cette lugubre enceinte de deuil & d'horreur... Dois-je interrompre ici mon récit funeste , ou dire une vérité que les siècles futurs ne pourront croire ?

NON , il n'y a que la religion seule qui puisse inspirer l'héroïsme avec lequel cette jeune Princesse soutint ce dernier coup. (\*) Calme & décidée à s'immoler , elle s'avance , embrasse son époux & son père , les serre quelques momens dans ses bras , & leur adresse ensuite ces dernières paroles (\*\*): « Les égaremens de votre aveugle tendresse ne m'ont point offensée : il m'est doux de vous voir attacher un si grand prix à ma vie :

sanglante du milieu des airs. Tel un horrible serpent s'entrelace autour de l'aigle généreuse : l'oiseau déploie vainement toute sa force : l'affreux reptile embrasse , enchaîne son corps & ses ailes des nœuds & des replis redoublés de sa queue venimeuse , & la perce de son dard empoisoné au moment où elle s'élevoit pour prendre son vol.

(\*\*) Elle bénit la fureur propice de l'orage qui a battu son ame , & tout le courage des martyrs triomphe dans son cœur.

» mais pardonnez , si , ne pouvant sauver la vôtre ;  
 » je me félicite d'avoir eu la force d'offrir au Ciel  
 » le sacrifice de deux têtes plus chères que la  
 » mienne.. ( En disant ces mots , elle les embrasse  
 » une seconde fois )... « Mais j'ai lieu de croire ,  
 » reprit-elle , que mon sang satisfera les loix , &  
 » qu'il restera encore de la clémence pour vous.  
 » Maintenant la mort n'a plus pour moi d'amer-  
 » tume : elle l'a toute laissée dans ces derniers  
 » embrassemens ; & tout ce qui va suivre pour moi ,  
 » n'est plus que paix & bonheur. Arrêtez donc des  
 » larmes inutiles & déraisonnables , & ne cherchez  
 » pas à me priver plus long-temps du repos qui  
 » m'attend » .

ENSUITE se tournant vers ses bourreaux , elle  
 leur dit avec un sourire plein de douceur & de  
 tranquillité : « dites à votre Reine que je lui rends  
 » graces de ma mort. Je perds peu de chose , en  
 » lui laissant le trône de l'Angleterre , puisque je  
 » reçois en échange une félicité éternelle. C'est à  
 » sa vengeance que je dois ce bonheur , & la mort  
 » étoit la seule vengeance qui fût en son pouvoir :  
 » frappez » .

ROME même ne put refuser quelques larmes au  
 tragique récit de sa mort funeste , & l'implacable  
 Marie sentit enfin entrer dans son cœur, une pitié  
 tardive & inutile.

Hic pietatis honos ? Sic nos in sceptrâ reponis ?

Virgil.





# PARAPHRASE

*D'une partie du Livre de JOB.*

**L**ONG-TEMPS Job vécut sur le trône, environné du faste & de la pompe des Rois. L'Orient n'avoit point vu de Monarque plus riche & plus puissant; & sa vertu jettoit encore un plus grand éclat que sa fortune. A la fin le malheur eut son tour : les revers s'enchaînent aux revers; les pertes s'accu- mulent; la mort frappe coup sur coup; la guerre désolé ses Etats; tous les fléaux l'accablent à la fois; la contagion s'étend sur tout son corps : le Monarque n'est plus qu'un objet de dégoût & d'hor- reur, un homme souffrant & couvert de plaies : & pour comble de disgrâce, le mépris, l'injure & le reproche ames viennent encore aigrir ses douleurs. Quel mortel eût pu soutenir un si triste change- ment? Il ne lui reste plus de maux à craindre : il les souffre tous. Ecrasé sous leur poids, & livré au plus affreux désespoir, il se traîne dans la fan- ge, arrose la poussière de ses larmes, & se dé- chire le sein. Ses amis rangés autour de lui déplo- rent l'excès de son infortune, ressentent tous ses maux, & lui rendent soupirs pour soupirs. Dans les angoisses de leur cœur, ils déchirent leurs vê- temens, & passent sept jours entiers dans le morne

silence de la douleur. Job le rompit enfin : ne pouvant plus se contenir ; il maudit sa destinée , il maudit le jour de sa naissance , ce jour désastreux qui eût dû rester enseveli dans les ombres d'une nuit éternelle , ou être à jamais rayé du nombre des jours de l'année. Il invoque la mort , & lui demande à grands cris le tombeau , cette demeure de paix , cet asyle heureux , où les mortels trouvent le repos , où l'on n'entend plus de conseils importuns , où les Rois cessent enfin d'être malheureux.

CET EMPORTEMENT déplut à ses amis : ils blâment ses vœux imprudens : il veut se justifier : la dispute s'engage & s'échauffe ; & dans le combat de leurs opinions opposées , ils en étoient venus à agiter des questions qui touchoient aux bornes de l'esprit humain. Enfin ils avoient fait un moment de silence , lorsque le Ciel intervint dans leurs débats & termina leurs querelles. Au-dessus de leurs têtes s'éleve un noir tourbillon , qui tout à coup obscurcit les Cieux. Ils le voient & tremblent : aussitôt sort du fond du nuage une voix formidable. C'est la voix du Tout-puissant.

» QUEL EST , dit-il , celui qui donnant carrière  
 » à sa langue téméraire , ose blâmer ma conduite ,  
 » élever contre moi ses pensées du sein de la poussière , & qui prétend dicter des leçons de justice au Créateur de l'univers ? Toi , qui tout à  
 » l'heure montrois tant d'audace , ose maintenant  
 » m'envifager d'un œil intrépide , soutenir mes  
 » questions & me répondre.

» OU ÉTOIS-TU , le jour que l'univers naquit ?  
 » Tes yeux ont-ils vu la main qui posa les fondemens de la terre , étendit les lignes de sa surface , arrondit son globe , détermina sa profondeur , & lui donna l'air pour base ? As-tu parcouru tous les Royaumes ? & le cercle de tes  
 » connoissances



» connoissances embrasse-t-il sa circonférence ?  
 » Quelle main a pesé la montagne qui leve son  
 » front superbe au-dessus des plaines qu'elle om-  
 » brage ?

» CONNOIS-TU celui qui étendit son sceptre sur  
 » les mers, & mit un frein à leur fureur ? C'est  
 » moi qui ai ouvert le globe, qui ai creusé dans  
 » ses entrailles un réservoir pour les eaux. Ma voix  
 » les enchaîna dans leur lit : les flots soulevés &  
 » bouillonnans sous le souffle des tempêtes ont en-  
 » tendu mes ordres. Mer, tu t'avanceras jusqu'ici :  
 » ici, tes flots s'arrêteront.

» ES-TU DESCENDU dans ces profondeurs de  
 » l'Océan, où j'ai caché des trésors à jamais inac-  
 » cessibles à la main des mortels ? Dans quel abyme  
 » éloigné des rayons du jour jaillit la grande source  
 » d'où coule l'Océan ? Tes pieds ont-ils marché  
 » dans ses sombres retraites, tandis que la masse  
 » des eaux rouloit sur ta tête ?

» LA TERRE OBÉISSANTE a-t-elle ouvert son  
 » sein pour te recevoir ? As-tu vu les retraites ca-  
 » chées de la mort, traversé les sombres avenues  
 » de son palais, & heurté à sa porte redoutable ?  
 » La nuit de son empire est profonde ; mais la nuit  
 » où j'enferme mes desseins est encore plus impé-  
 » nétrable à la vue des foibles mortels. Si tu as  
 » assisté à la création de l'univers, si tu l'as vu  
 » sortir du néant & se former sous tes yeux, tu  
 » dois sçavoir où est placé le palais brillant de la  
 » lumière, en quels lieux l'obscurité fixa son sé-  
 » jour.

» QUEL EST l'artisan des vapeurs ? Quelle est la  
 » source d'où descendent les perles de la rosée ?  
 » Quelle main arrête pendant la nuit le cours des  
 » fleuves, & blanchit la terre de frimats au lever  
 » de l'aurore ? Quel souffle puissant, sortant des  
 » régions du Nord, touche les mers & durcit leurs

» ondes immobiles, étend un voile de glace sur la  
 » face des Royaumes, & les change en déserts ?

» Tu ne connois pas ton Dieu ; & ta foible vue  
 » ne peut mesurer la distance qui le sépare de toi.  
 » Peux-tu monter sur les tourbillons, & cacher  
 » ton front dans l'épaisseur des nuages ? Peux-tu,  
 » au midi du jour, plonger, en étendant ta main,  
 » l'univers dans la nuit ?

» QUEL EST celui qui lance les nuages dans l'air ;  
 » & roule d'un pôle à l'autre des mers suspendues,  
 » qui rafraîchit les plaines altérées, & éteint les  
 » ardeurs de l'été dans un déluge de pluie, qui  
 » dans les sauvages déserts, loin des travaux des  
 » hommes, féconde les rochers arides, & fait  
 » fleurir la rose solitaire, sans autre témoin de ses  
 » appas que l'œil du jour ?

» EST-CE TOI qui arrêtes les torrens de la pluie  
 » & fermes les réservoirs de l'atmosphère épuisée,  
 » lorsque la terre ne voit plus ses veines entr'ou-  
 » vertes par la sécheresse ; ses montagnes dépouil-  
 » lées, ses plaines desséchées & noircies ; mais  
 » que reprenant une vie nouvelle, elle offre à l'œil  
 » une perspective variée de rivières brillantes, de  
 » plaines verdoyantes ; de forêts couvertes de feuil-  
 » les, de champs émaillés de fleurs, & que l'air est  
 » embaumé des plus doux parfums ?

» Es-tu jamais monté dans les magasins du Nord ;  
 » où je forme la grêle & les neiges, & tous ces tré-  
 » sors amassés par ma colère pour le jour de ma  
 » vengeance, où les nues versent les orages & le  
 » trépas sur une terre coupable ? Quel est celui qui  
 » donne aux vents leurs ailes vigoureuses, & ce  
 » souffle impétueux dont la terre est ébranlée ;  
 » qui peut verser un déluge d'eaux du sein des  
 » Cieux, effrayer la nature des sons majestueux  
 » du tonnerre, lancer la foudre étincelante, lui  
 » marquer les lieux où elle doit tomber, & accom-

» pagner sa chute des feux du rapide éclair ? Ce  
 » n'est pas celui qui tremble à la vue de sa flèche  
 » enflammée, tombe de frayeur au bruit, & expire  
 » dans son éclair.

» QUI FORMA la masse étonnante de la comète ;  
 » & déposa sur l'azur des Cieux sa queue flam-  
 » boyante ? Est-ce toi qui l'as suspendue dans ta  
 » colère : est-ce de toi qu'elle parle aux nations ;  
 » & son éclat menaçant présage-t-il ta vengeance ?

» EST-IL sur la terre, celui dont la main tient  
 » les rênes qui guident les pas des astres dans les  
 » plaines de l'Ether, règle leurs révolutions, di-  
 » rige leur course, entretient leur éclat & leur  
 » force ? Peux-tu arrêter l'influence des Pleiades,  
 » ou lorsqu'Orion étincèle du haut de sa sphère,  
 » ranimer l'univers engourdi, & dénouer les liens  
 » de glace qui enchaînent l'année ? Qui enseigne  
 » Mafaroth \* à reconnoître son poste, & à Arcture  
 » en quels lieux il doit briller ? La nuit & toutes  
 » ses étoiles sont à moi : j'en sème des milliers  
 » dans les Cieux, & j'en garde d'autres milliers en  
 » réserve.

» EST-CE TOI qui décides en quels lieux le jour  
 » doit naître, qui ouvres les rideaux de pourpre  
 » de l'aurore, qui éveillés le soleil, lui ordonnes  
 » de se lever, & d'aller éclairer le monde ? Est-ce  
 » toi qui l'as placé triomphant sur un char de feu,  
 » & l'envoies parcourir sa vaste carrière ? Est-ce  
 » toi qui lances les torrens de sa lumière assez  
 » loin pour que la terre éloignée nage dans ses  
 » rayons ?

» TON BRAS peut-il se mesurer contre le bras  
 » de Dieu ? Ta voix a-t-elle comme la mienne la  
 » force du tonnerre ? Peux-tu enfermer dans ta

---

\* Constellation.

» main la masse des eaux de l'Océan , lorsque la  
 » tempête souleve tous ses flots , & les lance furieux  
 » jusqu'au sein des nuages ?

» PAROIS dans toute ta grandeur ; rassemble  
 » toutes tes forces , déploie toute ta puissance ,  
 » & d'un regard irrité ébranle les fondemens de  
 » l'univers. Envoie ta vengeance ; dis lui d'abaïffer  
 » le vice triomphant ; de renverser les tyrans de  
 » leur trône dans la poussière : quand tu auras fait  
 » ces épreuves , alors j'avouerai que ta sûreté dé-  
 » pend de toi seul ; que ton être t'appartient , &  
 » que tu peux te reposer sur ta force.

» HOMME INSENSÉ ! Fantôme d'un moment ;  
 » plus vain que l'ombre d'un songe ; quels mon-  
 » des as-tu créés ; quelles créatures as-tu for-  
 » mées ; quels insectes as-tu nourris , pour oser  
 » blâmer ton Dieu ? Quand les jeunes corbeaux ,  
 » pressés par la faim , demandent leur pâture ,  
 » quel est celui qui entend leurs cris importuns ,  
 » exauce leur prière , & apaise leurs clameurs ?

» QU'EST-CE QUI a pu étouffer dans le cœur de  
 » l'autruche la tendresse & l'inquiétude maternelle ?  
 » Elle fuit ; elle laisse ses œufs dispersés sur le sa-  
 » ble , abandonnés à la merci du sort ; ils reçoivent  
 » la vie de l'influence des Cieux ; le soleil  
 » les adopte , les féconde , & les fait éclore à la  
 » chaleur de ses rayons. La mere insensible oublie  
 » que le pied du voyageur peut écraser sa jeune  
 » famille , pendant qu'elle vole le long de la  
 » plaine , & qu'elle devance la course du cavalier ?

» TES MAINS ont-elles tissu la parure dont s'é-  
 » norgueillit le pan superbe ? Quelle richesse dans  
 » les nuances que réfléchissent les ondes changean-  
 » tes de son plumage , lorsqu'il étale toutes ses  
 » couleurs aux rayons du soleil , lorsque plein de  
 » lui-même & fier de sa beauté , il déploie l'éven-

» tail de sa queue dorée , & s'avance à pas lents  
» envitonné de sa gloire !

» **QUEL MAITRE** enseigne à l'hirondelle pré-  
» voyante à distinguer la différence des saisons , &  
» à trouver un été continuel en changeant de ciel ?  
» Dès que les nuages viennent attrister l'année ,  
» elle monte sur les vents , vole à tire d'aile vers  
» le Midi , & ne craint plus l'orage qu'elle laisse  
» derrière elle . Au retour du printemps elle revient  
» jouir de sa douceur ; & suivant en liberté la  
» marche du soleil , elle laisse l'homme emprisonné  
» dans son climat , subir , sans pouvoir échapper ,  
» l'inclémence des saisons & la rigueur des hivers.

» **MAIS** elle ne fait que ramper dans les Cieux ,  
» bien au-dessous de l'espace où plane l'aigle su-  
» perbe . Dans son vol infatigable , cette reine des  
» airs se dérobe à la vue des mortels , & semble  
» chercher l'astre du jour . Est-ce toi qui étends &  
» soutiens à cette hauteur le volume de ses vastes  
» ailes ? Est-ce par ton ordre qu'elle vient se re-  
» poser sur la pointe des rochers inaccessibles ?  
» Là , seule & dominant sur l'étendue des plaines ,  
» ses yeux percent les espaces de l'air , & marquent  
» d'un regard sa proie rampante sur la terre . Elle  
» nourrit de sang ses jeunes aiglons ; & s'élevant  
» au-dessus des armées rangées en bataille , elle se  
» réjouit à la vue du riche festin qu'elles lui pré-  
» parent .

» **AS-TU RÉGLÉ** quel nombre de mois la chevre  
» des montagnes & la biche des forêts doivent  
» porter leur fardeau maternel ? Courbées dans les  
» douleurs , elles le déposent sur la terre . Leurs  
» enfans , exempts des misères humaines , marchent  
» sans appui dès leur naissance , & savent se nour-  
» rir sans secours étranger . Dès qu'ils sont nés , ils  
» vivent , ils abandonnent le sein de leur mère ;  
» sans autre guide que la nature , ils errent en li-

» berté dans nos champs, bondissent sur le gazon,  
 » s'enfoncent dans les forêts, & vont d'eux-mêmes  
 » chercher un abri délicieux sous la fraîcheur de  
 » leur ombrage.

» LE BŒUF SAUVAGE, qui ne connoît de maître  
 » que moi, va-t-il mugir dans tes étables &  
 » te demander sa subsistance, soumettre au joug sa  
 » tête indocile, briser la terre endurcie de ton  
 » champ, & fumant de travaux & de sueur, tra-  
 » cer tes pénibles sillons ? Sa force te seroit d'un  
 » grand secours ; ose donc l'aborder sans crainte,  
 » & l'assujettir à tes besoins : ose le charger des  
 » travaux de l'année, lui ordonner d'apporter tes  
 » moissons dans tes greniers, & de décharger à ta  
 » porte les trésors de l'automne.

» AS-TU DISPENSÉ le zèbre de la loi du travail ?  
 » As-tu brisé ses liens pour l'envoyer libre errer  
 » au milieu des déserts, & s'égarer lui-même dans  
 » l'immense étendue de ses domaines ? C'est la main  
 » de la nature qui le nourrit avec magnificence,  
 » & fait croître sa nourriture sur la pente des mon-  
 » tagnes. Il bondit sur leurs précipices, & paroît  
 » voler dans l'air : il voit les villes fumer dans l'é-  
 » loignement : fier du sentiment de sa liberté, il  
 » dédaigne l'attelage malheureux qui tremble sous  
 » la main menaçante de l'homme, & obéit en es-  
 » clave à des rênes fragiles.

» VOIS le cheval guerrier ? As-tu rendu ses mus-  
 » cles, ses flancs robustes ? Son ame indomptable  
 » ne connoît point la crainte. Vois le feu jaillir de  
 » ses narines fumantes. Il se plaît à frapper la terre  
 » de son pied superbe, & se réjouit de sa force.  
 » La tête levée, il appelle par ses hennissemens  
 » les combats éloignés, & brûle de se précipiter au  
 » milieu du carnage. Il se rit du trépas, couvre  
 » son mors d'écume, & dans ses transports furieux  
 » il enfonce la terre. Comme son cœur s'ensole &

» s'agite à la vue de l'épée étincelante ; comme il  
 » s'avance fièrement sur la pointe des lances , tan-  
 » dis que ses yeux se fixent sur l'éclat du bouclier ,  
 » & réfléchissent ses éclairs ! Par un orgueil géné-  
 » reux , il étouffe le sentiment de sa douleur , &  
 » se rend insensible au trait qui tremble dans ses  
 » flancs. Il répond par ses hennissemens aux sons  
 » éclatans de la trompette , jusqu'à ce qu'il tombe  
 » épuisé de blessures , & son dernier soupir est le seul  
 » qu'il ait poussé.

» VOIS la démarche encore plus fière du roi des  
 » animaux , lorsqu'il s'avance à pas lents dans sa  
 » majesté terrible. A son aspect , tout ce qui res-  
 » pire , fuit : sa présence dépeuple les forêts. Hom-  
 » me , est-ce à ta voix qu'il s'éveille , est-ce à toi  
 » que s'adressent ses rugissemens ? Prend-il sa  
 » nourriture dans tes mains ? Est-ce pour lui que  
 » tu bandes l'arc ; & lui jettes-tu sa proie aux  
 » bords de sa sombre tanière ? Couché dans sa pro-  
 » fondeur , au milieu de ses jeunes lionceaux , il  
 » respire le sang , & attend l'occasion de détruire :  
 » ou bien étendu sur des membres à demi dévorés ,  
 » il passe le jour dans les ténèbres de son antre ;  
 » & sommeille sur les débris de ses victimes. Mais  
 » dès que la lune blanchit les airs de sa pâle lu-  
 » mière , le père & les enfans commencent leur  
 » ronde terrible , battent leurs flancs de leur queue  
 » recourbée , & déchirent avec fureur le sein de  
 » la terre. Bien-tôt la forêt retentit des cris & des  
 » gémissemens des mourans. Ils égorgent , ils dé-  
 » chirent. Quand leur faim est assouvie , ils rega-  
 » gnent leur caverne ; & le sang mêlé d'écume  
 » qui découle de leurs dents meurtrières , marque  
 » la route de leur passage. Le berger fuit épou-  
 » vanté , & frissonne en rencontrant les traces de  
 » leurs pieds empreintes dans la poussière.

» NE CRAINS POINT le cheval que je fais vivre

» au milieu des eaux. Sa grandeur extraordinaire  
 » pourroit t'effrayer : mais son caractère est paissi-  
 » ble & plein de douceur. Il ne fait sentir sa force  
 » & sa colère, que pour repousser l'agresseur, &  
 » venger son injure. Ce noble enfant des fleuves  
 » leve ses larges pieds, & les pose sur le rivage,  
 » pour aller se mêler & paître avec la foule des  
 » animaux. La terre tremble & s'enfonce sous ses  
 » pas. Vois quelle force unit & bande ses muscles.  
 » Le fer ne peut l'entamer, & toutes les avenues  
 » de sa vie sont fermées aux blessures ; sa queue,  
 » en se dressant, paroît un cedre des montagnes,  
 » & ses robustes ressorts ne se relâchent jamais.  
 » Vaste édifice de chair, ses ossemens solides &  
 » ses larges côtés, sont aussi durs que le bronze  
 » & l'acier. Sa démarche pleine de majesté, & sa  
 » bouche armée de défenses, lui assurent l'empire  
 » des montagnes & des bois. Les montagnes le  
 » nourrissent. A la première vue de ce puissant  
 » étranger, les animaux sont saisis d'admiration &  
 » d'effroi. Sa douceur les rassure ; ils osent s'ap-  
 » procher ; bannissant enfin toute crainte, ils  
 » paissent avec respect à l'abri de son ombre, &  
 » obéissent au signal de ses yeux. Les marais sont  
 » la retraite où il va chercher le frais dans la cha-  
 » leur du jour. Leurs joncs épais forment sa cou-  
 » che, & les saules le couvrent de leur ombrage.  
 » Quand la soif brûlante le conduit au bord du  
 » Jourdain, le torrent détourné coule dans ses  
 » entrailles ; il n'en reste plus qu'un foible ruis-  
 » seau, dont les ondes serpentent le long de la  
 » plaine.

» Vas sur les bords du Nil, & de ses rives fé-  
 » condes, jette ta ligne au milieu de ses flots,  
 » suspends à ton hameçon le puissant crocodile,  
 » & étends sur le sable sa longue masse : devien-  
 » dra-t-il ton esclave ? T'avouera-t-il pour son maî-



» tre , & tremblera-t-il à ta menace ? Amusera-  
 » t-il tes loisirs de ses jeux ; & retenu par des  
 » leffes de soie , bondira-t-il autour de tes jeunes  
 » enfans ? Fera-t-il l'ornement de tes tables somp-  
 • tueuses ; & la coupe remplie d'un jus enivrant ,  
 » tournera-t-elle autour de sa grosseur ? Les mar-  
 » chands se partageront-ils cette riche proie , &  
 » porteront-ils dans différens marchés ses membres  
 » divisés ? Quel acier peut pénétrer ses dures  
 » écailles , & triompher de sa résistance ? Fuis ,  
 » si tu aimes la vie ; n'irrite pas sa force indomp-  
 » table : le plus brave se change en lâche en sa  
 » présence : le plus téméraire n'ose l'éveiller quand  
 » il sommeille : quel est donc le mortel qui osera  
 » se révolter contre moi ?

» MAIS s'il se leve dans sa force ; s'il déploie  
 » sur les eaux sa longueur immente , quel est le  
 » guerrier intrépide qui l'a jamais dépouillé de  
 » son armure brillante , qui a jamais orné ses tro-  
 » phées d'une seule de ses écailles ? Quel mortel  
 » oseroit en approcher ? Vois ses larges mâchoires  
 » ouvrir un abîme , & montrer deux armées de  
 » dents aiguës par la mort : quelle double ran-  
 » gée de glaives tranchans ! Quel gouffre ouvert  
 » au milieu d'elles ! Mesure avec ta lance la lon-  
 » gueur des uns , avec ta sonde , la profondeur de  
 » l'autre.

» LORSQU'IL RESPIRE , des tourbillons de fu-  
 » mée sortent comme d'une fournaise de ses vastes  
 » naseaux ; & s'il est irrité , la mort roule en  
 » torrens de feu de sa gueule enflammée. La fureur  
 » des tempêtes & les mugissemens des flots , qui  
 » te remplissent d'épouvante , sont un charme  
 » pour son oreille : son large dos est le trône de  
 » la force ; ses membres & ses muscles ne peuvent  
 » être désunis par aucune force humaine : ses nerfs

» sont des ressorts d'acier ; son cœur est dur comme  
» le diamant.

» QUAND à son réveil il s'élève au-dessus des  
» flots , & que se dressant dans sa longueur , sa  
» tête semble toucher aux nues , ses écailles  
» frappées des rayons du soleil , réfléchissent sur  
» les collines une lumière fugitive. La terreur se  
» répand au loin , & les mortels consternés ne  
» rougissent point d'avouer leur frayeur.

» EN VAIN la mort l'attaque sous toutes les for-  
» mes : son poitrail nud brave la flèche ailée , &  
» le tranchant du glaive : la flèche rejaillit ; le  
» glaive vole en éclats. Au milieu de la grêle de  
» traits qui pleuvent sur lui , environné de sa force  
» & renfermé en lui-même , il entend , sans s'al-  
» larmer , le vain bruit des coups qui retentissent  
» sur lui : le sable est jonché de flèches brisées :  
» tranquille , il se rit des efforts & des fureurs des  
» hommes , qui s'agitent & se tourmentent vaine-  
» ment autour de sa masse impénétrable.

» QUAND il se joue sur les mers , les flots bouil-  
» lonnent ; le limon s'élève du fond des sables &  
» noircit la face des eaux : les vagues affaissées  
» sentent son passage : les traces d'écume blan-  
» chissent le verd transparent de l'onde , & les ma-  
» telots se montrent de loin les lieux où la mort  
» a passé.

» LA TERRE ne porte point d'animal semblable  
» à lui : son espèce est la seule dans la nature ,  
» dont le cœur indomptable ne connoisse point le  
» sentiment de la crainte. Dans sa fureur , il roule  
» ses yeux farouches , glace d'effroi les cœurs les  
» plus intrépides , & régné sur eux.

» EST-CE TOI qui as enrichi l'ame de ses facul-  
» tés merveilleuses , qui as allumé dans le sein de  
» l'homme le flambeau de la raison , & qui le fais

» briller de son plus grand éclat , lorsque le soleil  
» & les astres sont plongés dans la nuit ?

» EST-CE MOI qui donne les biens ou qui les  
» reçois d'un autre ? As-tu jamais entendu quel-  
» qu'un se vanter d'avoir été mon bienfaiteur ? Les  
» vallées fécondes sont chargées de mes fruits : tous  
» les troupeaux qui paissent sûr les coteaux sont à  
» moi : les mers , la terre & l'air , m'appartien-  
» nent. Les étoiles & le soleil , sont la poussière  
» que j'ai semée au-dessous de mon trône ; & tu  
» voudrois te mesurer avec le Créateur de l'uni-  
» vers , toi que le regard d'une de mes créatures  
» fait trembler ! Réponds à ces questions ,»

AINSI parla le Tout-puissant ; & les Cieux s'é-  
branlèrent au son de sa voix.

JOB saisi d'effroi n'osoit lever les yeux ; con-  
vaincu , il sentoit sa faute , & d'un cœur résigné :  
» Grand Dieu , dit-il , rien n'est impossible à ta  
» volonté souveraine. Mon cœur est nud devant  
» tes regards , & tu lis toutes mes pensées : mais  
» tes desseins & tes decrets merveilleux passent la  
» portée de la foible vue des mortels. J'avois sou-  
» vent oui parler de ta puissance ; mais je ne t'a-  
» vois jamais vu jusqu'à cette heure , où ta pré-  
» sence m'a rempli de terreur. Couvert de honte ,  
» je vois le maître de ma vie , je me hais moi-  
» même , & je t'abandonne mon ame. Pardonne à  
» ma langue téméraire : elle n'aura jamais tant d'au-  
» dace , & ma foiblesse ne tentera plus ta colère.  
» Je condamne ma voix à un silence éternel , & le  
» front dans la poussière , j'implore ta clémence.  
» L'homme n'est pas fait pour t'interroger , mais  
» pour t'adorer & se taire.



# É P I T R E

## A V O L T A I R E.

**C'**EST TOI , Voltaire , qu'implore ma muse. Prenant son vol au-dessus des mers , elle quitte les contrées glacées qui l'ont vu naître , & te cherche dans les climats plus doux que ton génie éclaire. Elle sent sa foiblesse , elle veut s'étayer de ta grandeur , & cacher ses fautes dans l'éclat de ta gloire. Ne lui refuses pas une faveur qu'elle ne peut trouver dans sa patrie.

**C'EST A TOI** de porter le flambeau de l'histoire dans la nuit des siècles , d'étonner le nôtre par le récit des actions des Héros , & d'aggrandir les Rois. Qui pourra , comme toi , étaler sur la scène leurs tragiques aventures ? C'est encore à toi qu'appartient la gloire d'emboucher la trompette épique , & d'en tirer des sons immortels : mais laisse-moi l'honneur de répéter sur ma harpe maritime les chants d'Arion. Sois le protecteur de mes vers , & ma muse enchaînée à ta gloire sera préservée du tombeau.

**QUELLE EST** , diras-tu , cette muse étrangère qui s'écarte de son Isle , & vient briguer mon sourire ? Voltaire : cette muse , quoique née dans  
d'autres

d'autres climats , ne t'est point étrangère. Souviens-toi de celle dont les vers adoucirent l'arrêt trop sévère que tu prononças contre Milton , lorsque , mollement assis sur le duvet de Dorset , tu repoussois avec colère les fantômes de la mort & du péché , ces enfans de son génie , qui offenserent ton goût délicat.

SOUVIENS-TOI de celui qui dessilla les yeux du censeur (\*) de Milton , te montra qu'une raison sage régla toujours la fougue de son imagination , & te fit presque avouer que son génie n'étoit pas aveugle comme ses yeux.

MAIS qu'ils sont déjà loin de nous , ces jours de nos disputes innocentes ! Ils ont disparu pour ne jamais renaître , ces soleils qui éclairaient nos amusemens légers ; hélas , nos cheveux alors n'étoient point blanchis par les années ! Qu'il est près de nous le jour où nous oublierons tous deux , moi , la reconnoissance que je dois à mon protecteur , toi , la clef d'or dont la Prusse honora tes savantes mains !

BIENTÔT le présent dormira dans le silence , dans l'oubli profond où dort le passé. Bientôt s'évanouiront pour nous toutes les différences que nous mettons entre les menaces , & les faveurs des grands ; entre la gloire des succès , & la honte des revers ; entre la gaieté Française & l'humeur mélancolique de l'Anglais.

ARRÊTEZ-VOUS , momens rapides , arrêtez-vous. O mon ami , ils sont insensibles à nos cris. Le drame si court de notre vie tire à sa fin , & la toile

---

(\*) Si Young trouvoit que l'imagination de Milton est toujours sage , & ne s'écarte jamais des règles du bon goût , faut-il s'étonner qu'il n'ait pas reprémé le dérèglement de la sienne ?

s'ébranle déjà pour tomber : n'entends-tu pas le cri des années, & la voix de l'Eternel qui nous appelle ?

CETTE VOIX nous inspire bien d'autres pensées & bien d'autres desirs que ceux qui nous ont agités. Nous voici tous deux arrivés à un point de vue bien plus élevé. Que les objets que nous découvrons sont nouveaux ! Un autre but se présente à nos regards. Une ardeur nouvelle s'empare de notre ame : nous sentons naître une autre ambition ; & de vains lauriers que le temps peut flétrir, ne sont plus capables de nous satisfaire.



## REVUE DE LA VIE.

**L'**HOMME ne peut se bien voir que dans l'image que lui réfléchit le passé. Tant qu'il est dans la chaleur de l'action, il ne peut juger sainement ni des autres, ni de lui-même. Les préjugés, les passions qu'excite la présence des objets qu'il a en vue, aveuglent sa raison ; mais lorsqu'il est de sang froid, & qu'il revient sur ce qu'il a fait, alors il est spectateur désintéressé, & il souffre la vérité : ceux qui étoient ses rivaux ont cessé de l'être, & il peut prononcer avec impartialité sur lui-même & sur les autres.

LA SAGESSE est le fruit de l'expérience : l'expérience s'acquiert, non pas à force d'agir, mais à force de réfléchir sur ses actions. Une vie active répand les semences de la sagesse. Mais celui qui ne réfléchit point, n'en recueille point la moisson ; il traîne le fardeau des années, perd sa vie, & ne s'aperçoit qu'il a vieilli que par ses infirmités, par la date de son extrait de baptême, & par le mépris du genre-humain. Eh ! Quel bien reste au vieillard, s'il n'a pas acquis l'estime publique ? Aucun.

MON AMI, nous sommes partis ensemble du même terme : séparés par les routes différentes que la fortune, plutôt que notre inclination, nous a fait prendre, nous avons parcouru notre carrière : maintenant nous approchons du but. Fatigués de notre long voyage, ne sentant plus l'aiguillon de l'ambition, à présent que la vitesse de nos esprits animaux s'est rallentie, nous n'aspirons

Q ij

qu'au repos. Dans cet état d'inaction & de loisir, il est utile, il est naturel de réfléchir sur le passé. Vois cette mer orageuse dont les vagues s'élancent jusqu'aux nues. Vois la surface de ce lac tranquille, où la feuille légère repose immobile. L'une est l'image du midi de notre âge, & l'autre de la soirée paisible de notre vie. La jeunesse est la saison de l'action : la vieillesse est celle de la réflexion. L'homme est un être aussi changeant que ces insectes dont nous admirons les métamorphoses variées. Au matin de sa vie il rampe : bientôt il essaie ses forces, il voltige. Il vole à son midi : le soir, engourdi & glacé, il se traîne dans les coins obscurs, s'y cache & s'y assoupit ; ou, s'il s'éveille par intervalles, voyant le peu d'espace qui reste devant lui, ses regards se tournent d'eux-mêmes sur celui qu'il a traversé. Il passe la soirée de ses jours à se conter l'histoire de sa vie. Quelque stérile, quelque frivole que soit le fonds de cette histoire, s'il en peut tirer quelque réflexion morale, c'est toujours de quoi lui donner quelque valeur, c'est de quoi s'aider à être plus sage pour l'avenir.

Et la matière ne peut jamais manquer d'être féconde. Que d'amitiés stériles, que de haines injustes, que de présomptions téméraires, que de lâches faiblesses, que de basses flateries, que d'écarts indécens, que de projets insensés, que d'espérances vaines, que de ressources ignorées, que d'occasions échappées, que de maux & de biens perdus, que de bagatelles admirées, que de misères & d'infirmités peuvent être l'objet de nos méditations ! Que d'ambition nous avons porté dans toutes nos liaisons, sans faire attention que nous pouvions nous donner nous-mêmes le bonheur que nous allions mendier chez les autres ! Que de fois nous avons craint de nous ruiner par trop de générosité, sans songer que l'ar-



gent ne devient richesse , que de l'instant où il s'échappe de nos mains pour aller servir à quelque prudent usage , & qu'il ne devient vraiment notre bien qu'en se séparant de son maître ! Avec quelle ardeur nous avons brigué l'estime des hommes , sans penser que leur estime seule , si celle de l'Être suprême n'est méritée , est la plus grande comme la plus ordinaire vanité de la vie ! Comme il m'est démontré maintenant qu'il n'est rien de plus dangereux qu'une trop grande passion pour les applaudissemens des hommes , si ce n'est peut-être un mépris impudent de leur opinion !

QUE je vois clairement tout l'excès de notre ignorance ! Quelle folie de nous plaindre amèrement de nos besoins ! C'étoit nous plaindre de la faculté d'être heureux : sans besoins , il n'est point de desirs ; sans desirs , il n'est plus de jouissances ; & sans jouissances il n'est plus de bonheur pour l'homme : car il n'y a point d'autre source du bonheur des êtres créés. Mais ce qui me prouve le plus notre foiblesse , c'est cet étrange ascendant que les desirs ont sur la raison. Combien de fois nous avons pris la violence de nos desirs pour la preuve infailible de la certitude du succès , tandis que les autres voyoient clairement que le succès nous étoit impossible ? Si le desir nous aveugle à ce point , il ne faut plus s'étonner que l'homme expirant se flatte encore de vivre. Nous sommes murs & flétris comme les feuilles jaunies de l'automne , que la plus légère haleine va détacher de la branche ; & nous croyons tenir encore plus fortement à la vie , que le bouton naissant , & dans sa première verdeur , ne tient à sa tige.

DE tous les nœuds qui nous attachent à la vie , les plus doux & les plus forts sont ceux de l'amitié. Quand une fois la mort a coupé ces nœuds , quelle folie de vouloir en former de nouveaux ,

Q iij

& de livrer encore à cette illusion nos cœurs désempantés par le trépas de nos amis ! Dans la revue de l'espace que j'ai parcouru , quels objets s'offrent plus fréquemment à mes yeux , que la multitude des trophées de la mort ? Comme la cruelle triomphe ! Que de tombeaux pressent le sein glacé des amis que nous pressions contre le nôtre , qui partageoient nos demeures , nos goûts , nos plaisirs & nos cœurs ! Leurs épitaphes rassemblées formeroient presque un volume : qu'il seroit instructif , s'il étoit bien lû ! Ces leçons sont le legs le plus précieux que nos amis puissent nous laisser en mourant. Hélas ! la sagesse humaine n'est guères que le triste fruit de nos douleurs.

O MON AMI , que notre course est rapide ! Avec quelle vitesse les hommes se chassent successivement du théâtre de la vie ! Où sont tous ces grands hommes , tous ces astres de l'espèce humaine qu'on voyoit briller dans les routes diverses de la gloire & de la renommée , & dont l'éclat excitoit notre émulation & notre jalousie ? N'ont-ils pas passé aussi rapidement que passent sur la plaine les ombres fugitives du soleil inconstant du mois d'Avril , ou le conte dont le vieillard charme les soirées d'hiver au coin de ses foyers ? Ne les avons-nous pas vu s'éteindre l'un après l'autre dans l'éloignement , comme les foibles étincelles d'un feu allumé dans un amas de feuilles , & ne laisser après eux que des cendres ?

NOUS SOMMES JALOUX de l'estime publique : mais nous ne voulons pas la payer ce qu'elle vaut. Nous espérons obtenir son amitié à meilleur compte ; & en ne cherchant qu'elle , nous risquons souvent de perdre l'une & l'autre. Le monde est avare & réservé dans ses dons ; il ne donne que ce qu'il ne peut refuser. Nous ne pouvons le forcer à nous

aimer, mais arrachons-lui son estime : & quand une fois nous nous en serons saisis, nous pourrons alors prétendre à son amour, & à un amour durable.

EN RÉFLÉCHISSANT sur ma vie passée, je trouve une sorte d'amitié vaine & passagère dont les hommes sont trop jaloux. Je parle de l'amitié des grands. Que j'étois insensé ! Pour de vaines marques de leur affection, je leur donnois en retour de l'amour véritable : mais je ne m'en répons pas. Je ne peux me repentir d'avoir été vertueux. Car, mon ami, il y a deux espèces de charité ; & il n'est pas aisé de décider laquelle est la plus méritoire.

LA PITIÉ a deux devoirs à remplir : l'un nous oblige à aider le pauvre à vivre : l'autre, à aider le riche à jouir. Les riches ont une peine de plus que les autres hommes, c'est celle de se voir trompés par leurs richesses, qui leur refusent constamment le bonheur qu'ils en attendoient. Qu'ils sont à plaindre ! Ils croyoient qu'en emplissant leurs bourses, la coupe du bonheur alloit se remplir pour eux au même degré. Au reste, tout ce que m'apprennent ces riches si prodigues d'amour, c'est qu'il est dangereux de creuser l'homme au delà de sa surface : il est à craindre que notre indiscrete curiosité ne nous fasse perdre la bonne opinion que nous avons conçue d'eux. Beaucoup d'égards extérieurs, très-peu d'hommages du cœur, voilà ce qu'il faut dans la société. Toute ma vie m'apprend que la prétention à l'estime, quand elle est juste, est un droit sacré, mais que ce droit est bien rare. Quand l'estime est due, il faut la payer : si elle ne l'est pas, ce n'est pas une raison de retirer son amour : l'amour de tous les hommes sans distinction est un précepte qui nous est ordonné comme un antidote contre la maladie funeste du

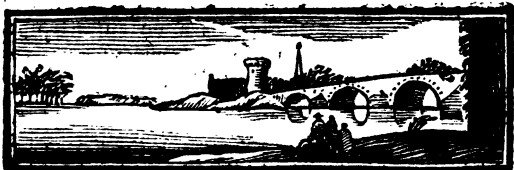
mépris réciproque. Malgré notre orgueil, il nous faut aimer les hommes avec tous leurs défauts & leurs foiblesses. Et ce n'est pas seulement devoir, c'est prudence. Autrement, de quel droit pourrions-nous exiger qu'on fût indulgent pour nos propres fautes? Ce sont nos fautes qui nous éclairent sur celles des autres, & nous commandent l'indulgence : car le plus souvent nos soupçons sur les sentimens intérieurs des autres hommes, ne viennent que du parallèle secret que nous faisons d'eux & de nous au fond de notre ame. Ce seroit donc nous condamner, que de ne pas leur pardonner... Je remercie le Ciel de cette pensée.

VOICI une réflexion qui me déplaît, parce que je crains qu'elle ne me convienne : je trouve que les vieillards sont trop enclins à bien penser d'eux-mêmes ; non pas qu'ils soient plus prudens & plus soigneux d'éviter le vice ; mais parce que le vice les a abandonnés. Ils se croient vertueux, parce qu'ils n'ont plus les défauts des jeunes gens : ils prennent leur impuissance pour victoire ; ils triomphent de ce qu'ils n'ont pas combattu ni rencontré d'ennemi. On en voit d'autres qui, après une jeunesse sans reproche, semblent avoir attendu la vieillesse pour faire des folies. C'est le spectacle le plus digne de pitié. Il est des fautes naturellement attachées à chaque âge de la vie, comme à leur saison : celles-là méritent quelque tolérance ; mais des vices hors de saison sont une production monstrueuse, qui n'est épargnée de personne.

DÈS NOTRE ENFANCE, dans cet âge qu'il plaît d'appeler l'âge de l'innocence, nous n'étions pas entièrement irréprochables : nos vices commençoient à naître : bientôt ils grandissent en quelque sorte avec nous ; ils devancent les années & se développent plus rapidement que l'homme. Nous désirions bien la sagesse ; mais ce qu'elle eût re-

jeté, nous l'aimions de préférence : & ce qu'elle eût choisi, nous le remettions à un autre temps. Nous avons souvent querellé nos vices ; mais ces querelles ne vont jamais jusqu'à une rupture ouverte.





# PENSÉES

## SUR DIFFÉRENS SUJETS.

---

### LA VIEILLESSE.

#### I.

**L**E CIEL nous favorise-t-il en nous laissant passer le terme ordinaire de la vie ? Devons-nous nous applaudir de rester encore debout sur des jambes débiles & fatiguées de nous porter , après l'heure où le genre-humain a coutume d'aller se reposer ? Peut-être le Ciel ne laisse-t-il vivre si long-temps, que ceux qui le méritent le moins.

#### II.

LE MONDE est usé pour le vieillard : le vieillard est usé pour le monde. Le monde le quitte ; comme on voit les souris désertter une maison qui tombe en ruine. Si nous entendions nos intérêts , nous nous retirerions du monde ; comme les abeilles quittent la fleur dont elles ont épuisé les suc. Au lieu d'attrister les places publiques de notre présence importune & fâcheuse , renfermons-nous

& devenons inaccessibles. Par amour propre, il faut nous anéantir d'avance. Plus nous oublions notre âge, plus les autres le remarquent. Nous paroissions plus vieux encore aux yeux du jeune homme, quand nous voulons l'imiter.

I I L.

A QUOI BON chercher de nouveaux amis dans la vieillesse ? La triste amitié que celle qui se forme aux bords de la tombe qui va l'engloutir ! Quelle douceur y a-t-il dans les déplorables embrassemens de deux êtres qui vont périr ? C'est se rendre la mort plus amère, & se préparer les douleurs d'une double séparation : celle de l'ame & du corps n'est pas plus cruelle. — Vous prétendez en vain à l'amitié des jeunes gens. S'ils vous recherchent, c'est pour s'amuser de vous : ou bien, ils s'adressent à vous comme à des tables chronologiques qui leur apprennent les dates des événemens du temps passé. Cherchez vos amis dans des vieillards de votre âge, ou désespérez d'en trouver.

I V.

L'ESPÉRANCE est le soutien de la vie. Elle fait des prodiges. Sans bonheur elle rend l'homme heureux. Les plaisirs de nos premières années étoient-ils quelque chose de plus réel que de vaines promesses de bonheur qu'elle nous faisoit hardiment au nom du lendemain ? L'espérance meurt dans la vieillesse.

V.

COMME la colombe de Noé, les vains desirs que le vieillard envoie hors de lui chercher le bonheur, ne trouvent point de lieu dans le monde

où se reposer : il faut qu'ils rentrent dans son cœur.

## V I.

QUAND les infirmités chassent le monde loin de nous, ou que la maladie nous relègue dans notre demeure, ne pourrons-nous avoir le courage d'y rester seuls? N'est-il pas temps de nous préparer à mourir, à soutenir l'entrevue de Dieu? La sagesse ne peut ajouter un seul jour à notre vie; mais elle ne peut en alléger le fardeau, & diminuer les terreurs de la mort.

## V I I.

NE FUT-CE que pour soutenir avec décence la dignité de la nature humaine, dont il ne convient pas d'exposer en public les foiblesses & la décadence, les vieillards devroient se cacher dans la retraite, s'en envelopper comme d'un voile, & disparaître du monde avant de descendre dans la terre. Le vieillard décrépît ne peut plus, sans se compromettre, se familiariser trop avec le public. Quels liens d'intérêt ou de cœur peut-il avoir avec ceux qui sont dans la jeunesse ou dans la force de l'âge? Aucun; & dès-lors quelles douceurs peut-il trouver dans leur commerce? C'est vouloir, comme Mézence, unir les morts aux vivans.

## V I I I.

UN VIEILLARD qui se croit encore du monde, & faire partie de la société, est aussi ridicule qu'un homme, qui, après avoir fait débauche toute la journée, sort yvre sur le soir, voit le soleil à son couchant, & s'imagine qu'il se leve.

## IX



## I X.

LE CADRAN ignore l'heure qu'il nous montre : ainsi le vieillard par ses infirmités, montre à tous les autres, excepté à lui seul, à quelle heure en est la journée de sa vie. Un homme célèbre parmi les modernes tomba en démence dans sa vieillesse, il s'écrioit d'un ton de pitié : « le pauvre vieillard » ! Il ne sçavoit pas que c'étoit lui qu'il voyoit. Voilà notre histoire.

## X.

DEMANDEZ AUX billets funéraires ce que c'est que la vie humaine. La connoissance du monde nous fait aimer la retraite : l'expérience de la vie nous reconcilie avec le tombeau. Mon cœur est dégagé de ses liens : comme le vaisseau, qui, dès que le cable est coupé, ne demande plus qu'un heureux passage & un vent favorable ; prêt à cingler vers le port d'où nul mortel ne revient, j'attends le signal du maître de mes jours. O toi, vieillard de mon âge, mon ami, mon parent (car il ne m'en reste plus de ceux que la nature m'a-voit donnés) viens dans mes bras : en quelque lieu que tu sois, je te serre contre mon sein. Les lieux ni la matière ne peuvent séparer les esprits : c'est en vain que de vastes mers roulent entre nous, nos âmes sont unies & se touchent. Je t'embrasse pour la dernière fois. Adieu ; adieu pour des siècles.





## LE PLAISIR.

**L**A NATURE nous offre une foule d'innocens plaisirs, que nous pouvons goûter sans remords. Epicure aimoit les jardins; & ce goût fut toujours celui des sages. En effet, que faut-il à l'homme pour le rendre heureux & sage, que la réflexion & la paix? Ces deux biens sont les productions naturelles d'un jardin qu'on aime à cultiver. Comparez sa simple symmétrie, sa culture, sa fécondité, la tranquillité dont on y jouit, au terrain sauvage, aride & épineux, d'une campagne commune, vous aurez un emblème assez juste de l'homme de bien comparé à la multitude. Tout ce que nous voyons dans un jardin réveille notre reconnoissance pour l'Être suprême. C'est un paradis terrestre qui reste encore à l'homme vertueux.

QUEL RICHE PRÉSENT DES CIEUX, que ces doux parfums que le zéphir secque du calice des fleurs & porte à nos sens! Quel charme pour la vue dans ce groupe de fleurs sur qui l'arc-en-ciel semble avoir versé toutes ses couleurs dans les douces pluies dont il les arrose! On n'y rencontre point d'objets qui portent dans l'ame le trouble des passions. Tout y instruit la raison; tout y charme le cœur & les sens. Mais pour les gens du monde, la tulippe est sans couleurs, & la rose est sans odeur. Leur goût est mort à ces plaisirs simples: des goûts violens & dépravés ont usé toute leur sensibilité: il ne leur en reste plus pour ces impressions douces. Comment en auroient-ils pour ces idées philosophiques, pour ces sentimens délicieux & purs qu'inspirent une promenade faite sur la verdure, le murmure d'un clair ruisseau, l'om-

brage d'un berceau vert, la vue d'un fruit qui pend de sa branche abaissée, ou d'une fleur qui commence à s'élever sur sa tige ?

---

## L'ESPRIT.

**N**ESPÉREZ pas plus convaincre un bel esprit par la force des raisons, que faire taire un écho, en augmentant le volume de la voix. L'un & l'autre auront toujours le dernier mot.

QUAND l'esprit veut usurper le premier rang, & jouer dans l'homme le rôle principal, c'est moins un talent qu'une folie qui mérite notre mépris ou notre pitié. Combien de gens seroient plus estimés, s'ils avoient un peu moins d'esprit ?

---

## MORT.

**N**OUS AVANÇONS vers la tombe les yeux fermés, comme les Lacédémoniens alloient à leur lit dans les ténèbres.

IL EST des vieillards qui, à l'âge de Nestor, sont encore galans comme Pâris : il en est qui voient du même œil un billet de spectacle & un billet d'enterrement, & le lisent avec la même sensation, qui s'amuse de l'appareil d'une pompe funèbre, & vont par passe-tems enterrer leur ami.

---

## L'AMITIÉ.

## I.

**L'**AMITIÉ des méchans se forme dans les ténèbres, & craint de montrer au jour sa source impure : ainsi les fleuves d'Alphée & d'Aréthuse mêlent leurs eaux sous la terre, loin des yeux & de la lumière.

## I I.

**CELUI** qui n'a pas goûté les plaisirs d'un chaste amour, est encore à savoir tout le bonheur que peut donner une belle. Celui qui n'a jamais senti le charme d'une amitié franche & désintéressée, ignore tout le bonheur qu'un homme peut recevoir d'un autre homme.

## I I I.

**BEAUCOUP DE GENS** prennent des amis comme un joueur prend un jeu de cartes. Ils s'en servent tant qu'ils espèrent gagner. Quand leur partie est faite, ils les jettent au rebut, & en veulent de nouveaux qu'ils traitent de même.

---

## BIENFAISANCE.

**L**ES RICHES qui ont un cœur, peuvent-ils en gloutir tant de trésors dans des plaisirs frivoles, dont ils sont dégoûtés eux-mêmes, tandis qu'une

multitude d'infortunés périssent de froid & de faim. Quand nous réformons nos maisons, & que nous vivons à l'épargne, nous croyons devenir économes : nous ne faisons que contracter de nouvelles dettes avec les malheureux. Que d'arrérages nous laissons accumuler, dont nous leur devons compte. Les malheureux ont à notre superflu un droit égal à celui que la loi nous donne sur les fermiers de nos revenus. Mais cette dette n'est pas une dette du jeu ; & l'on peut sans deshonneur se dispenser de l'acquitter.

---

## CONSCIENCE.

L'IVRESSE de la prospérité étourdit l'homme elle peut adoucir les remords & assoupir la conscience : mais dans l'adversité, un mauvais cœur doit être un fardeau insupportable.

---

## VANITÉ.

LA VANITÉ peut se rencontrer avec un bon naturel : mais l'envie suppose toujours de la méchanceté dans le cœur.



## LUXE.

**S**I NOS ANCÊTRES se levoient de leurs tombeaux, & revenoient parmi nous, ils croiroient s'être rencontrés dans un jour de fête publique. Ils ne pourroient se persuader que toutes ces folies sont la maladie de tous les jours.

## RELIGION.

**A**JOUTER à la révélation, sous prétexte de l'embellir & de la perfectionner, c'est faire comme cet Empereur Romain, qui fit ôter la tête de la statue de Jupiter, pour y placer la sienne.

LE CIEL aveugle l'homme qu'il veut détruire.

LA RELIGION est la chaîne d'or qui unit la terre & les Cieux.

## LA VIE.

**S**I l'homme, en naissant, pouvoit voir rassemblés en masse tous les maux qu'il souffre en détail le long de la vie, il la rejetteroit avec horreur.

TOUT HOMME peut sentir la folie de ses plaisirs passés : mais il faut être plus sage que Salomon, pour appercevoir la folie des plaisirs qu'on se promet dans l'avenir.



## EUSEBE, OU LE RICHE VERTUEUX.

**E**USEBE a de l'esprit : il connoît l'art de varier les plaisirs de l'imagination & des sens : il a tous les goûts qui peuvent conduire au libertinage, & il fait s'arrêter. Eusebe est riche, il est jeune, il est gai, il aime à dépenser : voilà tout ce qu'il a de commun avec les riches ordinaires. Il fait servir ses richesses à ses vertus. Il accorde libéralement à la nature, à son rang, à ses devoirs, tout ce qu'ils exigent de lui : mais il refuse tout au vice, au caprice, à la folie. Il a aussi ses amusemens ; sa vertu n'est point austère. La vue d'un bal ne lui fait point horreur ; il ne croit point que les cartes soient une invention du démon : mais il choisit les récréations qui le délassent ; il connoît, & prévient le moment où elles alloient le fatiguer ; il pense qu'il en est des plaisirs comme des gros livres qui gagnent presque toujours à être abrégés.

Il a, comme les autres, ses parcs, ses jardins, ses grottes, ses cascades, ses statues, ses tableaux, mais il en fait mieux jouir ; non pas qu'ils soient plus beaux, & d'un plus grand prix, mais parce que le maître vaut mieux. Ses tableaux ont des beautés qu'ils ne doivent point au pinceau

du peintre ; si le marbre de ses statues s'anime & vit sous ses yeux ; c'est la joie pure de son ame qui donne des graces nouvelles au chef-d'œuvre de l'art , & qui lui fait découvrir dans la nature des beautés invisibles pour des yeux vulgaires. Tous les objets de l'imagination & des sens , doivent à la bonté du cœur de l'homme la plus grande partie de leur effet & de leur charme : le soleil est le plus beau des objets qu'il fait voir & briller : ainsi la vertu rend les plaisirs plus piquans : elle est elle-même le plus grand de tous. Pour bien goûter les plaisirs du corps , il faut entretenir & cultiver les facultés de l'ame ; & une raison saine aide aux sens à jouir.

EUSEBE regarde une grande fortune comme une obligation de faire plus de bien. S'il fait bâtir un palais superbe , c'est moins pour satisfaire son orgueil , que pour exercer sa bienfaisance : il compte avec joie tous les malheureux qu'il nourrit en les occupant , & s'applaudit de pouvoir changer pour eux les pierres en pain. Il sent qu'ayant plus reçu du Ciel , le public attend davantage de lui , & que s'il est plus grand que les autres , il doit être aussi plus vertueux. Ses richesses coulent dans le sein du malheureux par des canaux souterrains. Il cache au pauvre la main qui le nourrit. Invisible , elle ouvre les prisons , brise les fers de l'innocence , essuie les pleurs de l'infortuné ; & ceux qu'elle oblige , n'ont point à rougir devant un bienfaiteur qui se laisse ignorer. Il sait qu'on ne possède les grandeurs qu'à ses périls & risques ; qu'elles dégradent l'homme , dès qu'elles ne l'élèvent pas ; qu'en dépit de toutes les distinctions inventées par la vanité , le Ciel égale le bonheur de toutes les conditions ; que c'est en vain que les riches méchans ou inutiles se logent comme des Dieux dans des temples superbes ; qu'ils n'y seront point ado-



rés ; s'ils ne s'y montrent bienfaisans ; & qu'ils n'y paroissent que des Dieux ridicules ou malfaisans ; comme les singes ou les crocodiles de la superstitieuse Egypte. Les hommes ne sont heureux qu'à proportion de leur penchant à faire du bien ; & la nature équitable récompense le plus grand des devoirs par le plus grand des plaisirs.

EUSEBE aime les plaisirs ; mais cet amour est éclairé par sa raison. Il fait les choisir ; il en est qu'il accueille avec transport ; il en est qu'il n'admet qu'avec réserve : il rejette les autres avec horreur. Les plaisirs des hommes corrompus expirent dans la jouissance , & ne laissent que des regrets dans leur mémoire ; les siens durent encore après la sensation , & le souvenir en est aussi doux que le sentiment.

## E X T R A I T

D U P O E M E I N T I T U L E \*

### LA RÉSIGNATION.

L.

**J**E VOUS ÉCRIS du bord de ma tombe : la vieillesse m'assoupit sur ma plume : l'hiver de l'âge a glacé ma muse , & mes vers cessent de couler.

\* Ce Poëme , adressé à une femme pour la consoler de la perte de son époux , a deux parties. Il ne laisse pas d'être long. L'Auteur le composa en 1762 , trois ans avant sa mort. C'est le dernier ouvrage qu'il ait

Un nuage épais offusque ma vue. Ma main débile défobéit à mon desir, & tremble en écrivant, ce qu'elle écrit, & le soin de ma gloire m'oblige encore à l'effacer. Déjà la mort a appliqué sa dent meurtrière sur mon corps languissant. Que n'achève-t-elle sa victime ? La cruelle épargne mes jours, & me condamne à vivre encore ! Comme le Patriarche Noé, qui vit périr un monde & un autre succéder, j'ai vu le monde où j'étois né changer sous mes yeux : mais le nouveau n'a pas plus de charmes pour moi.

## I I.

L'HOMME qui a du courage, arrache au malheur ce masque effrayant dont il nous épouvante.

## I I I.

VOILA que j'ai besoin moi-même de consolation, au moment où j'essayoie de vous consoler. O nouvelle funeste ! O \* Richardson, depuis long-tems chéri de moi !.... Mais je me suis défendu le chagrin & les pleurs.... Ah ! Puis-je étouffer mes soupirs en perdant un tel ami ? Grand Dieu, secoure ma foiblesse, & que cette larme qui tombe, épuise toute ma douleur ! Hélas, combien de fois il m'a consolé dans mes chagrins ! Combien de fois son génie éclaira mes écrits, & fut

---

livré au Public. Le Journal Anglais, appelé *la Revue du mois*, dit que c'est la plus mauvaise de toutes ses productions ; & le Journal Anglais a raison. L'extrait que j'en donne ici, est tout ce que j'y ai trouvé qui pût ne pas être tout à fait indigne d'être traduit.

\* L'Auteur écrivoit ce Poëme, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de M. Richardson, son ami.

embellir jusqu'à mes fautes ! Qui connut mieux que lui l'art heureux d'émouvoir nos passions , & de lire dans l'ame des belles ! La nature lui fit don à sa naissance de la clef du cœur humain.... Mais je ne le crois point perdu pour moi. Des mondes éloignés qui nous séparent , nous nous entendons encore.

I V.

LAISSONS le Ciel choisir pour nous les événemens de notre vie : son choix est plus sûr que le nôtre. Interrogeons le passé : combien de fois n'avons-nous pas rencontré nos malheurs dans le succès même de nos desirs ? Combien de fois aussi nous avons gémi sur des événemens qui ont fait notre plus grand avantage ?

V.

QUAND nous sommes vieux , notre gloire alors est d'être ignorés , & l'oubli des hommes fait notre éloge. Le sage imite les fleurs , qui épanouissent tous leurs trésors au midi du jour , & se referment sur le soir.

V I.

VOULOIR JUGER par le peu que nous connoissons , de la grandeur , du pouvoir ou de l'amour de l'Être suprême , c'est interroger une goutte d'eau sur la profondeur de l'Océan , un grain de sable sur l'étendue de ses rivages.

V I I.

L'HOMME sans vertu est un homme mort : fût-il Roi , sa robe royale n'est qu'un drap funéraire sous lequel il est enseveli.

V I I I.

J'ÉCRIS encore dans un âge où nul mortel n'ose écrire. Mais il est grand tems que je finisse aussi ; & je ne dois plus rien écrire.... qu'une épitaphe pour mon tombeau.

F I N

---

# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

Contenues dans le second Volume.

XV. NUIT , <i>L</i> E Monde ,	P. 1
XVI. NUIT , <i>Le Plaisir &amp; le Suicide</i> ,	14
XVII. NUIT , <i>Le Bel Esprit</i> ,	31
XVIII. NUIT , <i>La Conscience</i> ,	35
XIX. NUIT , <i>La Vertu</i> ,	42
XX NUIT , <i>L'Existence de Dieu &amp; des Esprits</i> ,	51
XXI. NUIT , <i>Pluralité des Mondes</i> ,	75
XXII. NUIT , <i>Vue Morale des Cieux</i> ,	87
XXIII. NUIT , <i>Hymne à l'Eternel</i> ,	96
XXIV. NUIT , <i>La Consolation</i> ,	102
<i>Le Jugement dernier</i> ,	113
<i>Le Triomphe de la Religion</i> ,	144
<i>Paraphrase du Livre de Job</i> ,	167
<i>Epître à Voltaire</i> ,	180
<i>Revue de la Vie</i> ,	183
<i>Pensées sur différens sujets</i> ,	190
<i>Eusebe , ou le Riche Vertueux</i> ,	199
<i>La Resignation</i> ,	202











